

ANTOINE LAURAIN

fume et tue



LEPASSAGE

ANTOINE LAURAIN

fume et tue



OceanofPDF.com

FUME ET TUE

OceanofPDF.com

DU MÊME AUTEUR

AILLEURS SI J'Y SUIS, Le Passage, 2007

CARREFOUR DES NOSTALGIES, Le Passage, 2009

LE CHAPEAU DE MITTERRAND, Flammarion, 2012

LA FEMME AU CARNET ROUGE, Flammarion, 2014

OceanofPDF.com

www.lepassage-editions.fr

© Le Passage Paris-New York Editions, 2008

OceanofPDF.com

ANTOINE LAURAIN

FUME ET TUE

roman



LEPASSAGE

OceanofPDF.com

À mes parents

OceanofPDF.com

*Je n'aurais jamais dû quitter ma nursery et mon ours en peluche.
Depuis, tout s'est beaucoup trop compliqué.*

Sir Winston Churchill
Fumeur de havanes et Premier ministre

OceanofPDF.com

Si je devais me pencher sur ma vie, au risque d'en éprouver un certain vertige, je dirais qu'avant les événements qui la bouleversèrent j'étais un homme sans histoires, presque banal. J'avais une femme, une fille, un métier dans lequel j'étais connu et reconnu et un casier judiciaire aussi vierge qu'une feuille Canson achetée chez un marchand de couleur. Quelque temps plus tard, on tenta de m'évincer de mon poste, ma femme me quitta, et j'avais quatre meurtres à mon actif. Ce parcours atypique, s'il me fallait le résumer en une formule accessible au plus grand nombre, je dirais que tout cela est « une histoire de cigarettes ».

C'est en 2007 que la loi scélérate prit effet. Celle qui chassa les fumeurs en bas des bureaux, dans les cours qui ne resteraient pas longtemps, elles non plus, un espace autorisé. Les hommes de ménage, ou techniciens de surface, firent vite savoir que le soudain supplément de travail, dont les mégots étaient responsables, devenait ingérable sans une conséquente réévaluation du fruit de leur labeur. Les entreprises ignorèrent ces requêtes pécuniaires et précipitèrent les fumeurs sur le trottoir.

« Les lois scélérates mettent tout le monde sur le trottoir. » J'avais suggéré à mon avocat cette phrase choc, subtile référence à la loi Marthe Richard d'avril 1946 qui ordonna, sans craindre le paradoxe de la formule, la fermeture des maisons closes. Les bordels de luxe où le champagne avait coulé à flots durant des décennies mirent alors la clef sous la porte. Tauliers et maquereilles connurent les affres de la dépression nerveuse, qui n'atteignait jusque-là que les grandes bourgeoises oisives et leurs maris surmenés. Les filles, elles, se retrouvèrent sur le trottoir. À leur compte, avant de tomber sous la coupe de maquereaux intraitables et parfois violents.

Les doux vices – porte-jarretelles, champagne, volutes, cigares, blondes en guêpière ou en paquet de vingt – finissent sur le bitume, à côté des poubelles, avec l'État dans le rôle du grand éboueur. Les cauchemars des auteurs de science-fiction sont les rêves de nos dirigeants : un monde dans

lequel personne ne fume, personne ne boit, dans lequel tous les hommes sont des cadres dynamiques aux dents blanches et longues, dans lequel toutes les femmes sont souriantes, ont un métier épanouissant et 2,5 enfants chacune. Les lois morales pour le bien de tous construisent brique après brique un monde triste, uniforme, javellisé.

Mon avocat n'avait pas été convaincu par ma démonstration, encore moins par l'idée de la reprendre à son compte. Bien sûr, il avait l'intention d'évoquer la dépendance à la nicotine mais « sans trop pousser de ce côté-là », selon son expression. Je ne me tenais pas en face de lui simplement pour avoir fumé dans un lieu public, c'était « un peu plus grave que cela, monsieur Valantine ».

Il existe différentes façons d'entamer une carrière criminelle. La première est d'être mû par une sorte de vocation. Les *serial killers* sont de bons exemples de cette précoce découverte : dès leur plus jeune âge, ils se sentent différents et éprouvent une très sûre animosité envers le monde qui les entoure, ainsi qu'une volonté plus que discutable de le façonner à leur convenance. Psychopathes, schizophrènes, paranoïaques, les qualificatifs médicaux ne manquent pas pour nommer ces personnes qui suppriment leur prochain avec force mise en scène et sauvagerie. Toutefois, comme ils reproduisent de crime en crime le même schéma, ils deviennent vite identifiables et finissent le plus souvent derrière les barreaux. Ils y font le bonheur des psychiatres et, depuis quelque temps, la fortune des romanciers.

Il faut avant toute chose distinguer le meurtrier, qui est un assassin occasionnel, de l'assassin qui, lui, est un meurtrier qui s'est professionnalisé. Le meurtrier, c'est par exemple le malheureux mari trompé qui sous le coup de la révélation de son infortune se saisit du fusil de chasse ou du couteau à découper les homards : s'il stoppe sa carrière aussitôt, il conserve son titre de « meurtrier ». L'assassin, lui, la poursuit de crime en crime. Dans ce domaine, le nombre de forfaits et le casier judiciaire jouent beaucoup pour le qualificatif. Un meurtrier peut être un gangster qui, se sentant cerné par les forces de l'ordre, fait usage de son arme et ôte la vie à deux ou trois policiers. Animal nuisible, il n'était pourtant en rien motivé par le sang, seulement par l'argent. Ceci dit, vouloir s'octroyer des sacs de billets qui ne vous sont pas destinés est souvent la cause d'un fâcheux malentendu aux guichets des banques.

Où pourrais-je me situer parmi tous ces exemples ? Je suis un peu tout cela à la fois. De la bavure de départ à la profonde préméditation.

Lorsqu'on débute une carrière de fumeur, on n'est en général que l'assassin de soi-même. Par la force des choses, je suis devenu le meurtrier des autres. En cela, ne voyez nul effet du « tabagisme passif », dans le domaine du meurtre, j'ai été actif. Très actif.

OceanofPDF.com

L'engrenage qui, après le onzième commandement – « Tu ne fumeras point » –, me fit franchir le sixième – « Tu ne tueras point » –, démarra un hiver, saison grise et blanche, couleur cendres et fumée, en ma cinquantième année.

Fumeur confirmé, avec mes deux paquets de blondes quotidiens, usant de ce droit régalien dans mon bureau depuis plus de quinze ans, la première atteinte à mes habitudes eut lieu avec le décret proclamant l'interdiction de fumer dans les entreprises en dehors des espaces prévus à cet effet. Au début, chez HBC Conseils, le plus important cabinet de chasseurs de têtes en Europe, on ne respecta pas cette loi. Les directeurs de service étant les plus intouchables, personne n'aurait osé demander de bien vouloir éteindre son prolongement à Véronique Beauffancourt, Jean Gold et moi-même : nous étions des fumeurs puissants et indéboullonnables. Et pourtant, on osa.

La Révolution française doit avoir pris racine dans quelque estaminet de province où un homme, plus fort en gueule que les autres, a dû crier en posant violemment son litre de vin : « Mort au roi ! » et se faire applaudir par la petite assemblée réunie cet après-midi-là autour des tables. On ignore aujourd'hui le nom de cet homme, le nom de ceux qui l'acclamèrent, et celui de l'enseigne où la scène se déroula.

Il en fut de même dans les entreprises de ce début de millénaire. Chez HBC Conseils, la fronde prit sa source à la cantine. Les femmes revêches qui nous servaient eurent leur Saint-Just en jupons en la personne d'une jeune fille blonde et très jolie, qui alimenta les conversations durant le mois où elle travailla chez nous. Cette créature, tout en jambes et aimable comme les portes des prisons que j'allais bientôt connaître, était parfaitement hostile à la fumée de cigarette. Sa beauté n'égalait que son intolérance à notre égard. Et pourtant mes collègues masculins, qui avaient pour habitude de déjeuner dans les cafés avoisinants, revinrent prestement à la cantine. Nourriture mauvaise, vue inutile sur les toits de Paris, surchauffée en plein été et glacée l'hiver, la cantine d'HBC revêtait désormais les attraits d'un

vestiaire de défilé de haute couture. Les hommes ne prêtaient aucune attention à ce qu'ils mangeaient, ou ne mangeaient pas plutôt, mais se trouvaient hypnotisés par la silhouette de la nouvelle venue.

– Elle est intérimaire. En fait, elle est mannequin, me chuchota un jour l'affreux Jean Verider, responsable des chasses en marketing.

– Tu lui as demandé ? fis-je.

Il s'empourpra, le nez dans son assiette de carottes râpées.

– Non, Françoise, du personnel, m'a renseigné.

La beauté de cette fille était évidente, et la haine qu'elle avait de nous tous, en complet gris et cheveux gris, l'était tout autant. Haine de nous et mépris de ce métier alimentaire, qu'elle exerçait en attendant la gloire des couvertures de magazines, furent, j'en suis persuadé, le cocktail Molotov qui fit vaciller nos privilèges.

Cet ange exterminateur arriva à convaincre les mégères du réfectoire qu'il était parfaitement dans leur droit de faire respecter l'interdiction de fumer au sein de leur lieu travail. Un midi, alors que nous arrivions pour déjeuner, Véronique Beauffancourt demanda un cendrier, qui lui fut refusé. La grosse femme responsable des légumes chauds et tranches de viande lui désigna le petit autocollant que ses grosses mains potelées avaient dû apposer sur le mur avec, certainement, une jouissance qu'elle n'avait pas éprouvée depuis sa nuit de noces. Une cigarette entourée d'un cercle rouge, lui-même traversé par une oblique de la même couleur. Véronique, qui subissait la pression d'un divorce tardif, cria au scandale et fut immédiatement rejointe par Jean Gold et sa pipe Dunhill collector, baptisée « Impression caviar ». Gold avait, par ailleurs, des vues sur Véronique et cet incident tombait à point pour lui. La suite donna lieu à une union heureuse puisque, aujourd'hui encore, ils m'écrivent, usant chaque fois d'une formule qui me déplait légèrement, je dois en convenir : « Mon pauvre Fabrice », virgule...

Je me souviens d'avoir demandé, ce midi-là, s'il s'agissait d'une plaisanterie. Et m'être fait répondre par la grosse dame que, pas du tout, c'était la loi et qu'il était temps qu'elle soit appliquée, sinon les procès allaient pleuvoir. Le toupet de cette femme nous laissa sans voix. Immédiatement, nous formâmes un comité prêt à réagir par une réplique fulgurante, en en référant à Hubert Beauchamps-Charellier en personne. Le petit vent de folie qui soufflait sur les tables fumeur poussa même Jean

Verider, pourtant très réservé, à demander où était la fille blonde qui servait, car on ne la voyait plus.

Une petite femme maigre à cheveux courts, que nous soupçonnions de sympathie Lutte Ouvrière, fit d'abord mine de ne pas comprendre que nous parlions de sa collègue afin de pousser au maximum l'exaspération qui, déjà, faisait tache d'huile à notre table. Jean Verider s'emporta :

– Le canon quoi ! explosa-t-il. Y'en a pas à la pelle dans cet immeuble, que je sache.

Elle le foudroya du regard.

– Vous voulez parler de mademoiselle Magalie, je suppose.

– Certainement, se reprit Verider.

– Magalie est partie hier midi, et nous avons même organisé un petit pot de départ pour elle.

– Vous ne nous avez pas invités ? s'étrangla Verider.

– La restauration ne fréquente pas les bureaux, répondit-elle avant de tourner les talons.

La magnifique mouche avait pondu ses œufs dans le fruit et elle s'était envolée. Elle avait converti, en moins de deux semaines, les vieilles harpies de la cantine à la manière du missionnaire blanc aux pieds duquel se prosternaient les peuplades sauvages. Tour de force, devant lequel les chasseurs que nous étions auraient pu méditer longtemps. Certains êtres-possèdent un étrange pouvoir de domination sur les autres, c'est un atout magique, susceptible d'ouvrir mille portes donnant aussi bien sur le paradis que les enfers. Il est souvent lié à la beauté. Pas toujours, je le reconnais : Hitler, qui fascina les foules en prônant la supériorité de la race aryenne, n'était qu'un petit homme brun et laid. Mais c'est un autre débat.

– C'est la loi.

Hubert Beauchamps-Charellier, soixante-douze ans, fondateur de l'entreprise à ses initiales, avait prononcé ces paroles tout en tirant sur son Montecristo no1.

– Je n'y peux rien et c'est comme ça. Cela va se généraliser. Tenez, même moi, je suis hors-la-loi en tirant sur mon havane. Mais bon, moi, je suis la tête. Je suis tout seul dans mon bureau et je fais ce que je veux.

– Nous aussi nous sommes tout seuls dans nos bureaux !

La réponse se fit en chœur. Les trois fumeurs que nous étions eûmes le même réflexe enfantin, comme si nous nous trouvions soudainement privés de récréation par la maîtresse.

Hubert Beauchamps-Charellier s'embourba dans des histoires de lois, d'interdictions et de transgressions qui pourraient lui coûter cher, ainsi que de problèmes dont il ne voulait pas ; pour finir il évoqua un secrétaire d'État qu'il devait appeler au plus vite. En ce début d'après-midi, chacun de nous rentra dans son bureau et, occultant l'incident, continua à fumer. Moi, mes Benson, Gold, sa pipe Dunhill et son tabac Capstan, Véronique, ses Vogue menthol.

Le soir même, je fis part de l'événement à ma femme qui répondit, à son tour, qu'il faudrait bien que je m'y fasse, que c'était la loi. Non-fumeuse, et bien loin de compatir à mon désarroi, elle soutenait insidieusement le putsch de ses semblables. Après avoir bu un martini rouge chacun et, pour ma part, fumé deux cigarettes dans le salon, nous nous rendîmes au musée d'Art moderne de la Ville de Paris pour le vernissage d'une exposition intitulée *Volutes et Fluxions*.

– C'est une expo antitabac ? demandai-je à ma femme.

– Non, soupira-t-elle, c'est une expo d'art conceptuel, Fabrice, sur le groupe Fluxus, je t'ai déjà expliqué tout cela.

Ma femme est rédactrice en chef de *Moderna*, une revue emblématique sur l'art contemporain. Spécialiste de trois ou quatre artistes dont je n'ai jamais retenu le nom, elle est également chargée du fonds d'archives d'un autre, qui possède son musée aux États-Unis. Je dis « est » car nous n'avons jamais divorcé. J'ai refusé obstinément deux demandes de sa part depuis mon incarcération et, aujourd'hui encore, je me considère comme le mari de la célèbre Sidonie Gravier.

N'avoir aucun point de vue en commun avec la personne dont on partage la vie est une entreprise hasardeuse. Je dirais même, avec le recul, parfaitement impossible. Je dois avouer que j'ai toujours été imperméable à l'art contemporain. De ces divergences esthétiques, je ferais les frais bien des années après notre rencontre. Un artiste contemporain en souffrirait, lui aussi, et acquerrait, sans me l'avoir demandé, une renommée plus grande mort que vivant.

OceanofPDF.com

Je dois parler de ma femme car, malgré tout ce qui nous a séparés, je l'ai profondément aimée. Plus encore, je l'ai admirée. Je l'ai rencontrée à un vernissage au Centre Pompidou. La soirée privée avait ouvert ses portes à diverses entreprises de la finance pour un cocktail. L'un de leurs membres, jadis chassé par HBC Conseils, nous y avait conviés. Jean Gold, toujours à la pointe de la modernité et connaisseur d'art, venait de rejoindre nos rangs et m'avait convaincu de l'accompagner avec quelques autres. Je ne me rappelle plus le nom de cette exposition, mais elle occupait tout un étage du musée. Gold déambulait entre les œuvres en les scrutant avec intérêt, tandis que je cherchais le buffet. Parmi les nombreux convives, je ne parvins pas à retrouver la personne qui nous avait invités, et me déplaçai d'œuvre en œuvre, me demandant si elles méritaient vraiment ce titre. La foule bruissait, des serveurs en blanc circulaient avec des plateaux d'argent remplis de coupes de champagne ; je réussis à en attraper deux ou trois, que je vidai sans trinquer avec quiconque, ayant perdu Gold depuis longtemps. Je me souviens que de nombreux invités s'extasiaient devant un gros bout de moquette brune à demi roulé sur un socle ; j'appris, des années plus tard, que son auteur s'appelait Joseph Beuys et que cette tapisserie sans clous valait très cher. C'est par une histoire de clous que commencèrent mes déboires dans cette soirée. À mes côtés, une femme âgée regardait le bout d'étoupe d'un air concentré.

– Qu'en pensez-vous ? me dit-elle.

Je crus que sa remarque contenait quelque ironie et lui répondis qu'à mon avis, cela ne valait pas un clou ! Elle me dévisagea en se reculant comme si, soudainement, je contenais quelque matière radioactive. Jamais je n'avais suscité tel mépris. Je vidai ma coupe de champagne pour oublier cet affront. Étais-je si peu cultivé pour ne rien comprendre à cette forme d'art ? J'avais bien envie de lui répondre, à cette vieille toupie, que ma mère était antiquaire et mon père architecte. Je me serais fait rétorquer qu'avec un tel patrimoine génétique, il était navrant d'en être là. Je passai mon chemin et

continuai à naviguer entre des sculptures rigoureusement incompréhensibles. Tôle, bronze, plastique et verre, tout me paraissait sorti d'une décharge ou exécuté à la va-vite. Je les enviais, ces artistes, de pouvoir vivre grassement en exécutant de pareils canulars avec autant de facilité. Je me souviens notamment d'une poubelle exposée à cette occasion, une vraie poubelle avec son contenu de poubelle. Un homme avait prononcé gravement à mes côtés :

– C'est la vie.

Je m'étais retourné vers lui. Il avait hoché la tête à mon intention.

– Oui, c'est la vie, c'est indépassable, renchérit-il.

S'il semblait convaincu qu'une poubelle soit indépassable, je n'allais pas le contrarier. Je leur aurais bien revendu pour de l'or mes poubelles de bureau à tous ces adeptes. Posé sur une colonne, on pouvait voir aussi un circuit informatique, sur lequel l'artiste avait fixé des plumes de paon à moitié délavées, probablement plongées dans l'eau de Javel. L'ensemble avait l'aspect d'une catastrophe chiffonnée et dégageait une odeur assez désagréable. Je me penchai sur le titre : *œdipus 64*, et restai planté comme une poule devant une clef. Plus loin, des panneaux de liège avaient été cloués les uns aux autres en un curieux tourbillon qui s'élevait en colonne. *Rachel en août*, s'intitulait cette œuvre-là. L'artiste avait-il osé présenter ce portrait à sa petite amie ? Je décidai de ne plus me poser de question et partis à la recherche d'un endroit où fumer une cigarette. Il était temps.

Je traversai une autre salle, qui contenait moins de monde et s'ouvrait sur une terrasse surplombant le terre-plein où s'élèvent les manches à air de paquebot. Une fois sorti, je pris mon paquet, mon briquet, et grillai, enfin, une Benson. Non, l'art moderne n'était pas fait pour moi, aucun doute à ce sujet. À mes côtés, à l'entrée de la terrasse, on avait intelligemment disposé un cendrier sur pied, déjà rempli d'un tas de cendres grises. Je n'étais pas le seul à faire une pause à cet endroit-là. Ma cigarette se consumait, mes pensées aussi : qu'allais-je dire à Sophie, ma coiffeuse, avec qui j'entretenais une liaison depuis plus de six mois ? Sophie me parlait du salon qu'elle envisageait d'ouvrir, des collègues qui la suivraient si elle y parvenait. C'était un bien beau projet que celui-ci mais, à bien y réfléchir, je ne me voyais pas trop dans la vie de Sophie. Pas définitivement. Je trouvais dans cette histoire tout le charme d'une liaison, charme qui se dissout dès que les choses deviennent sérieuses. C'est à cela que je méditais, tout en

déposant à intervalles réguliers ma cendre dans le cendrier sur pied. Je ne trouvais pas d'issue à mon histoire d'amour, qui n'en était pas vraiment une, d'ailleurs. Ma cigarette consumée, j'écrasai le filtre avant de donner un coup du plat de la main sur le poussoir-roulette, qui faisait tout disparaître dans la cuve, lorsqu'un cri strident retentit. Je me retournai aussitôt. Une femme avait-elle été poignardée ? Honteusement caressée par quelque maniaque ? Rien de cela. Une jeune fille blonde me regardait, plus effarée encore que la vieille dame des molletons de tapisserie sans clous. Je voyais sa lèvre inférieure trembler imperceptiblement.

– Qu'est... Qu'est-ce que vous venez de faire ? articula-t-elle dans un souffle.

Elle reprit la phrase aussitôt, hurlant dans toute la pièce :

– Qu'est-ce que vous venez de faire ?!

Je la regardai sans comprendre.

– Je viens d'éteindre ma cigarette, répondis-je, tandis que des dizaines d'yeux se tournaient déjà vers moi.

– Mais, mais... balbutia-t-elle en s'approchant du cendrier sur pied désormais immaculé. C'est un Frékovic, vous êtes fou !

Elle partit de la salle en courant. Je la suivis des yeux avant de les reposer sur le cendrier. Frékovic ? J'ignorais cette marque. À moins que... Je me reculai : je n'avais pas remarqué ces deux cordelettes rouges qui l'entouraient, elles-mêmes montées sur tiges dorées. Derrière le cendrier, il y avait une grande glace, que j'avais prise pour un miroir décoratif. À bien y regarder, tout cela était agencé intentionnellement. Une œuvre ? Quelques personnes me dévisageaient, figées d'effroi, d'autres ne me prêtaient aucune attention et poursuivaient leur discussion. La jeune fille blonde revint accompagnée d'une femme brune en tailleur gris clair. Les cheveux au carré et les yeux bleus. Jolie. Très jolie. Elle s'approcha de moi et planta ses yeux dans les miens.

– Je suis Sidonie Gravier, commissaire adjointe de cette exposition, me dit-elle froidement.

Par courtoisie, je lui serrai la main, ce qui parut la prendre de court.

– Fabrice Valantine, d'HBC Conseils, dis-je.

– Il a écrasé sa cigarette dans le Frékovic ! glapit sa collègue.

– Vous avez vraiment fait cela ? me demanda la femme brune.

– Oui, lui répondis-je. Je regrette, j’ai pris cela pour un cendrier. D’ailleurs, c’en est un, tentai-je de me justifier.

Les deux me regardaient en silence, un peu comme si je venais de leur affirmer que la Terre était plate, que j’en détenais les preuves, et que le reste de l’humanité qui la pensait ronde était dans l’erreur depuis Galilée.

– Je suis désolé, je n’ai pas vu que c’était une œuvre, je vais l’enlever, dis-je en m’approchant du cendrier, prêt à l’ouvrir pour en retirer mon mégot.

– Ne touchez à rien ! me commanda Sidonie Gravier d’un ton exaspéré.

– Ce cendrier, comme vous dites, contient les cendres de la sœur de l’artiste. Il est intitulé *Sister in Cosmos 2*, c’est écrit là, ici ! s’énerva-t-elle en désignant un cartouche sur le socle.

Puis elle soupira, murmurant qu’à présent il fallait les trier.

– Aidez-moi ! m’ordonna-t-elle. Et vous, occupez-vous de Jack Lang avant qu’il ne vienne par ici, dit-elle à la jeune fille blonde que j’étais ravi de voir s’éloigner.

Sidonie s’accroupit, ouvrit le luxueux programme de la soirée sur ses genoux, et j’y répandis le contenu du cendrier. Devant la petite foule amassée autour de nous, nous retirâmes le mégot, et séparâmes mes cendres claires de celles, plus foncées, de feu la sœur de l’artiste. Enfin, nous remplaçâmes le cendrier entre ses cordelettes et Sidonie saupoudra le contenu du mieux qu’elle put, en un petit tas, près du poussoir en ébène. L’opération terminée, elle soupira à nouveau et me regarda. La contrariété lui avait creusé deux charmantes fossettes au coin des joues.

– Je vous offre un verre ? proposai-je.

– Ils sont tous offerts par le musée, monsieur Valentin.

– Valentine, Fabrice Valentine. Je vous l’offre quand même, ajoutai-je en hélant un garçon portant un plateau.

J’y pris deux coupes de champagne, en glissai une d’autorité dans la main de Sidonie et trinquai.

Elle me regarda avec un petit éclat dans ses yeux bleus.

– Vous faites quoi dans la vie ?

– Je fume des cigarettes dans les musées, répondis-je.

Elle sourit et but une gorgée de champagne.

– Et vous ?

– Vous le voyez : je dirige un funérarium de sœurs d’artistes.

Cette fois, c'est moi qui souris. Le lendemain, je quittai ma coiffeuse et commençai ma vie avec Sidonie. Idée fumeuse, penseront certains.

OceanofPDF.com

Le soir de l'inauguration de *Volutes et Fluxions*, et dix-huit ans après l'incident de Beaubourg, pour la centième ou, plus vraisemblablement, la deux centième fois, je me déplaçais au milieu d'œuvres parfaitement hermétiques, sans rien en dire. C'est à cette occasion que je croisai pour la première fois Damon Bricker, un jeune artiste français, en dépit de son pseudonyme anglo-saxon qui aurait plutôt convenu au leader d'un groupe rock. Ce nouveau venu dans l'art contemporain s'était fait connaître par sa détestable manie de brûler la faune qui nous entoure : disciple d'un Anglais fou qui se spécialisait dans le formol et y conservait des vaches entières découpées en tranches, Bricker, sous ses airs de *golden boy* blond, brûlait à loisir des animaux, utilisant le lance-flammes comme d'autres le pinceau. Il avait fait sensation à la dernière FIAC, avec l'installation d'un poulailler grandeur nature entièrement carbonisé, poules, coqs et renard compris.

Pour *Volutes et Fluxions*, il présentait sous une dizaine de globes une série de pigeons de ville, eux aussi carbonisés.

– Pourquoi faites-vous ça ? lui demandai-je.

Il me regarda bizarrement : vraisemblablement cette question ne l'avait jamais effleuré.

– Le pourquoi ? murmura-t-il en me toisant. C'est toute la question...

Voir les pigeons réduits à l'état d'épouvantails, comme irradiés par un choc nucléaire, m'avait profondément déplu.

– Vous n'aimez pas les pigeons ? poursuivis-je.

Il continuait à me regarder avec l'intérêt ironique que l'on peut porter à des questions naïves sorties de la bouche d'un enfant.

– Rien contre les pigeons, lâcha-t-il. Damien Hirst n'a rien contre les vaches lorsqu'il fait de l'une d'elles une œuvre.

Il faisait allusion à la vache entière, découpée à la tronçonneuse et plongée dans plusieurs aquariums, exposée au Palazzo Grassi, à Venise. Ma femme m'avait traîné à l'inauguration de cette fondation, et le commentaire que j'avais laissé sur le livre d'or avait été l'occasion d'une scène de

ménage, dont les murs du très respectable Danieli doivent encore se souvenir. « Parfaitement vomitif », avais-je écrit avant de signer très lisiblement en dessous. Apparemment, l'anecdote était parvenue aux oreilles du grand carboniseur, puisqu'il ne manqua pas de me la rappeler.

– Parfaitement vomitif... dit-il, le sourire charmeur. C'est vous le grand amateur d'art contemporain ?

– Aucun problème avec la SPA ? lui demandai-je en retour pour ne pas m'étendre sur l'incident de Venise.

– Pas que je sache. À moins que vous ne fondiez une amicale des pigeons, monsieur Valentine.

– Et pourquoi pas ?

Nous nous regardâmes en silence, certainement avec le même mépris.

– Ah, vous avez fait connaissance ! s'exclama Sidonie, derrière moi. Tes pigeons sont exceptionnels, dit-elle à l'attention de Bricker. N'est-ce pas, Fabrice ? poursuivit-elle, cherchant mon approbation.

– Exceptionnels. Un grand artiste, répondis-je avant de tourner les talons.

Ma femme resta à bavarder avec lui, tandis que je m'éloignais dans le musée. Seul dans une salle du rez-de-chaussée, mes pas m'avaient conduit devant la librairie, fermée à cette heure. Dans la vitrine, mes yeux s'arrêtèrent sur la couverture d'un livre présentant la photo d'une grande enseigne de débit de tabac du XVIII^e siècle. Je ne pus m'empêcher de penser que les siècles du passé, malgré les guerres et les révolutions, étaient infiniment plus civilisés que le nôtre, où l'on brûlait des pigeons et découpait des vaches pour les exposer dans les musées. Mon portable retentit dans ma poche, ma femme cherchait à me joindre pour que nous allions dîner avec des amis.

Nous étions cinq et heureusement le grand carboniseur n'était pas là. Nous marchions sur le trottoir, tandis que ma femme me faisait gentiment la morale. Je n'avais pas, selon elle, à m'adresser aux artistes en portant un jugement sur leurs œuvres. Cela ne se faisait pas. Je lui répondis que tout artiste se soumet forcément à la critique, que c'était une règle et que, selon moi, ils se devaient de l'accepter.

– Ce sont des êtres ultrasensibles, me martela ma femme. Ce sont des écorchés vifs.

Je rétorquai que cela ne les autorisait pas à brûler des animaux pour le plaisir, avant de laisser tomber comme tant de fois auparavant. À partir d'un certain moment, toute discussion devient pénible et souvent je me dis que l'on devrait adopter les règles de mon métier : une heure d'entretien, pas une de plus. C'est largement suffisant pour savoir si le candidat fera l'affaire.

Je tentai de décider notre groupe pour une brasserie avec entrecôte béarnaise et pot de brouilly. Peine perdue : les femmes étaient au régime et les hommes avaient envie de quelque chose de plus diététique. Nous finîmes dans un de ces restaurants japonais aseptisés où l'on apporte les filets de poisson cru à la manière d'une pâtisserie de chez nous : colorés, symétriques sur des boulettes de riz ; le plat ne ressemble pas à un plat selon moi, mais à une sorte de dessert au goût de poisson. Comme le disait un de mes homologues britannique : « Vous Valentine, vous êtes tellement français ! » Oui, je le crois, je suis profondément français, avec tous les défauts que cela comporte. « Un Français qui fume des anglaises ! » concluait, dans un éclat de rire, ce sympathique Londonien qui, par une bizarrerie de la nature, fumait dans sa pipe le plus français des tabacs : le Caporal Export.

Si je n'avais pas gagné sur l'entrecôte béarnaise, j'avais toutefois négocié l'espace fumeur au Sushi bar. Michel Vaucourt, galeriste avenue Matignon, et sa femme faisaient partie de notre groupe. Nous avions pour point commun de fumer les mêmes cigarettes, les Benson dorées longues. Après nos boulettes de saumon cru sauce soja et quelques verres de saké, nous arrivâmes tous au café. Les conversations avaient principalement porté sur la future FIAC où le brûleur d'oiseaux serait présenté en grande pompe avec une œuvre tenue secrète. Même ma femme n'avait pas réussi à lui extorquer pour sa revue la plus petite information. À un moment, on eut la politesse de me demander ce que je faisais ces derniers temps dans mon métier. Je racontai le recrutement d'un des meilleurs directeurs financiers en place pour une entreprise concurrente. J'avais été en charge de cette manœuvre assez délicate qui m'avait permis d'élargir mon réseau dans les groupes liés aux médias puis de répéter l'opération pour un grand nom de la publicité.

– C'est une forme d'art, eut la gentillesse de me dire Michel Vaucourt, comprenant bien que j'étais depuis toujours décalé dans ce milieu artistique

et que, parfois, la situation me pesait.

En remerciement de sa sympathique remarque, qui avait provoqué l'acquiescement silencieux des autres convives, je lui tendis mon paquet de cigarettes, dont j'avais tiré l'une d'elles à son intention.

– Nous fumons les mêmes, vous ne serez pas dépaysé, dis-je pour accompagner mon geste.

– Ah ! C'est fini tout cela, fit Michel Vaucourt en levant la main dans un sourire.

Je le regardai sans y croire. Sa femme lui prit le bras en minaudant.

– Michel a arrêté il y a deux mois. Et il a un secret.

– Un secret ? Mais il faut vite le révéler à Fabrice, n'est-ce pas Fabrice ? Tu as des problèmes avec ça en ce moment, me dit aussitôt ma femme sur un ton qui ne souffrait pas la contradiction.

J'avais envie de lui répondre que, non, je n'avais pas de problème avec « ça » et encore moins envie de connaître le secret de Michel Vaucourt, qu'il pouvait se le garder, ce traître.

– Fabrice est interdit de fumer à la cantine depuis ce matin, reprit ma femme.

– Ils appliquent la loi bien tard, chez vous, répondit Michel Vaucourt.

Je n'en revenais pas. Au moment où l'interdiction de fumer se répandait avec la rapidité d'une traînée de poudre, on voyait déjà les rats quitter le navire. Vaucourt était passé à l'ennemi. On pouvait le mettre dans le même sac que le barman fumeur du D'Aubusson qui, depuis que son hôtel avait décidé d'appliquer avec anticipation la loi antitabac, vantait les mérites de sa salle désenfumée. « On travaille mieux et puis on respire », me disait-il sans rire le moins du monde. Lui qui fumait de temps en temps avec moi une cigarette au comptoir. Ce n'était pas le premier fumeur que je voyais se rallier à l'opinion générale. Bizarre attitude humaine que ces retournements de veste subits en cas de grandes manœuvres. Les époques troublées sont propices à ce genre d'attitude. La France de la Libération vit ainsi de nombreux collabos accourir sur les Champs-Élysées pour acclamer le général de Gaulle qu'ils n'avaient jamais écouté une seule fois à la radio. La guerre antitabac suscitait à nouveau ces comportements calculateurs et couards, mais il faut l'admettre – et c'est le plus surprenant – le plus souvent bien sincères.

– Enfin Michel, nous direz-vous ce secret ? s’excitait maintenant Catherine Dix, la cinquième convive, tout en allumant une Marlboro rouge. Je rêve d’arrêter de fumer depuis si longtemps, confessa-t-elle tout en soufflant sa fumée bleue.

Michel Vaucourt prit un air pénétré, puis arbora la moue de celui qui va faire sourire son auditoire mais n’en a cure. Après quelques secondes où tous faisaient mine d’être suspendus à ses lèvres, il lâcha :

– L’hypnose.

Aussitôt, j’émis une sorte de gloussement dont le son aigu me surprit moi-même. Ma femme se tourna vers moi d’un air courroucé.

– Qu’est-ce qui te prend Fabrice ? Tu ferais mieux d’écouter au lieu de te moquer.

Michel Vaucourt leva la main à la manière d’un Indien fumeur de calumet qui ne souhaite que la paix avec les visages pâles.

– Fabrice a tout à fait le droit d’être ironique, je le serais à sa place, dit-il avec l’assurance de ceux qui ne sont plus concernés par la question qui occupe toujours les autres.

– Moi-même, j’étais on ne peut plus sceptique, crut-il bon de poursuivre avant d’entamer par le menu ce qui l’avait mené chez cet hypnotiseur : la visite d’un de ses clients qui fumait trois paquets de Gitanes par jour depuis plus de trente ans et s’était soudainement arrêté.

Le renégat du paquet bleu lui avait donné l’adresse de l’hypnotiseur qu’il tenait lui-même d’un autre. Une sorte de cercle souterrain et occulte se refilait le nom de ce gourou.

Vaucourt cessa de parler, et but un verre d’eau devant l’assemblée silencieuse.

– Vous reprendrez Michel, raillai-je par provocation.

– Pourquoi dis-tu cela ? me demanda aussitôt ma femme.

– Cela ne fait que deux mois que Michel a arrêté, et crois-moi, il faut un peu plus que cela pour être sûr que ça tienne...

– Qu’en sais-tu ? Tu n’as jamais arrêté plus d’une semaine, me rétorqua Sidonie, et c’est moi qui allais t’acheter une cartouche tellement tu étais insupportable ! Bien sûr, c’est moi !

Elle prenait à témoin toute la table.

– Vous n’avez pas idée de l’humeur de Fabrice sans sa dose de nicotine, renchérit-elle.

– Ma chérie, notre vie n'intéresse peut-être pas nos amis, tentai-je pour sortir de ce guet-apens.

– Tu n'es pas la seule, enchaîna aussitôt la femme de Michel Vaucourt, moi aussi je suis descendue au café plus d'une fois pour lui prendre un paquet, il était intenable !

C'était trop tard, je ne pouvais plus enrayer le moulin à souvenirs tabagiques. J'avais dans chacune de ces pittoresques anecdotes, bien évidemment, le mauvais rôle. Ma femme était une sainte qui subissait un tyran fumeur, une sorte de dragon d'appartement parfaitement invivable, qui brûle tout sur son passage : rideaux, velours des canapés, coussins, moquettes ; sans compter la teinte des voilages. Jaunes au lavage !

– Oui, oui ! acquiesça avec frénésie la femme de Michel Vaucourt. Et le plafond ? Jaune, lui aussi ! Et pareil pour les carreaux !

Je me mis à fredonner *Yellow submarine* pour faire diversion.

– Oh, tu peux rire, me dit Sidonie.

Je savais ce que ce changement de ton présageait : les menaces. Elles arrivèrent par salves : j'allais faire un infarctus en pleine rue, ou une hémorragie cérébrale, j'en sortirais complètement diminué dans le meilleur des cas, ou alors j'écoperais d'un cancer. À écouter cette litanie de catastrophes dont, par ailleurs, j'étais parfaitement conscient, je finis par me demander si on ne me les souhaitait pas un peu, tous ces malheurs. Inconsciemment. Que l'un d'entre eux me frappe donnerait raison à tous ceux qui me prévenaient depuis si longtemps. Cette règle du « je te l'avais assez répété » qui auréole d'une gloire suspecte celui qui la prononce. Vouloir avoir raison est l'un des aspects les plus agaçants de la nature humaine : ce concept orgueilleux, les animaux n'en souffrent pas. Ils n'ont ni raison ni tort. Ils ignorent ces deux extrêmes du jugement. L'observation animale tint une grande part dans ma vie, j'aurai l'occasion d'y revenir. Les animaux sont infiniment plus simples que nous autres et plus logiques. D'ailleurs, ils ne fument pas.

J'encaissai les attaques sans réagir, attendant l'ultime, que je connaissais par cœur. Elle ne manqua pas d'arriver.

– Depuis un an, Emma fume, me reprocha ma femme sur un ton tragique.

Je me contentai de la regarder dans les yeux, le plus profondément possible, tout en soupirant.

– Oh, ne me regarde pas comme cela... dit-elle d'un ton accablé.

– Votre fille fume ? demanda Catherine Dix, qui venait de rallumer une Marlboro.

– Oui... lâcha ma femme dans un souffle.

– Je ne suis pas responsable de tout, me défendis-je, il y a de nombreuses jeunes filles qui fument à la sortie des lycées, et je ne suis pas le père de toutes !

– Ne plaisante pas avec ça, fit Sidonie.

– Je ne plaisante pas du tout, mais ses amies y sont certainement pour bien plus que moi.

Évidemment, je ne convainquis personne. Comment un père pouvait-il sermonner sa fille sur les méfaits du tabac, une cigarette au bout des doigts ? Emma, de son côté, profitait allégrement de la situation. Aux remarques de sa mère, elle rétorquait invariablement : « J'ai toujours vu papa fumer. » Le problème était ainsi habilement déplacé sur moi, recentré à la manière d'un canon dont on réajuste le tir. Les reproches d'abord adressés à Emma déviaient immédiatement sur moi. J'étais le grand responsable, le grand Satan. J'avais transformé notre adorable petite fille en petit Satan converti aux cigarettes. Sans vouloir me défausser de toute responsabilité, je crois que la crise d'adolescence de notre fille fut infiniment plus déterminante concernant ces changements que mes mégots écrasés dans les cendriers du salon. Je n'étais pas la cause, non plus, du piercing dans le nombril, de ses cheveux en dreadlocks et de ses autres excentricités.

La conversation se poursuivit sur nos enfants, leurs études, nos angoisses et leur avenir. Pourtant, le ver était dans le fruit. Cette histoire d'hypnotiseur ne s'arrêterait pas là. La guerre psychologique qui se menait à mon bureau se doubla d'une autre à mon domicile. Deux fronts. Un seul homme. J'allais perdre.

Le soir même, ma femme me fit une scène, n'omettant pas de me rappeler au passage la scandaleuse profanation du Frékovic. Je décidai pour la calmer d'aller voir ce praticien charlatan. Il me suffirait d'objecter que j'avais essayé et que cela n'avait pas marché. Ainsi, j'aurais la paix ; du moins le croyais-je à cet instant.

– Au fait, comment s'appelle-t-il ce magicien ? demandai-je.

Ma femme ressortit son agenda, sur lequel elle avait précieusement inscrit un nom, une adresse, un téléphone.

– Marco Di Caro, répondit-elle.

OceanofPDF.com

C'était donc dans ce cabinet que devait s'achever ma vie de fumeur. Je m'étais rendu à l'adresse indiquée, rue Lamarck, et avais regardé mon reflet sur la plaque dorée flambant neuve, *Marco Di Caro – Hypnose*, avant de gravir les escaliers des six étages. Sixième droite. J'appuyai sur la sonnette, qui n'émit aucun son. Un léger bourdonnement puis la porte s'ouvrit. Posé sur une commode, un carton illustré d'une petite main me conduisit à la salle d'attente, une pièce aux murs fraîchement repeints, sans tableaux, meublée d'un grand canapé, deux chaises et une table basse, où s'étaient posés plusieurs exemplaires de *Libération* et diverses brochures. Le soleil de cette fin d'après-midi inondait le parquet. Dans ce confortable canapé en velours vert, un café, un cendrier et une cigarette m'auraient fait passer un moment parfait.

Un mois s'était écoulé depuis le dîner avec Michel Vaucourt. La prime de trente-six mille euros que m'avait rapportée le changement d'une tour sur le grand échiquier des entreprises m'avait mis en joie. Dans notre métier, nous touchons l'équivalent de deux mois du salaire de notre cible si celle-ci fait l'affaire, et ce supplément n'est pas sans importance dans l'intérêt que nous pouvons porter à certains dossiers et à leur réussite. J'avais invité ma femme et ma fille au restaurant le Jules Verne pour fêter l'événement. Ce soir-là, perché au-dessus des toits de Paris, un excellent cognac à la main, j'avais cédé.

– J'irai voir Marco Di Caro, avais-je annoncé.

Ma femme avait posé sa main sur la mienne, nous nous étions souri. J'aurais mieux fait de me casser les deux rotules dans les escaliers de la tour. Cependant, cela n'aurait pas été possible, puisque le restaurant n'était accessible que par son ascenseur privé. Emma avait sauté sur l'occasion pour négocier un autre *deal* lié au tabac : elle arrêterait de fumer contre un voyage d'une semaine à Barcelone avec son petit ami.

– Comment pourra-t-on vérifier que tu ne fumes pas là-bas ? n'avais-je pas manqué de relever.

Emma s'était empourprée : il était parfaitement scandaleux que je puisse mettre en doute sa parole. Ma femme avait abondé dans son sens. Refusant toute polémique, j'avais accepté de sacrifier un pourcentage de ma prime afin d'envoyer ma progéniture sous le soleil en échange de sa douteuse parole. J'en avais profité, tenant pour une fois fermement les cordons de la bourse, pour négocier le retrait immédiat et sans concession du piercing dans le nombril. Il avait été accordé en gage de paix le soir même et déposé dans une coupelle de la salle de bains. Dès le lendemain, je l'avais subtilisé pour le balancer définitivement à la poubelle. Prétendant ne pas y avoir touché, j'avais rejeté la faute sur la femme de ménage, qui venait de terminer son service et n'était plus là pour me contredire.

Que faisais-je là, chez un hypnotiseur ?

– Ridicule, marmonnai-je.

J'aurais dû essayer le Champix, ce nouveau médicament qui remplace l'inquiétant Zyban. Celui-là faisait partie de la classe des antidépresseurs et je m'étais interdit d'y toucher. Jean Gold, mon collègue, avait essayé le Zyban pour se passer de sa pipe, deux ans plus tôt, et ce traitement avait eu sur lui de curieux effets. Il prétendait faire chaque nuit le même rêve, dans lequel il se retrouvait en séminaire à Dubaï, et obligé de partager la suite de son luxueux hôtel avec Adolf Hitler. Le rêve commençait au réveil, il apercevait les effets du Führer posés sur la chaise de la chambre, puis, suivant un bruit d'eau qui parvenait de la salle de bains, il poussait la porte et découvrait Hitler dans un bain moussant qui lui demandait du dentifrice en allemand. Gold se retrouvait à la réception où le concierge lui expliquait posément qu'il était impossible de lui restituer sa suite pour lui seul, qu'il devait obligatoirement la partager avec Hitler qui était un très bon client, poli, ordonné, plein d'humour, et que cela ne lui poserait aucun problème.

– Puis, une division de la Wehrmacht habillée en rose fluo entre dans le hall, et là je me réveille. Tu comprends que j'arrête ! m'avait-il dit en rallumant sa pipe.

Il avait écrit au laboratoire pour faire part de cet effet indésirable mais n'avait reçu aucune réponse.

Je me penchai vers un tas de papiers bleu ciel disposés sur la table basse : en haut de ces documents et en grands caractères s'étalait le titre : L'HYPNOSE, POURQUOI ? Marco Di Caro faisait, dès la salle d'attente, l'article

pour sa profession, et peut-être tentait-il ainsi de convaincre les sceptiques dont je faisais partie. Je parcourus ce fascicule, qui retraçait l'histoire de l'hypnose, depuis la nuit des temps jusqu'à nos jours, en passant par la Rome antique et la Chine. Mon regard navigua d'une tête de chapitre à l'autre : « Vaincre sa peur », « Faire son bilan mental », « La clef de soi-même »... Sur la dernière page, je découvris une liste impressionnante :

Envie de boire
Envie de se droguer
Envie de se ronger les ongles
Envie de grignoter
Envie de se laver (excessivement)
Envie de dormir (tout le temps)
Envie de se gratter
Envie de fumer
[...]

Je dépendais du chapitre des envies. Cette classification n'était pas bête, car à cet instant j'avais précisément envie d'en griller une et me demandais si en ouvrant la fenêtre je ne pourrais pas tranquillement fumer une de mes Benson en regardant les toits de Paris. Je n'aurais ensuite qu'à l'éteindre sous le talon de ma bottine, rouler entre le pouce et l'index le supplément de tabac et glisser le filtre dans la poche de ma veste. J'avais souvent usé de cette tactique bien connue des fumeurs sans cendrier à portée de main : on ne laisse aucune trace, on efface les indices ; comme un criminel, pourrais-je dire.

Cette idée resta à l'état de projet, car la porte s'ouvrit : un homme très grand, barbu et baraqué se tenait dans l'embrasure et je ne l'avais pas entendu arriver.

– Monsieur Valantine...

Je me levai et me dirigeai dans son bureau en sa compagnie. Je découvris alors une pièce plus petite que la salle d'attente – une ancienne chambre d'enfant, peut-être –, qui venait, elle aussi, d'être fraîchement repeinte. Une table, un fauteuil en cuir noir de type bureau, un divan en velours mauve et une chaise. Sans un mot, Marco Di Caro s'installa derrière la table et me désigna la chaise.

– Qui vous envoie ? me demanda-t-il.

– Un ami, Michel Vaucourt.

Il hocha la tête en consultant un cahier.

– Très bien, dit-il. C’est votre femme qui a pris le rendez-vous ?

– Oui.

– Vous n’étiez pas motivé pour venir ? fit-il en souriant.

« Fine mouche », pensai-je intérieurement. En voilà un qui maniait l’art de la déduction comme je le faisais dans les rendez-vous de chasse : un détail / une hypothèse.

– Je ne crois pas beaucoup à l’hypnose, lançai-je.

Il me regardait avec intérêt, sans rien dire. Le silence allait devenir gênant, lorsqu’il reprit la parole :

– Quel est votre métier ?

– Je suis chasseur de têtes.

Il acquiesça, comme si ma profession avait quelque chose de particulièrement honorable.

– Les cigarettes... Une habitude, le stress, un plaisir ? Un peu tout cela à la fois ?

– Un peu tout cela à la fois, répondis-je.

– Depuis combien de temps ?

– J’avais dix-sept ans, l’année de mon bac.

– Vous vous souvenez de votre première cigarette ?

– Bien sûr.

– Quand avez-vous fumé votre dernière ?

– Ma dernière ? répétai-je, surpris. J’ai fumé une cigarette en me rendant chez vous, sur le trottoir.

– Très bien. Il y a deux points dans votre histoire : la première et la dernière, dit-il. Entre ces deux points des milliers de cigarettes allumées. Nous allons retourner, si vous le voulez bien, avant la première. Lorsque vous étiez non-fumeur.

Je le regardais sans rien dire. Je suivais son raisonnement avec beaucoup d’attention, et cela me surprit moi-même.

– Nous allons retourner avant l’envie, insista-t-il.

– L’envie d’avoir envie, ironisai-je en parodiant Johnny Hallyday.

– Il y a de ça, me répondit-il le plus sérieusement du monde. Installez-vous je vous prie.

Il se leva, je fis de même et retirai ma veste avant de m'allonger sur le divan.

– Vous pouvez ôter vos bottines, si vous voulez.

Je les enlevai et me rallongeai. Il était installé sur une chaise à mes côtés. Si l'on nous avait photographiés, on aurait pu croire que je racontais mes tourments à un analyste.

– Qu'est-ce que vous allez faire ?

– Ne soyez pas angoissé.

– Je ne le suis pas.

– Si, je le devine à votre voix, mais c'est normal. Nous allons remonter dans le passé, votre cerveau va enchaîner les séquences-clefs de votre existence liées à la consommation de cigarettes. En les énonçant, vous les ferez sortir de l'inconscient, en les faisant sortir, vous les mettrez de côté dans une petite boîte. Ainsi, vous vous dégagerez du moteur de l'envie.

– Vous voulez dire que je vais vous parler ? lui demandai-je en me retournant vers lui.

– Oui.

Cette idée ne m'avait pas traversé l'esprit. Les seules connaissances que j'avais de l'hypnose relevaient plus du phénomène de foire ou des souvenirs de Dany Dan à la télévision. Je m'étais figuré une confrontation silencieuse les yeux dans les yeux et moi somnolant dans le sommeil comme les petits lémuriens devant les cobras à lunettes. En fait j'avais imaginé quelque chose de très théâtral, dont je serais plutôt le spectateur, mais en aucune façon l'acteur. Parler de moi dans mon sommeil à un inconnu ? Immédiatement, je pensai aux mille secrets inavouables que je pourrais révéler durant cette expérience. Je me déçus moi-même. Je n'avais pas grand-chose à cacher, excepté quelques informations confidentielles sur les stratégies boursières en cours, des mouvements à venir dans les entreprises, dont même les fins limiers du journal *Les Échos* n'avaient pas encore connaissance. Quoi d'autre ? Deux ou trois penchants sexuels de grands patrons français inconnus du public. Au chapitre personnel ? Pas de maîtresse, pas de détournement de fonds, rien qui vaille la peine d'être cadenassé dans ma mémoire.

– Cela vous embête de parler dans votre séquence de sommeil ? fit Di Caro.

– Non. Je n'ai tué personne, finis-je par répondre.

Il sourit. Moi aussi. Innocence des anges avant la chute.

Il me demanda de me détendre, de faire le vide dans mon esprit et de fixer un pan de mur dans le soleil, au loin, de l'autre côté de la fenêtre. Je m'exécutai, tentant de ne penser à rien, plus à rien. La pièce était silencieuse et quelques flaques de soleil venaient me chauffer les jambes à travers le tissu de mon pantalon.

Il m'incita à me concentrer sur sa voix et à me représenter les images qu'elle me proposerait.

– Vous êtes très loin de ce lieu, commença-t-il, vous êtes sur une plage, loin, très loin, déserte et ensoleillée, vous êtes seul et bien. Où êtes-vous ?

– Dans le fond d'écran de mon ordinateur, répondis-je.

J'avais téléchargé récemment la vue d'une plage des Caraïbes, grâce à laquelle je m'évadais parfois entre deux fichiers Word.

– Vous êtes assis sur le sable, reprit-il, vous entendez le bruit des vagues, l'eau est claire, très claire, le ciel est bleu, très bleu. Vous regardez le sable, le sable chaud, pensez aux millions de grains de sable, pensez à la douceur des grains de sable, vous êtes le sable, vous êtes un grain de sable parmi les grains de sable, vous êtes un grain de sable sur la plage, vous êtes un grain de sable sur la plage, vous êtes un grain de sable sur la plage, sur la plage... plage...

Mon esprit se vidait. Mes yeux fixaient le pan de mur dans le soleil, les images d'une étendue de sable brûlant prenaient toute la place disponible dans mon cerveau. J'étais bien. J'allais m'endormir, j'en étais sûr. Les séquences de ma vie liées aux cigarettes allaient ressurgir. Je les énoncerais à voix haute sans en avoir conscience. J'allais me retrouver à vingt-cinq ans, dans le bureau de monsieur Jacquard, revoir mon père et ses cigares, le magasin de ma mère, un briquet sur lequel était inscrite une phrase en espagnol, et la première cigarette, celle qu'on n'oublie jamais. J'allais tout revoir... Je perdis connaissance. Le premier souvenir qui se substitua à la plage de sable fin fut celui de mon premier jour à HBC et celui d'un nom sorti de très loin : Jeannine Limarlian. Jeannine Limarlian : 356 76 21.

OceanofPDF.com

N'ayant aucun souvenir de ce que je lui ai raconté, je ne peux que reconstituer à mon idée ces fragments essentiels de mon passé. Ceux-là qui expliquent pourquoi je fume et qui je suis. Parmi tous les mystères du cerveau, je note que lorsqu'on cherche à se figurer le passé, on s'y revoit avec la tête de l'homme d'aujourd'hui. Je n'avais pas cette tête-là, bien sûr, puisque c'était il y a vingt-cinq ans.

Mon époque « téléphonique », qui allait durer trois ans, commença un matin de décembre chez Beauchamps-Charellier Profils, futur HBC Conseils. J'y avais été embauché comme auxiliaire par Jean Jacquard, ancien scénariste en préretraite reconverti en directeur de recherches dans le monde des chasseurs de têtes. Personnage fantasque avec son imperméable mastic, son feutre mou et ses grosses lunettes à montures d'écaille, il fut un véritable maître pour mes premiers pas sur ces terres inconnues. Plaines à perte de vue des grandes entreprises, qui dissimulent dans leurs herbes des pièges à loups et des mines antipersonnel.

– Mon garçon, nous, nous sommes dans la plaine, comprends-tu ? me dit-il dès le premier jour en mâchonnant son tuyau de pipe. Le chasseur ne viendra qu'une fois la plaine déminée et le brouillard levé. C'est lui qui grimpera la montagne. Nous, nous restons sur le plat.

Le geste suivit la parole. Il écarta ses mains en rase-mottes au-dessus de la surface de son bureau. Je remarquai qu'aucun accessoire superflu n'y traînait : ni cadre avec photo de femme ou d'enfant, ni presse-papiers en marbre, en forme de boule ou de cube. Juste un téléphone, un bloc et un stylo Montblanc. C'était comme si cet homme n'avait jamais eu de vie, comme s'il n'existait pas vraiment. Il semblait sorti d'un film, sorte de quatrième rôle qui, bien qu'il ne possède que quelques dialogues, marque quand même l'esprit des spectateurs. Il aurait pu être indic ou notaire, un de ces personnages qui, par sa seule présence, dénoue les fils embrouillés de l'intrigue.

– Regarde ce téléphone. Avec la machine à café, ce sera ton meilleur ami.

J'examinai le combiné gris, le cadran rond et ce disque transparent à trous, qui émettait un bruit de roulettes incomparable à chaque numéro.

– Notre métier consiste à localiser des cibles et à établir un contact avec celles qu'a choisies le chasseur, comprends-tu ?

À cette époque, il n'y avait que trois chaînes à la télévision, pas de téléphone portable, les banques de données informatiques en étaient à leurs balbutiements ; quant à l'Internet, il n'existait que sur le papier des romans d'anticipation. Les cibles n'étaient pas aussi facilement joignables qu'aujourd'hui : elles pouvaient se trouver sur la liste rouge des PTT, faisaient plus longtemps carrière dans la même entreprise, oubliaient souvent de payer leurs cotisations d'anciens élèves à leurs écoles et, de fait, n'apparaissaient pas dans les annuaires d'anciens. Il fallait alors mettre la main sur de vieux bottins, en espérant que la cible n'avait pas changé d'adresse. Les secrétaires, que l'on commençait tout juste à appeler « assistantes », avaient des consignes d'un autre temps, notamment celle de ne déranger leur patron sous aucun prétexte. Ces consignes, elles les appliquaient avec la rigueur d'une concierge d'immeuble de luxe, de celles qui vous épient derrière leurs rideaux de dentelle et sortent vous questionner quand vous restez trop longtemps devant les noms des habitants. « Vous cherchez quelque chose ? » Il fallait user de mille ruses téléphoniques et souvent même se faire passer pour quelqu'un d'autre si on voulait joindre la cible directement. Cet aspect détective du métier, aujourd'hui disparu, n'était pas sans charme.

Monsieur Jacquard bourra sa pipe en prenant son temps, puis craqua une allumette. À cet instant précis, il me fit penser au commissaire Maigret. Il aurait pu être un très bon interprète du personnage de Simenon. Souvent j'ai eu envie de lui demander pour quels films il avait travaillé, mais le sujet était bizarrement tabou. Il ne l'évoquait jamais. Jamais je n'eus la moindre petite occasion, au détour d'une phrase, d'amener la conversation sur ses activités dans le septième art. Tout juste, en quinze ans, pus-je glaner qu'il avait collaboré avec Claude Sautet et qu'il était parti à Hollywood sur la requête d'un célèbre réalisateur américain dont personne ne put jamais me révéler le nom. Nulle part il n'apparaissait dans l'histoire du cinéma, il avait dû user d'un pseudonyme que, les années passant, je n'ai plus cherché à identifier.

Il se leva et ouvrit une armoire métallique. Il en sortit le bottin téléphonique des lettres I à Z et le posa devant moi, avant de se rasseoir. Nous nous regardâmes en chiens de faïence. Le silence dura quelques secondes, durant lesquelles j'entendis le grésillement du tabac dans sa pipe à chaque inspiration.

– Une page au hasard, finit-il par me dire.

J'ouvris l'annuaire. Deux pages, gauche et droite, s'étaient devant moi.

– Un homme au hasard, lâcha-t-il.

Je décidai de ne pas réfléchir et me penchai sur les noms qui se succédaient en colonnes : Lime Charles, Limentour Hervé, Limerat étienne, Limois David, Limousin Jacques...

– Vite ! insista-t-il.

– Jacques Limousin, 83 boulevard Beaumarchais, dans le 3e.

– Une femme maintenant.

La liste défilait. J'optai pour Jeannine Limarlian, 42 bis rue Belgrand, dans le 20^e.

– Très bien. Tu vas te débrouiller pour connaître le lieu de travail de ces deux personnes. L'adresse, l'arrondissement, l'étage, le numéro du bureau, s'il y en a un, le code de l'immeuble, s'il y en a un. Tu as trente minutes.

Je dus bredouiller quelques interrogations qui se voulaient vaguement humoristiques, puisque je me souviens encore de sa réponse. Le tuyau de pipe entre les dents, il me rétorqua :

– Non, ce n'est pas une blague.

Puis il sortit en fermant la porte derrière lui, ajoutant :

– Tu peux fumer.

Où étais-je tombé ? Trente minutes pour deux personnes, quinze minutes chacune. Qui accepterait de me donner leur lieu de travail ? Leur métier ? Que pouvait bien faire Jeannine Limarlian avec un nom pareil ? Il s'agissait de relever ce défi. Je me pris au jeu. Sans savoir que j'en prenais pour vingt-cinq ans.

Trente minutes et sept cigarettes plus tard, monsieur Jacquard ouvrit la porte du bureau et s'assit devant moi.

– Alors ?

– Jeannine Limarlian est coiffeuse, 18 rue Fabre d'égline dans le 12^e, chez Jeannine Brushing. Téléphone : 356 76 21. Jacques Limousin travaille

au service client du Crédit Lyonnais de Pontoise, 45 avenue Paul-Vaillant-Couturier. 245 67 97, il faut demander le poste 438.

Il hocha la tête avant de lâcher :

– Appelle Jeannine Brushing.

– Le salon n'est pas ouvert. Elle m'a dit qu'elle y serait dans une heure, répondis-je.

– Appelle !

Je composai le numéro. Après trois notes sifflées, un disque m'indiqua que le numéro de mon correspondant n'était pas en service actuellement. Je le regardai, sans comprendre. Cette femme m'avait donc menti ? Mais alors, si c'était le cas, comment monsieur Jacquard pouvait-il le savoir ? Car il savait pertinemment, en m'invitant à composer ce numéro, qu'il n'existait pas, ça, j'en étais sûr. Il sourit, comme s'il venait de sortir une bonne blague qui aurait fait s'esclaffer un auditoire imaginaire ; le bureau était silencieux.

– Tourne la page mon garçon.

Je tournai la page de mon annuaire et mis quelques secondes à m'apercevoir que la suivante était identique. Je revins à la précédente et vérifiai pour être sûr. Nul doute, elle commençait, elle aussi, par « Lilensten Henri » et finissait par « Lina Albertine ». J'en pris quelques autres au hasard : l'annuaire entier ne contenait que les deux mêmes pages. Je relevai les yeux vers lui.

– Et ce n'est pas tout, ajouta-t-il. Si tu es observateur, tu remarqueras...

Il ne termina pas sa phrase pour me mettre encore au défi. Que pouvais-je remarquer de plus dans ce faux bottin ? Mes yeux s'attardèrent sur les colonnes de noms, je perdis quelques précieuses secondes avant de comprendre que l'autre détail ne concernait pas les lettres mais les chiffres : la page n'était remplie que de quatre numéros de téléphone – deux pour les hommes, deux pour les femmes. Détail impossible à voir dès le départ, car lorsqu'on a sélectionné un nom, on ne regarde plus que lui et le numéro qui lui correspond. Je repris la fin de sa phrase :

– Je remarque... qu'il n'y a que quatre numéros de téléphone.

Il inclina la tête dans une curieuse moue, autant pour me faire un compliment que pour me signifier : « Il était temps. »

– Qui sont ces gens ?

– À ton avis ?

– Des gens à vous ?

L'expression le fit sourire.

– Ce sont les lignes directes de quatre auxiliaires de recherches de chez nous. Tes coups de fil ont abouti au sous-sol de l'immeuble.

– Vous y étiez ? lui demandai-je dans un éclair de lucidité.

– Oui. Nous avons mis le haut-parleur. Très astucieux de se faire passer pour un employé des impôts. Le coup du jeu radiophonique pour la femme a déjà été utilisé, mais c'est toujours efficace.

Nous nous observâmes en silence. Une expression de mon père me revint à l'esprit : « C'est un drôle de coco. » Oui, j'étais devant un drôle de coco. Assurément.

– Je te prends pour une période d'essai de deux mois. Ça te va ?

– Ça me va.

La veille, j'avais répondu à une annonce ainsi rédigée : « CHASSEUR DE TÊTES. *Cabinet professionnel recherche jeune homme débrouillard pour archivages divers. Salaire en fonction. Prime envisageable.* »

OceanofPDF.com

Aujourd'hui, les méthodes peu orthodoxes de monsieur Jacquard feraient sourire les jeunes diplômés aux plans de carrière prédéfinis. Je considère pourtant que ces astuces, déjà poussiéreuses en leur temps, étaient un redoutable moyen de tester les candidats. Redoutable car simple. Le seul fait de plonger un individu dans une situation qu'il ne connaît pas permet de vérifier sa capacité à appréhender l'inconnu et, plus encore, sa capacité à survivre dans cet inconnu. La plupart des espèces animales meurent si on les déplace de leur milieu ambiant : il faut tester la résistance au choc que constitue pour elles cette modification et bien vérifier qu'on les replace dans un environnement relativement similaire. Le chasseur ne fait pas autre chose lorsqu'il débauche une cible. Celle-ci va-t-elle se laisser capturer facilement ? Supportera-t-elle le voyage sans soucis et se réadaptera-t-elle au nouveau milieu ? C'étaient là les questions basiques de mon métier. Ma cible devait à nouveau s'épanouir dans la faune et la flore où j'avais l'intention de la réimplanter. Elle devait même s'y sentir mieux, s'y construire un terrier plus grand et augmenter l'étendue de son périmètre de chasse. Mais j'anticipe, ces considérations-là ne me sont venues que bien des années plus tard, une fois gravis les échelons de cette profession.

Débrouillard, je l'étais ; mauvais élève au lycée, je l'étais tout autant. De mes années de scolarité je ne garde pas, à l'inverse d'autres, de souvenirs enchanteurs d'enseignants fascinants qui m'auraient ouvert au monde, auraient fait naître en moi quelque vocation et avec qui j'échangerais, aujourd'hui encore, une correspondance teintée de nostalgie. Rien de tout cela. L'école m'a profondément ennuyé. Seule la philosophie, bien que son enseignement fût bâclé, éveillait en moi quelque intérêt. J'avais beaucoup de tendresse pour ces penseurs qui se torturaient les méninges sur des questions aussi diverses que : « Pourquoi sommes-nous là ? » « Y sommes-nous réellement ? » « Ce que je vois ne serait-il pas le fruit de mon imagination ? » Kant et Descartes étaient très forts sur ces points tordus.

Leurs raisonnements m'apparaissaient pleins de logique et les réponses qu'ils tentaient d'apporter n'étaient pas dénuées d'humour. D'une nullité totale en mathématiques, vaguement intéressé par l'histoire et la géopolitique, mon aptitude à manier les concepts philosophiques me sauva au baccalauréat. Le sujet portait sur la mémoire et, ironie du sort, il s'est effacé de la mienne. Droit ou philosophie ? J'avais hésité durant plusieurs mois. Mes études supérieures commencèrent par la philosophie et s'achevèrent par le droit. Mais ni l'une ni l'autre de ces disciplines ne m'ouvrirent beaucoup de portes et à vingt-cinq ans, après deux années passées au service des archives chez un notaire, je me retrouvai dans un bureau ensoleillé, face au fumeur de pipe et à son annuaire faussé.

Après mon premier vrai travail, il m'était arrivé de donner des cours de philo aux futurs bacheliers. La plupart d'entre eux n'entendaient rien aux concepts simples que je tentais de leur expliquer. Leurs cerveaux étaient aussi réceptifs aux phénomènes et noumènes de Kant que le mien l'était aux équations à l'infini. Chaque camp en prenait son parti : je jouais la comédie de l'étudiant qui transmet son savoir, le boutonneux à qui je m'adressais faisait semblant, lui, de comprendre un peu de ce que je lui enseignais, et ses parents se déresponsabilisaient d'un futur échec. Ils auraient tout tenté, quoi qu'il arrive. Il s'agissait non pas d'ouvrir sur le monde les têtes bien pleines fustigées par Montaigne, mais plutôt d'organiser une sorte de paix civile qui arrangeait les trois parties. Bien plus tard, j'appliquerais les résultats de cette expérience dans mon métier, le calme et la paix étant aussi le but du triangle chassé, chasseur et client. À l'époque, je ne voyais pas le moindre intérêt à ces soutiens scolaires, sinon qu'ils me payaient mes cigarettes.

Fumer est-il un atavisme ? Cela aurait fait un bon sujet de philosophie ou de biologie, car cette seconde discipline m'intéressait aussi. J'y reviendrai. Je répondrais que fumer est peut-être un atavisme, sans m'avancer plus loin. J'ai croisé trop de cas contraires d'enfants qui ne fument pas alors que les parents fument, et d'enfants fumeurs élevés, pourtant, dans les grands courants d'air d'une maison fraîche, pour tirer un fil de cette pelote-là. Mon père était fumeur de cigare, des Punch. Il les consommait en quantité réduite, non par souci de préserver sa santé, et encore moins celui de polluer son entourage, mais plus prosaïquement pour une question de coût. Le

cigare, même s'il n'est pas Davidoff ou Montecristo et qu'il dure plus longtemps que la cigarette, videra sensiblement plus le portefeuille de son amateur. Enfant, je détestais l'odeur de tabac froid qui planait dans l'appartement, j'en avais un véritable dégoût. Ce n'est pas sans piquant pour le fumeur invétéré que j'allais devenir. Je trouvais le cigare laid et puant. Lorsqu'il en allumait un, mon père, en bon amateur, n'usait que d'allumettes : ce rituel qui consiste à chauffer le corps jusqu'à manquer se brûler les doigts, avant d'aspirer le dernier feu de l'allumette qui se consume, le mettait en joie. Pourtant, dès que le large tison incandescent du cigare lui permettait d'expulser les premières bouffées, mon père reprenait son front soucieux et son regard perdu dans le lointain.

Les cheveux blonds et courts, il était grand et mince, et le long bâton dans la bouche semblait un prolongement naturel de sa silhouette. Cette allure aurait pu évoquer le dynamisme d'un homme pressé et plein de projets. Il n'en était rien. Le plus souvent assis dans le fauteuil anglais qui lui était attribué dans le salon, mon père croisait douloureusement les jambes en haussant les sourcils, comme si cette action lui coûtait un effort surhumain. Pour s'en remettre, il tirait sur son cigare, jusqu'à ce que tout son être disparaisse dans les volutes de fumée bleue. Vue du canapé, la scène avait quelque chose de surréel et relevait du trucage de cinéma. Plus simplement, on pouvait aussi penser à un poulpe qui se serait caché derrière son encre, cette image se rapprochant plus de la vérité. Mon père était architecte et ma mère antiquaire. Ils n'étaient pas dépayés dans le monde des arts, mais n'en partageaient pas les mêmes sommets. Ma mère ne jurait que par le XIX^e siècle, quand mon père était résolument moderne. « Un architecte qui ne construit rien », maugréait-il avec un sourire sarcastique. Sa carrière ne ressemblait pas à ce qu'il avait imaginé jeune homme. Les projets qu'il défendait n'arrivaient jamais à terme et les concours qui le retenaient durant les premiers tours de vote, l'écartaient toujours à mi-chemin des sélections. Il vivait d'appartements et de résidences secondaires dont il redessinaient les plans : une pièce supplémentaire près de la cuisine, une véranda, un jardin d'hiver. Parfois même il arrivait à mener à bien la construction d'une maison mais jamais son projet initial ne sortait de terre. Les « sales bourgeois », comme il les appelait et dont, par ailleurs, il faisait partie, ne voulaient pas le suivre jusqu'au bout de ses terrasses de plein vent, de ses jardins d'intérieur et de ses bureaux à dénivellation. Durant de nombreuses

années, mon père gagna moins d'argent que ma mère, et souvent ses clients provenaient de la boutique d'antiquité. L'homme qui aurait voulu être Oscar Niemeyer pouvait difficilement concevoir la maison du futur pour des acheteurs de commodes Empire.

Adolescent, je partais en promenade avec lui. Mon père tirait sur son cigare, moi, j'avais droit à quelques malabars que nous achetions en chemin à la boulangerie. Souvent, il se rappelait qu'il devait acheter mes chewing-gums en s'achetant lui-même un de ses Punch au tabac. « À toi maintenant », murmurait-il en sortant du café, et nous cherchions des yeux la première boulangerie. Durant plusieurs mois, nos promenades s'achevèrent place du Colonel Fabien. Oscar Niemeyer avait dessiné les plans du siège du parti communiste, alors en construction. Je revois mon père, mordant son cigare, parfaitement immobile, le regard perdu dans la structure de l'édifice. « C'est comme s'il flottait », murmurait-il sans le quitter des yeux. Ses longs silences s'achevaient inmanquablement par une phrase mystérieuse : « Et lorsqu'il y aura le dôme... »

Parfois, nos promenades nous menaient aussi aux Halles. Derrière des palissades s'étendait ce que les Parisiens nommaient « le trou des Halles ». Il aurait été difficile de trouver plus juste définition pour ces hectares de terre à l'abandon, où s'élevaient autrefois les immenses pavillons Baltard. Désormais, ce n'était plus que monticules et dénivellations, un chantier hirsute qui peinait à trouver son utilité. Au centre de cette petite apocalypse s'était constituée une sorte d'étang : les eaux de pluie charriant les détritiques s'étaient accumulées et semblaient ne jamais vouloir s'évaporer. Des tractopelles orange s'agitaient ça et là, comme des insectes affolés. Mon père regardait ce spectacle, le menton martial, le cigare vissé aux lèvres. À nouveau, ce masque silencieux et tragique recouvrait son visage. Il pouvait rester ainsi des minutes entières : la cendre de son cigare se consumait jusqu'à ce que le petit cylindre gris soit balayé par une bourrasque. Le tison luisait, puis la cendre reprenait ses droits. Pétrifié par l'angoisse, son regard fixait Dieu sait quel quartier imaginaire, sorti de son esprit à défaut de sortir de terre. Quelques années plus tard, un autre édifice devait le plonger plus bas encore dans les gouffres du mépris de soi : le Centre Pompidou. Renzo Piano vint rejoindre Niemeyer dans son panthéon jaloué. Jamais il n'aurait osé ces tubes et ces escaliers mécaniques, cette masse de raffinerie colorée. Ces architectes-là avaient trouvé du pétrole sous leur stylo, mon père

n'avait jamais creusé autre chose qu'un bac à sable. Il le savait, c'était son drame.

Des années après, en descendant à la cave et en fouillant une caisse de livres, je suis tombé sur un journal qu'il tenait à cette période. Au fil des pages, se succédaient des réflexions personnelles sur le design et l'époque, le début d'un article sur Niemeyer, qui lui avait été commandé et qu'il n'avait pas achevé, des chiffres aussi, en colonnes, et des pourcentages qui devaient être importants l'après-midi où ils avaient été écrits mais n'avaient désormais plus aucune signification. Une des pages était consacrée à l'une de ses promenades au quartier des Halles en construction : il avouait avoir fixé le trou plein d'eau du chantier jusqu'à vouloir ne plus exister. Jusqu'à « m'y noyer de rage », avait-il écrit.

Je me suis souvent demandé si ce métier que j'ai exercé et qui consiste, finalement, à trouver la meilleure orientation professionnelle pour des personnes douées, ne m'avait pas été inconsciemment inspiré par la carrière avortée de mon père.

L'année où le mystérieux dôme qui l'obsédait tant poussa dans la verdure de la place du Colonel Fabien, il n'était pas là pour le voir, et il ne le verrait d'ailleurs jamais. Depuis un an et demi, en effet, il était parti à Cuba pour superviser le chantier d'une médiathèque du peuple. Ses trouvailles personnelles s'étaient cette fois heurtées non pas aux sales bourgeois mais à leur opposé absolu : les communistes avaient pris le relais, et la bulle de plexiglas rouge qu'il avait imaginée pour recouvrir la médiathèque avait été écartée. Le projet, d'après ses lettres, était désormais sans intérêt, « comme tous ceux que j'ai réalisés », précisait-il en soulignant cette phrase à deux reprises. Seul l'approvisionnement en havanes de luxe pour le prix des Punch demeurait un point positif dans ce chantier lointain.

Mon père trouva la mort sur une petite route cubaine. Sa voiture passa sous un camion chargé de centaines de caisses de cigares. Jamais ma mère et moi ne nous sommes rendus sur le lieu de l'accident. De nombreuses fois, j'ai regardé le plan dessiné sur le rapport de police que l'on nous avait fait parvenir. On y voyait une route dégagée, un petit rectangle avec quatre ronds, pour la voiture de mon père, et un gros rectangle avec quatre ronds, pour le camion. Le petit rectangle avançait vers le gros dans le mauvais couloir de circulation, bien en face, droit devant. Un policier cubain avait cru bon de signaler avec une flèche en pointillés la direction du choc

inévitables. Son zèle l'avait poussé à tracer une seconde flèche, pointant le lieu d'impact, et à écrire à la plume : « *Aquí la muerte* ». Il avait signé Manuelito Roblès. Je n'avais pas besoin de Manuelito Roblès pour comprendre que la mort avait frappé à cet endroit précis du dessin. Je me demandais juste comment on disait « suicide » en espagnol, car « *aquí el suicidio* » aurait peut-être été plus juste. Comment, sur une route dégagée à perte de vue, peut-on se retrouver sur la mauvaise file, roulant droit vers un camion qui klaxonne ?

Les photos de l'accident montraient le véhicule de mon père, réduit à l'état d'une boîte de sardines sur laquelle on aurait donné plusieurs coups de talon. Le chauffeur du camion, quant à lui, avait pu fuir avant l'explosion finale. Des centaines de milliers de dollars de cigares avaient brûlé. Mon père était monté vers le ciel dans une colonne de fumée, entouré de l'odeur qu'il aimait le plus. Parmi ses effets personnels, on nous restitua un briquet Zippo qui avait survécu à l'incendie. Je l'ai longtemps gardé dans ma poche. Garder n'est peut-être pas le mot juste, car les briquets sont coutumiers des longues périodes de disparition. Véritables hibernations dans la penderie, où l'on retrouve au mois de juin un briquet perdu depuis septembre. Sur un côté du briquet s'affichait une impression en rouge de la tête de Castro et, sur l'autre, une phrase gravée en noir : « *Siempre tiene razón el Líder Máximo !* » Lui et sa médiathèque m'avaient enlevé mon père. Je n'y pouvais rien. Ni me révolter ni tenter quoi que ce soit. Le *Líder Máximo* avait toujours raison. C'était inscrit sur le briquet.

OceanofPDF.com

Ma mère et moi avions rangé dans le haut d'un placard les effets de fumeur de mon père : coupe-cigares en or ou en acier, cendriers divers et boîte à cigares que personne ne fumerait plus dorénavant.

Ma mère était une femme élégante et distante, ses cheveux blonds se mêlaient de fils gris. Je ne l'ai jamais vue autrement qu'en pantalon. Cela lui donnait une allure masculine qui contrastait avec son visage doux. Avec le recul des années et en mettant bout à bout des détails *a priori* insignifiants, je me demande si ma mère ne préférerait pas les femmes. Elle ne se remaria jamais et je ne lui connus aucune liaison avec un autre homme. Un jour, je l'ai interrogée à ce sujet : nous discutons alors d'une de ses amies qui s'était remariée et, tout naturellement, je lui ai demandé s'il était dans ses intentions d'en faire autant. La question ne parut pas la surprendre. Elle fit une moue, et fixa l'autre côté de la rue, derrière la vitrine du magasin.

– Tu sais, les hommes... dit-elle d'un air las. J'ai passé vingt ans avec ton père, mais tu comprends, ton père...

Elle eut un petit geste de la main. Elle avait laissé la phrase en suspens. Le silence qui suivit s'ouvrait sur l'infini abstrait de leur relation. Nous restâmes ainsi dans le magasin, elle, derrière son bureau Empire, moi sur le tabouret. Au-dehors, les voitures passaient. *Tu comprends...* Je devais comprendre ce que je savais déjà : mon père, avec ses projets qui ne virent jamais le jour et ce métier d'architecte qu'il traîna comme une croix, fut profondément malheureux. Lorsqu'on est malheureux, on ne peut faire le bonheur de personne. On n'est plus que le locataire de son existence, il nous est impossible de déménager pour un espace plus grand et plus luxueux. On se résigne à son trois pièces cuisine sous les toits et l'on s'évade en feuilletant les magazines de luxe qui proposent à la vente des appartements merveilleux aux prestations inouïes que jamais l'on ne pourra se payer. Rêves masochistes, empreints de douces songeries et de violentes jalousies. Du fond de la chambre de bonne qu'était devenue sa vie professionnelle,

mon père se confrontait douloureusement aux palais des *Mille et Une Nuits* dont jamais il ne pousserait la porte. Seuls ses cigares furent les indéfectibles compagnons de ce long calvaire.

OceanofPDF.com

Ma mère s'éteignit dans son magasin. Sa grande amie, la libraire de la rue voisine, la trouva assise à son bureau Empire. Le magasin était le seul encore allumé dans la rue ce soir-là. « Elle semblait réfléchir », me raconta la libraire. Elle réfléchissait depuis le début de l'après-midi. Les conclusions du médecin concernant l'heure de son décès prouvèrent que personne, depuis son retour du déjeuner, n'avait poussé la porte du magasin. Des gens étaient passés devant la vitrine, certains s'étaient peut-être même arrêtés, mais aucun n'avait voulu déranger l'antiquaire, accoudée à son bureau et qui paraissait « réfléchir ». La fermeture et la vente du magasin à un parfumeur de luxe me rapportèrent bien plus que je ne pouvais l'imaginer.

De cet endroit, je garde surtout le souvenir de l'odeur : une cire teintée de térébenthine qui se mélangeait à son parfum, Poivre de Caron, qui, curieusement, sent le clou de girofle. L'ensemble avait le parfum de sa clientèle : un chic suranné, une élégance naturelle et, surtout, cette insouciance que possèdent les gens qui n'ont jamais manqué et ne manqueront jamais de rien. L'argent a toujours eu pour moi l'odeur de la cire et du girofle. Lorsque je calculais le montant en kilo-euros que pouvaient demander mes cibles, c'est une conversion en kilo-girofle que j'effectuais : l'odeur devenait plus forte à mesure que je rajoutais les zéros.

En fait, je pense que les fumeurs sont de grands sensuels et possèdent un nez aussi développé que les professionnels du parfum. Paradoxe suicidaire : ils le bousillent à plaisir, à longueur de paquets et d'années de tabac. Si girofle-cire était une odeur financière, une autre allait bientôt devenir plus importante encore. L'odeur du tabac.

OceanofPDF.com

Avant d'en venir à ma rencontre avec les cigarettes, je tiens à développer un point qui fut un peu trop passé sous silence lors de mon procès. Ce point précis est une passion qui aurait pu profondément changer le cours de mon existence, si j'en avais fait mon métier.

À la fin de mon singulier examen avec monsieur Jacquard, je lui avais demandé ce qui avait éveillé son intérêt dans ma candidature.

– La rubrique loisirs de ton CV, mon garçon, m'avait-il répondu.

Dans cette rubrique, j'avais inscrit : herpétologie-observation et élevage de reptiles et amphibiens.

– Une certaine idée de la chasse, avait-il ajouté.

Il avait lu entre les lignes de ce banal *curriculum vitae*. Avait-il présagé le chasseur de têtes que j'allais devenir ? Je l'ignore. Il est vrai qu'en le rédigeant, j'avais hésité à indiquer ma passion dans la rubrique loisirs : il eût été, me semblait-il, préférable de signaler un attrait pour le tennis ou le golf. En définitive, j'avais eu raison et, pour moi, la rubrique loisirs dans le CV d'un candidat fut par la suite toujours l'un des éléments qui attira particulièrement mon attention. Je me souviens ainsi d'un postulant que je n'avais pas retenu et qui, dans cette rubrique, avait écrit : « échangeisme ». Il m'avait fallu plusieurs secondes pour comprendre qu'il s'agissait bien de la pratique sexuelle. Si insensé que cela puisse paraître, un candidat au parcours professionnel plus qu'éloquent avait notifié cela sur son CV. J'aurais aimé le rencontrer pour comprendre un peu plus cette provocation, mais il fut immédiatement écarté. J'ai suivi son parcours au hasard du Net : il semble qu'il gère un petit empire porno basé en Californie, qui va du club libertin au Canada jusqu'aux productions de films amateurs à Los Angeles. En définitive, lui aussi avait eu raison de signaler son loisir. Ne jamais mentir est une des règles. Ce sont les faibles qui mentent. Mais le système corrige lui-même le bug : ils sont absorbés dans les sables mouvants du chômage.

J'ai évoqué le milieu ambiant dans lequel, selon moi, les cibles doivent s'épanouir. Ces conceptions appliquées à ma profession me viennent tout droit de mes observations du milieu animal. Faune et flore sont très limitées en plein Paris. Ce paradoxe est certainement à l'origine de ma passion. Petit garçon des villes, j'ai sûrement rêvé aux espèces que je ne croiserais jamais sur le morne trajet de l'école. Ici, dans les cités, le yorkshire dans les bras de sa maîtresse est infiniment plus courant que le python royal. Mes premières observations eurent lieu sur des animaux naturalisés. Je connaissais l'enseigne de la rue du Bac, Deyrolle, située non loin de celle de ma mère. Cependant, les ours polaires immobiles et autres tigres n'éveillaient pas d'intérêt particulier en moi. Trop gros, trop abstraits, d'une certaine façon. Le petit et le mouvant me touchaient davantage. Ma mère avait rentré, dans les achats de son magasin, une curieuse boîte constituée de quatre parois de verre. On pouvait y voir une dizaine de grenouilles naturalisées dans des attitudes humaines, reproduisant à s'y méprendre une scène de bistrot. Tout y était, les grenouilles assises au comptoir, les autres qui jouaient aux cartes, d'autres encore qui s'affairaient en cuisine. Cet objet, dit « de curiosité », valait une petite fortune et me fascina un après-midi entier. L'une d'entre elles, une grenouille qui fumait une cigarette, s'était détachée de l'ensemble et j'eus le droit de la manipuler, avec les plus grandes précautions.

– Les grenouilles fument ? avais-je demandé.

– Non, les grenouilles ne fument pas, Fabrice, tu comprends bien qu'il s'agit d'une sorte de conte, m'avait répondu ma mère.

Si elles ne fumaient pas, que faisaient-elles dans la réalité ? Le petit animal naturalisé en position humaine, la cigarette entre ses fines pattes à bouts ronds, m'avait fortement impressionné. Le soir même, je m'étais plongé dans un gros livre sur les animaux qui traînait dans le bureau de mon père. On y voyait plusieurs grenouilles en photos, et des descriptions très précises de leur anatomie et de leurs habitudes.

Le week-end suivant, nous nous rendîmes en Sologne, dans la propriété de mes grands-parents. Nous n'avons pas gardé longtemps cette maison et les souvenirs que j'en ai sont flous. En revanche, je me souviens parfaitement d'un étang situé à l'entrée du village. Nous y avons fait une halte, suite à une panne de moteur de la voiture. Ma mère s'était emportée

après une bonne demi-heure d'attente où nous guettions le retour de mon père.

– Il est encore allé s'acheter des cigares ! avait-elle crié avant de claquer la portière.

Profitant de ces longs quarts d'heure qui se succédaient sans voir revenir personne, je m'étais approché de l'étang pour en observer les abords. Une grenouille y croassait sans prêter attention à ma présence. Une rainette verte, identique à celle qu'avait manipulée l'insolite auteur de la scène de bar dans son caisson de verre. Celle-là m'apparut bien plus intéressante que sa cousine desséchée et fumeuse. Se pouvait-il que je détache par enchantement un fragment de l'étang et que je la ramène dans ma chambre d'enfant ? Cette idée d'emporter un échantillon de nature, à la manière d'un polaroïd vivant en trois dimensions, constitue le premier signe de la passion naissante chez le futur herpétologiste.

Le gobelet en plastique que je tenais à la main depuis le début de la route contenait encore un peu d'eau, et s'avéra un excellent réceptacle pour la rainette. Vingt minutes plus tard, nous roulions en direction de la propriété ; je recouvrais de la paume de ma main le gobelet qui, désormais, émettait des croassements incongrus dans l'habitacle de notre voiture.

– Jette cette cochonnerie ! m'ordonna ma mère.

– C'est de ta faute, répondit mon père, tout en mâchonnant un cigare qu'il venait effectivement d'acheter à plus d'un kilomètre d'ici. Tu n'aurais pas dû lui montrer ton cimetière de batraciens.

– Ce n'est pas un cimetière, Jacques, c'est une œuvre de curiosité. Elle va nous payer les vacances, je te rappelle, rétorqua ma mère.

Elle avait dit cela sans intention de le blesser, mais il ne desserra plus les dents jusqu'au coucher.

Le soir, je mis ma rainette dans un vieil aquarium que j'avais rempli à la hâte de terre et d'eau d'Évian, séparant bien le solide du liquide par un carton. Ce que j'avais construit s'appelait en fait un terrarium, mais à ce moment précis, je l'ignorais.

Quelque cinq ou six années plus tard, ma chambre serait remplie de terrariums, disposés les uns au-dessus des autres, presque jusqu'au plafond, soigneusement organisés en fonction des espèces qu'ils contenaient : grenouilles, serpents, lézards, caméléons. Les autres enfants s'intéressaient

à leurs chiens et chats, moi je faisais dans l'animal exotique. À aucun moment, je n'ai considéré ces spécimens comme des animaux de compagnie. J'ai aujourd'hui encore le plus profond mépris pour les excentriques qui sortent en pleine rue avec un furet sur l'épaule, qu'ils appellent Hector, et avec qui ils vont faire les malins au café du coin. *Idem* pour ces filles gothiques qui agrémentent leur panoplie d'un python, qu'elles prénomment Nathalie et avec lequel elles sortent dans les clubs branchés. Ces niais-là appellent leurs animaux des « NAC », nouveaux animaux de compagnie. Ce sont pour moi des bouffons qui sont passés à côté de leur sujet.

Un seul interdit était infranchissable à la maison : ne jamais ramener d'animaux venimeux. Jamais aucun qui soit dangereux, ou qui contienne du poison. Une fois seulement, j'avais dérogé à la règle. Cette Mantella, connue aussi sous le nom de *Phyllobates Terribilis*, était trop belle. Mes parents, ignorants, à qui j'avais certifié que cette grenouille qui ne dépassait pas la taille d'un demi-pouce n'avait rien de dangereux, n'y avaient vu que du feu. *Phyllobates Terribilis* jaune citron avait élu domicile dans le terrarium de feu mon python.

Originnaire d'Amérique du Sud, elle est pourtant l'animal le plus dangereux au monde, et certains Indiens s'en servent pour empoisonner leurs flèches. Non pas venimeuse, mais techniquement vénéneuse, sa peau de trois centimètres carrés renferme de quoi tuer dix hommes valides. Il suffit de poser le doigt sur elle pour mourir dans la demi-heure qui suit d'une névralgie musculaire, qui présente tous les symptômes de l'embolie doublée d'un infarctus. Un contact de quelques secondes et le compte à rebours commence.

Je l'ai gardée un an et demi. Lorsque je me suis débarrassé de son corps, avec mille précautions, je n'imaginais pas que cette singulière expérience transgressive me servirait quelque trente-cinq ans plus tard. Pour une transgression bien plus grande.

Ainsi la rubrique loisirs de mon CV m'avait en quelque sorte ouvert les portes de mon futur métier, elle en avait été l'apprentissage sans que je le sache. Reptiles, amphibiens et leur soigneuse observation avaient été la passerelle vers l'observation des grands directeurs financiers et autres managers. Mon bureau chez HBC n'était, en définitive, qu'un terrarium

géant et virtuel. Les espèces rares que je chassais ne se trouvaient plus paresseusement enroulées derrière leurs vitres, mais soigneusement archivées derrière l'écran de mon ordinateur, chacune dans leur casier, qu'on appelle dossier. Je savais ce qu'elles souhaitaient manger et quel milieu leur serait favorable. J'étais bon. J'oserais même dire que j'étais l'un des meilleurs. Ma connaissance du milieu animal avait été un merveilleux apprentissage pour la chasse à l'homme.

De la grenouille fumeuse au boa constrictor, ma promenade dura plus de vingt ans. Mon mariage mit un point final à cette passion qui, déjà, s'étiolait faute de temps.

OceanofPDF.com

Mais revenons à ces derniers jours de mon existence de non-fumeur, puisque c'est cette porte précise que se proposait d'ouvrir Marco Di Caro dans mon sommeil artificiel.

J'avais dix-sept ans, j'étais philosophe amateur, herpétologiste confirmé, et futur licencié en droit. Je m'ennuyais profondément. Rien que de très banal.

Je réussis mon baccalauréat sans enthousiasme et sans particulièrement briller aux oraux. Aucune mention ne vint couronner cet exercice périlleux, principalement constitué de stress et d'insomnies. Le jour des résultats, je me rendis dans le hall de ce lycée qui n'était pas le mien et cherchai mon nom sur le panneau des reçus. Je ressens encore l'angoisse qui m'étreignait alors. Ce frisson sucré dans les poumons, ce manque d'oxygène qui m'accompagnait dans ma lecture de la liste. Vabier, Vacquinoot, Vaffier, Vagon, Vaillerdier, enfin Valentine apparut. Valentine Fabrice, c'était moi. J'étais sauvé. Avec le recul, je me demande comment j'ai pu vivre cette scène sans allumer une cigarette dans la minute. À cette époque, je ne fumais pas. Après toutes ces années passées en compagnie de la fumée bleue, celles où j'étais non-fumeur demeurent assez énigmatiques. Comment pouvais-je affronter les angoisses et les imprévus du quotidien sans plonger ma main dans la poche de ma veste pour en tirer mon paquet de cigarettes ? Mystère le plus complet sur cette aptitude-là. Pendant dix-sept années, je ne fumais pas : je pouvais donc me pencher des heures entières sur les textes de Descartes ou l'histoire de la Seconde Guerre mondiale sans doubler cette activité cérébrale d'un apport de nicotine. Prouesse. Exploit. J'arrivais donc à me concentrer sur des feuilles et un sujet sans recourir à un briquet. Quelques années plus tard, c'était devenu inenvisageable. Ma vie sans cigarettes est donc liée à l'enfance, et à l'adolescence.

Mon baccalauréat fraîchement décroché et les poumons encore tout aussi frais, je me rendis en Normandie pour le mois d'août. Ma mère m'avait

envoyé chez des amis de la famille, tandis qu'elle partait à Istanbul avec son amie libraire. Je me retrouvai chez les Larnaudy, dans une vaste ferme du pays d'Auge. Il y avait bien longtemps que personne n'avait manié le pis de vache dans le domaine. Le bâtiment et les dépendances avaient été transformés en résidence secondaire, où les propriétaires se reposaient, au grand air, des responsabilités de la vie parisienne. L'étable abritait désormais une table de ping-pong et un minibar, la vaste grange était en chantier, en vue de la construction d'une piscine et le corps principal de la ferme contenait cuisine moderne dernier cri, nombreuses chambres et salles de bains. Les labeurs qui avaient été effectués entre ces murs avaient depuis longtemps fait place aux paresseuses activités de la bourgeoisie en vacances. Aux réveils matinaux pour nourrir les animaux, avaient succédé les solides petits déjeuners d'une famille qui n'avait sûrement jamais vu de clapiers à lapins et moins encore de renard à l'affût. Ces vacances me parurent une pause étrange. Le temps était comme suspendu dans la brume de l'été. Avec le recul, je pourrais définir cette sensation forte et angoissante qui était la mienne ce mois d'août-là : j'avais la vie devant moi. Sentiment étrange que l'on ne peut éprouver que durant une courte période de son existence. Après, c'est trop tard. La vie vous a rattrapé. L'avenir est flou, on n'existe plus que dans un présent après lequel, cependant, on court toujours. Cet été-là, le présent était aboli, l'avenir était loin. Je donnerais aujourd'hui tout l'or que je ne possède pas pour retourner à cet instant précis.

Le père était un ami de jeunesse du mien, et lorsqu'il avait bu un peu trop de whisky, des souvenirs encombrants lui revenaient à l'esprit. Cela lui remontait par paliers, à la manière de ces plongeurs qui regagnent la surface en faisant escale, de cloche à oxygène en cloche à oxygène.

– Ton père est un grand bonhomme, me dit-il en faisant tanguer son verre.

Et il me raconta à plaisir un projet que mon père avait eu quelques années plus tôt. Il avait, paraît-il, conçu les plans d'une piscine à débordement qui serait descendue en escalier sur leur terrain.

– Un projet fabuleux, révolutionnaire ! s'enthousiasma à rebours le père Larnaudy. Mais trop compliqué à réaliser, trop cher aussi, déplora-t-il l'instant d'après.

En fait, il me vantait les mérites d'un dessein auquel il avait refusé de donner le premier sou. C'est en rencontrant ce type d'adulte que je me mis à sérieusement douter de la nature humaine et, pour être sincère, à la

respecter un peu moins. Je quittais définitivement l'enfance avec mes dix-sept ans affichés, et ce que j'apercevais du monde adulte me laissait sceptique : des hommes qui pontifiaient, et qui ressassaient leurs échecs et leurs souvenirs. En définitive, des crétins incapables.

Nous étions quatre à avoir passé notre bac cette année-là : Charlotte Larnaudy, son amie Marie, son frère Olivier et moi-même.

Un soir, nous nous étions retrouvés seuls dans la grande ferme. Les parents étaient partis dîner chez des amis et nous avions fait réchauffer les restes du déjeuner. Nous avions écarté l'idée d'aller dans une boîte de nuit à Deauville, il était tard et tout le monde était fatigué en raison de cet arbre que nous avions aidé à couper l'après-midi même. Il n'y avait rien à regarder à la télévision : l'antenne s'était détraquée au cours d'une tempête et les parents ne l'avaient pas fait réparer.

Je crois que c'est Olivier qui proposa de jouer au Monopoly. Nous commençâmes la partie sans enthousiasme, puis nous nous prîmes au jeu. Je ne sais plus qui gagna et qui perdit, le souvenir des petits hôtels rouges et des rues prestigieuses est troublé par la bouteille de calvados à 75 degrés que nous avons piquée dans le buffet. Liqueur de contrebande qui se fabrique sous le manteau et se vend sur commande. Les petits verres s'enchaînèrent et aujourd'hui encore je sens ce goût de pomme cuite et de bois brûlant qui nous desséchait la bouche et appelait immédiatement un verre supplémentaire. Marie sortit un paquet de cigarettes et en alluma une. Un paquet de Dunhill rouge. Elle me proposa d'en prendre une. Je refusai. Quelques instants plus tard, les trois autres fumaient.

– Tu n'as jamais fumé ? me demanda Charlotte.

– Si, si... Ça m'arrive parfois. Mon père fume le cigare mais je n'aime pas.

– Le cigare, c'est dégueulasse, les cigarettes c'est pas pareil, dit Marie.

– Moi j'aime bien le cigare, répondit Olivier.

J'avais menti. Pourquoi avais-je prétendu que j'avais déjà fumé ? Certainement pour ne pas m'entendre rétorquer quelque chose de désagréable ou essayer une raillerie. En ce temps, les non-fumeurs n'avaient pas trop la cote et l'adolescence est la période des vantardises et des moqueries. Ce mensonge fondateur, j'y mis fin quelques instants après. Quel cheminement du cerveau m'amena à tendre la main vers le paquet, à y prendre une cigarette et à l'allumer ? L'envie d'essayer, tout simplement.

Peut-être aidée par l'abus de calvados, qui m'avait rendu euphorique, ou l'impression d'avoir la vie devant moi. L'envie de faire comme tout le monde ? Je ne crois pas. Plutôt celle de ne pas me distinguer des autres, qui fumaient. Je pouvais bien tenter l'expérience, après tout. Ma mère n'était pas là, ni les parents Larnaudy, je n'étais pas chez moi : l'annulation des repères habituels engendre parfois une légère modification du comportement, on se met à faire des choses que l'on n'aurait pas faites ailleurs.

J'avais souvent entendu dire que les premières bouffées de tabac font tousser le fumeur débutant, je ne voulais pas me faire remarquer à la table ou, du moins, pouvoir étouffer ma toux éventuelle sans que cela se voie trop.

– Je fais une pause, jouez pour moi, leur dis-je.

Je pris une cigarette qui dépassait du paquet, le briquet Bic et allai m'asseoir à quelques mètres de là, devant la cheminée. Dans l'âtre le feu s'était éteint, seules les braises luisaient encore entre les chenets. Le vieux fauteuil crapaud en cuir était confortable, la chaleur qui se dégageait de la cheminée était agréable, et redoublait, sur ma peau, le feu du calvados dans mon ventre. Je fermai les yeux et vidai cul sec le fond de mon verre qui avait fini par prendre la température de la pièce. Je le reposai sur un tabouret de ferme à trois pieds. Je respirai la longue tige blanche et son odeur de thé sec, portai le filtre à mes lèvres et craquai le briquet devant le bout de ma cigarette. Je me souviens que je mis quelques secondes avant de comprendre qu'il fallait que j'aspire si je voulais que le tison s'allume. Voilà c'était fait, la cigarette était allumée. Je la contemplais dans ma main, comme une sorte de prolongement incongru. Les volutes montaient dans l'air. J'aspirai une bouffée et la soufflai aussitôt par la bouche sans l'avaler. Si insensé que cela puisse paraître, j'ignorais ce qu'était avaler la fumée, je pensais que tout le monde fumait comme je le faisais moi-même à cet instant. Ce n'était pas désagréable, bien au contraire. C'était nouveau, bien plus amusant qu'un verre de champagne. J'avais croisé des tas de fumeurs sans jamais avoir envie d'allumer une cigarette. Maintenant, je le faisais. C'était un peu comme si j'étais passé depuis des années devant une belle voiture de sport stationnée dans la rue et qu'un jour, par magie, j'en avais trouvé les clefs au fond de ma poche.

Mes yeux ne quittaient pas les braises de la cheminée. J'étais bien. Pourrais-je souffler la fumée par le nez comme le faisaient les fumeurs confirmés ? La première tentative me brûla un peu les narines, mais j'y arrivai. En revanche, la fumée semblait s'attaquer obstinément à mes yeux : la moindre petite volute se dirigeait dans leur direction et venait y mourir, provoquant une piqure désagréable, semblable à une coulée de shampoing sous les paupières. Dans pareil cas, on est obligé de s'envoyer de grandes gifles d'eau pure dans les yeux ; pour la fumée des cigarettes, on doit astucieusement se souffler sur le visage sans que cela se remarque. On fait cela dans les premiers temps, car très vite elle cesse de s'attaquer à vos yeux. Elle est domptée. Elle a compris qu'il ne fallait plus s'approcher d'eux.

Je me décalai sur le fauteuil pour éviter ce problème de fumée dans les yeux. La longue volute s'élevait vers le plafond, j'entendais les autres qui parlaient et riaient, le bruit des petits cubes en plastique sur le plateau de jeu. Leurs voix me parvenaient, lointaines. Je soufflais la fumée loin devant moi vers les braises. La première prise de la nicotine s'infiltrait dans mes veines, montait vers mon cerveau. La cigarette augmentait mon sentiment de bien-être. Il est vrai qu'elle possède, durant les premières années où l'on fume, ce merveilleux pouvoir d'intensifier les moments qu'on lui associe. Après, cela se dissipe. La tête me tournait légèrement, mais c'était loin d'être une migraine, juste un petit gaz de coton imaginaire qui m'entourait les cervicales. Je ne pensais à rien. J'étais très loin de tout, j'étais bien. Mes noces chimiques avec la cigarette débutaient.

– Fabrice... Hé, Fabrice, mauvaise nouvelle.

– Quoi donc ? murmurai-je, sans ouvrir les yeux.

– T'es en prison !

Cette phrase ne manquait pas de piquant, au vu de ce qui allait suivre. Oui, le champ des possibles qui s'ouvrait devant moi, cet été-là, m'emmènerait un jour en prison. Comme si la première cigarette devait déjà être associée à la punition légale. Le soir même, lorsque nous allâmes tous nous coucher, Marie constata que son paquet était vide. J'avais tout fumé. Lorsqu'on est doué pour quelque chose, on l'est tout de suite.

OceanofPDF.com

Le lendemain nous descendîmes en ville et, pour la première fois de ma vie, je rentrai dans un café pour y acheter des cigarettes. Au comptoir, je contemplai les dizaines de paquets présentés sur les étagères : les cigares et cigarillos en haut, les tabacs à pipe et à rouler en bas et entre les deux, l'espace le plus grand, les blondes et, dans une moindre mesure, les brunes. Le nombre de paquets et de couleurs était impressionnant. « Tant de noms différents pour, en définitive, contenir la même chose », pensai-je à cet instant. La carrière de fumeur m'apprendrait qu'il n'y a rien de plus dissemblable qu'une blonde et une autre blonde. Croire que tous les paquets de cigarettes contiennent la même chose reviendrait à dire que toutes les femmes blondes se ressemblent. Pareille à ses semblables de chair, la fée Nicotine va par mille visages : la Marlboro rouge n'a rien de rien de commun avec la Benson dorée, qui est bien différente d'une Philip Morris bleue, elle-même sans point commun avec la Dunhill.

Les années qui allaient suivre me verraient souvent patienter à cet endroit stratégique d'un café : le comptoir des cigarettes. Comme ces salles d'attente des aéroports qui se ressemblent toutes et dont certaines finissent même par échapper au droit international tant elles appartiennent à tous les voyageurs du monde, ces trois mètres carrés-là sont, eux aussi, devenus universels : à Tokyo ou New York, vous retrouverez plein, le paquet que vous avez froissé vide, en quittant Paris ou Rome. C'est une des grandes certitudes humaines avec la tombée de la nuit, le défilement des heures, et la promesse du soleil en été.

Un bon comptoir de tabac est un comptoir vide. Y faire la queue est insupportable. Les quelques minutes que l'on y perd sont encore plus agaçantes que celles que l'on passe à attendre le métro qui vient de s'éloigner. Un paquet de cigarettes se joue comme un coup de poker : mise-paquet-monnaie. Trois actions réalisées avec la précision d'un croupier de

casino sur la grande tablette de verre. Accomplis avec politesse et dextérité, ces gestes ne prennent que quelques secondes.

La solidarité entre fumeurs prévaut dans la file d'attente à un comptoir de cigarettes. Cependant, certains intrus viennent constamment s'y glisser, parmi ceux-là, deux espèces particulièrement nuisibles : l'acheteur de carte téléphonique qui, parfois, a besoin d'explications sur son forfait et la compatibilité de ladite carte à l'étranger. Insupportable. La palme toutefois revient aux joueurs : avec leurs cases à cocher et leurs coupons à gratter, ces rêveurs s'imaginent qu'ils deviendront milliardaires à la force de l'ongle de leur pouce et font perdre aux fumeurs un temps déjà compté. Combien de fois m'est-il arrivé d'émettre un claquement de langue exaspéré, suivi d'un soupir, pour faire comprendre que j'attendais derrière l'un d'entre eux, qui hésitait entre un Astro, un Millionnaire ou un Keno ? Le pire spécimen de cette engeance est celui qui vient se faire régler la dizaine de bulletins avec lesquels il regagnera à peine sa mise de fonds. Il prend plusieurs minutes à se faire éplucher tous ses totaux par le patron. La file des fumeurs augmente. Je fais mon petit bruit de langue, je soupire, d'autres aussi soupirent, rien n'y fait. Les regards deviennent mauvais, et consultent les montres. Des images nous traversent l'esprit, où l'on pousse cet homme qui prend son temps et nous fait perdre le nôtre, on le dégage de la file d'attente, on l'invective, on lui jette nos paquets vides, nos briquets, on y met le feu. La pulsion d'énervement du fumeur porte-t-elle en elle les germes du meurtre ? Cette question, mon avocat avait décidé de l'éluder soigneusement. Moi, je crois que la chose mérite discussion.

– Un paquet de Dunhill rouge, le grand, demandai-je à la grosse femme blonde.

Je choisis un simple briquet en plastique, illustré d'une vache normande, et la somme qu'on me demanda ferait aujourd'hui sourire, tant les prix ont atteint, depuis, des niveaux stratosphériques.

J'effectuai cet achat le plus naturellement du monde. La petite voix qui m'avait murmuré « Ne fais pas ça » s'était tue une fois franchi le seuil du café-tabac. Ce jour-là, j'allumai ma première cigarette en pleine rue et trouvai, je ne sais pourquoi, que cette tige blanche dans ma main me donnait une certaine prestance. Les psychanalystes ont bâti beaucoup de théories sur la cigarette comme substitut du pouce, du doudou, voire du sein

de la mère chez l'enfant, brochant sur toutes les carences affectives possibles et imaginables qui se cacheraient derrière la fumée bleue. Je suis assez d'accord avec eux. La cigarette entre dans notre vie comme une compagne, une amie fidèle, que l'on retrouve à tous les coins de rue, qui se laisse acheter pour quelques pièces et fait un bout de chemin avec nous. Dès qu'il n'est plus là, un paquet parfaitement identique remplace le précédent et, très vite, trouve dans nos poches une place aussi essentielle que les clés de la maison ou le portefeuille. Le fumeur, s'il nuit gravement à son entourage, présente aussi pour ses amis et sa compagne de nombreux avantages. En période de fête et d'anniversaire, les proches et les comités d'entreprise ne seront jamais à court d'idée quand il s'agira de lui faire un cadeau : un beau cendrier ancien, un élégant briquet, un coffret à cigares. Avec le fumeur, il y en a pour toutes les bourses : du cendrier souvenir au briquet Cartier en or, la panoplie est inépuisable. Au fil des années, j'ai accumulé une impressionnante et bien involontaire collection de briquets des plus grandes marques : Dunhill, Cartier, Dupont, en or ou en acier, en argent ou en vermeil. Régulièrement en panne de gaz, de pierre ou d'essence, je préfère aujourd'hui encore le mythique briquet Bic en plastique de couleur à cette armée de luxe.

Si cette soirée imbibée au calvados interdit avait signé ma rencontre avec la cigarette, je n'avais pas encore compris comment on avalait la fumée. Moins d'une semaine plus tard, la révélation eut lieu et je ne peux passer sous silence les circonstances de cette découverte.

OceanofPDF.com

Cette révélation eut quelque chose de biblique. J'entends par là que le sens du péché et de la transgression y fut palpable. Rien ne manqua, pas même un serpent, qui s'invita à la fête.

Les vacances touchaient à leur fin et, en cet après-midi de chaleur, je décidai de me promener seul dans la forêt qui jouxtait la propriété des Larnaudy. Les parents et leur fils étaient partis en ville, tandis que Charlotte et son amie Marie visitaient une vieille abbaye dans les terres. Je me souviens avec précision de ce sentiment de solitude quasi mystique qui m'accompagnait dans les pièces fraîches de la maison. Je fumai une cigarette sur les marches qui descendaient vers le jardin, les yeux perdus dans le ciel. Rien à faire. Aucun programme défini pour la journée ni pour les jours suivants. À la fin de la semaine, je retournerais à Paris, toutes les questions liées à ma rentrée universitaire se poseraient à ce moment-là. Pour l'instant, elles me paraissaient repoussées loin, très loin, dans l'infini du futur. Les arbres bruissaient d'une petite brise chaude et je fermais les yeux dans le soleil, exactement comme je le ferais des années plus tard, dans la cour d'une prison. Derrière mes paupières, à travers ce rouge orangé, je devinais la lumière et la chaleur de l'été.

Je décidai d'effectuer une promenade, sans trop m'éloigner, bien sûr, car je ne connaissais pas les sentiers ni les clairières alentour. Je refermai la maison avec la clef que l'on m'avait confiée au cas où je souhaiterais sortir, et déposai sur la table un mot indiquant l'endroit où je me rendais et l'heure de mon départ.

En entrant dans la forêt, je me demandai si j'y apercevrais quelques animaux intéressants. Plutôt peuplée de rongeurs et d'oiseaux, je ne risquais pas de croiser beaucoup de mes spécimens favoris. Quelques lézards étaient toutefois envisageables et peut-être même un serpent. J'avançai dans les sentiers baignés d'un silence absolu, les feuilles n'émettaient aucun craquement sous mes semelles. Arrivé dans une clairière, je décidai de m'asseoir sur une souche d'arbre, de sortir mon paquet de cigarettes et d'en

griller une. Le concept de récompense lié à la cigarette est essentiel pour les fumeurs. Ne disent-ils pas qu'ils *s'accordent* une cigarette ? Cette bizarre notion de plaisir par automédication est une des clefs de la consommation du tabac : nous sommes comme l'âne qui avance en suivant la carotte qui lui pend devant le museau, à cette différence que nous n'avons aucun maître sur notre dos tenant un légume au bout d'une ficelle. Notre carotte à nous se trouve dans la poche de notre veste et son briquet n'est jamais loin.

Je craquai mon briquet Bic et allumai le tison. Déjà, je cherchais où je pourrais correctement écraser mon mégot sur la souche, afin de ne pas provoquer un de ces incendies d'été qui ravagent les forêts. Une anfractuosité du bois ferait un excellent cendrier, je n'aurais plus qu'à détacher mon filtre et à le glisser dans ma poche. La fumée montait dans un rayon de soleil et je me sentais bien, toujours dans cet état de vide intérieur que procurent les heures qui se succèdent sans qu'on ait adressé la parole à personne. Ne rien entendre, ne pas parler, procure un sentiment d'ascèse angoissant pour certains, bénéfique pour d'autres. Ces heures immobiles, je les retrouverais en cellule.

Le silence fut interrompu. Quelques mots avaient été lancés dans la forêt par une voix féminine, puis un rire étouffé, puis plus rien. Je n'étais pas seul et pourtant je ne voyais personne autour de moi, aucune silhouette, aucune ombre. La voix s'était tue, je me levai de ma souche d'arbre. Étrange, je n'avais pas rêvé, c'était bien une voix de fille et elle ne devait pas venir de très loin. Je me dirigeai en silence vers des bosquets desséchés par le soleil d'août. Au bout de mes doigts, la fumée de ma cigarette s'élevait dans le soleil. Je m'approchai du bosquet, qui dissimulait une dénivellation du terrain : dans le creux recouvert de mousse, je découvris Charlotte Larnaudy et son amie Marie, allongées entièrement nues sur une couverture en laine écossaise. Leurs vêtements étaient déposés ça et là, parmi les branchages. Charlotte Larnaudy se pencha vers son amie, lui murmura quelque chose à l'oreille avant d'en faire le tour délicatement du bout de sa langue. Son amie lui posa la main sur la cuisse, caressa ses fesses et elles basculèrent l'une sur l'autre. Je regardais cette scène comme hypnotisé. Mes paupières devaient certainement s'écarter plus que d'ordinaire, pour que cette vision imprime ma rétine, la consume jusqu'au cerveau pour ne jamais l'oublier. Charlotte avait enfoui sa tête entre les cuisses de son amie ; je voyais onduler ses cheveux blonds mi-long au rythme des mouvements

répétés de son cou. L'autre rejeta la tête en arrière, retira ses lunettes de soleil et ferma les yeux, tandis que la bouche entrouverte elle émettait quelques soupirs réguliers. Avec mille précautions, je m'accroupis dans les feuilles et, sans les quitter des yeux, je portai le filtre de ma cigarette à mes lèvres et tirai sur le tison. Marie eut une inspiration plus forte que les autres et, par mimétisme, je fis de même : la fumée fut aspirée vers mes poumons. La tête me tourna comme jamais cela ne m'était arrivé, je soufflai, la fumée ressortit de moi, filtrée dans la lumière, comme s'il faisait soudainement moins quinze et que j'expulsais du givre. Ainsi, c'était cela qu'ils appelaient avaler la fumée ? Cet aller-retour dans les poumons, parfaitement contrôlé, sans que cela vous fasse tousser. C'était le but ultime de la consommation de cigarettes, ce coup de fouet que procure la manœuvre, et je venais de le découvrir par hasard. Je recommençai aussitôt. À nouveau la tête me tourna tandis que mes yeux ne quittaient pas la vision interdite des deux filles.

Plusieurs minutes s'étaient écoulées, le torrent de caresses et de baisers à pleine bouche n'avait pas pris fin, lorsque je discernai un frémissement dans les feuilles, à quelques mètres de leur couverture. Une ligne absolument maîtrisée que je connaissais par cœur pour l'avoir observée à de nombreuses reprises : un serpent. Mes yeux naviguaient des filles à ce serpent. Celui-ci émergea des feuilles et je reconnus sa robe : Natrix Natrix, une grosse couleuvre à collier blanc qui ne possède aucun venin. Il se rapprocha de la couverture écossaise, et se trouva bientôt dessus, à quelques centimètres du pied nu de Marie. Celle-ci bougea, et heurta la petite tête pointue dans son mouvement. La réaction fut foudroyante, Natrix Natrix planta ses crocs dans sa cheville. J'entends aujourd'hui encore le hurlement strident que poussa Marie, suivi de celui de Charlotte Larnaudy. La panique à l'état brut. Le serpent disparut comme seuls ces spécimens savent le faire : il ondula brusquement et s'évanouit tout aussitôt dans la nature. Marie se mit à pleurer à chaudes larmes, relayée par son amie qui se penchait sur la morsure.

– C'est pas possible, c'est pas possible, c'est pas possible, répéta Charlotte comme un disque rayé.

Toutes deux se regardèrent apeurées, en silence. Je les sentais tellement désespérées, en proie à une peur irraisonnée et pourtant compréhensible, que les mots suivants sortirent de ma bouche :

– Il n'est pas dangereux.

Charlotte Larnaudy se retourna dans ma direction. Je me levai de ma cachette.

– Il n'est pas dangereux, répétais-je. Vous ne risquez rien, c'est une couleuvre à collier, elle n'a pas de venin.

Elles me regardèrent pétrifiées, le soulagement se mêlait à l'incrédulité de me voir là. Charlotte Larnaudy avala sa salive.

– Tu nous regardais ? dit-elle faiblement.

Je haussai les sourcils.

– C'est un hasard, dis-je comme pour m'excuser, j'étais venu me promener.

Charlotte tendit la main vers son tee-shirt et se couvrit les seins.

– Merci, dit Marie.

Charlotte se tourna vers elle.

– Oui, merci, insista-t-elle. Fabrice connaît toutes ces bestioles, et je préfère savoir ça que de penser que je vais mourir.

– Oui, bien sûr, murmura Charlotte.

À cet instant, je ressentis une vive morsure entre mes doigts. Ma cigarette s'était consumée jusqu'au filtre et m'avait brûlé. Je la lâchai dans un juron et l'écrasai d'un coup de talon.

– Ce n'est pas respectueux pour la forêt, me fit remarquer Charlotte, qui avait retrouvé un peu de repartie.

– C'est vrai. Ce n'était pas prévu, comme le reste d'ailleurs, dis-je en ramassant mon filtre.

– Fabrice, me dit Charlotte en me regardant droit dans les yeux. Tu ne diras rien ?

– Fabrice sait garder les secrets, dit Marie en se massant le pied.

J'acquiesçai en silence.

– Depuis combien de temps es-tu là ? me demanda Charlotte.

– Je ne sais pas.

Et c'était vrai, je n'avais plus aucune notion du temps. La situation devenait vraiment étrange. Je parlais avec deux filles nues en pleine forêt, deux filles dont je venais de découvrir qu'elles s'aimaient et, par là, leur plus grand secret.

– Viens avec nous, notre sauveur voyeur, me dit Marie.

Joignant le geste à la parole, elle tapota la couverture du plat de la main en se déplaçant, ouvrant ainsi un espace entre elles deux.

Je restai immobile.

– On te fait peur ou quoi ?

Piqué par la remarque, je descendis la pente moussue et vins m’asseoir entre elles. Je n’avais jamais eu une fille nue aussi près de moi. Et j’en avais deux, dans le cas présent. Charlotte avait de petits seins et Marie plutôt des seins lourds en poire. Puisque nous étions dans les découvertes et l’inavouable, je dois admettre que je n’avais jamais couché avec une fille. La question trouverait, croyais-je, sa réponse dans le brumeux avenir qui s’ouvrirait à moi en cette fin d’été.

Charlotte alluma une cigarette et je pus constater que, contrairement à moi quelques minutes plus tôt, elle savait depuis longtemps comment avaler et expulser la fumée. Le soir précédent, ce détail m’avait échappé. Elle me tendit sa cigarette, dont je tirai une bouffée en silence. à nouveau, en une fraction de seconde, mon cœur battit plus vite et la tête me tourna. Je passai la cigarette à Marie. Après la première bouffée, fixant la forêt, elle dit :

– Tu sais, on aime aussi les garçons.

Je la regardai, mais ses yeux rencontrèrent ceux de Charlotte. Celle-ci sourit et feignit de regarder la forêt à son tour.

– Finalement, il a du bon ce serpent, non ? lâcha-t-elle avant d’éclater de rire.

Nous nous mîmes à rire tous les trois et lorsque les derniers hoquets cessèrent, je sentis la bouche de Charlotte contre mon cou, où elle déposait un baiser. L’instant d’après, quatre mains firent délicatement sauter les boutons de ma chemise.

Ainsi, cet été fut celui du vice absolu : derrière le non-fumeur détestant les cigares que j’étais, se dissimulait un fumeur de cigarettes quasi professionnel. Derrière l’apparente bourgeoisie tranquille des bonnes familles, les filles couchaient ensemble et admettaient même un camarade de jeu. Je ne révélai jamais à qui que ce soit cette expérience et lorsque mes compagnes successives, puis ma femme, me demandèrent de leur raconter ma première fois, après m’avoir raconté la leur, je leur confiai tout, la forêt, la cigarette, le serpent. J’oubliai juste de préciser qu’il y avait deux filles. Dans mon récit, je n’en mentionnai toujours qu’une.

Je ne les revis qu'à de rares occasions durant ma première année d'université. Nous ne recommençâmes pas la parenthèse de la forêt. Ensuite, Marie quitta Charlotte Larnaudy et je les perdis de vue toutes les deux. Des années plus tard, je retrouvai Marie en présentatrice de jeu à la télévision. Elle devint célèbre et anima d'autres émissions durant une petite dizaine d'années. Dans l'une d'entre elles elle reçut un jour un dresseur de serpent. Au moment où elle dut caresser l'animal en direct devant les caméras, je fus persuadé qu'elle et moi nous pensions au même événement de notre vie.

« Fabrice sait garder les secrets », avait-elle affirmé. Oui. Je savais. Je tairais les miens longtemps. Quatre meurtres, qui dit mieux ?

OceanofPDF.com

Combien de temps s'était écoulé depuis que la voix de l'hypnotiseur avait égrené son chapelet de grains de sable ? Je l'ignorais. J'ouvris les yeux sur la fenêtre et le pan de mur qui n'était plus dans le soleil, la tête absolument vide, comme au retour d'un long voyage, après des heures de sommeil en Boeing. Je me sentais étrangement reposé. Après quelques secondes, je me tournai vers Di Caro. Immobile sur sa chaise, il paraissait dormir lui aussi, la tête basse et les paupières closes.

– Restons dans le silence, murmura-t-il.

Je décidai de l'écouter et replaçai ma nuque sur le divan. Aucune pensée ne flottait dans mon esprit et surtout pas celle de fumer une cigarette. « Ce n'est pas possible, me dis-je. ça ne peut pas être aussi simple que cela. » Après lui avoir donné deux cents euros en espèces, je repartis. J'avais l'après-midi devant moi. Mes pas me menèrent dans le quartier des Abbesses, en bas de Montmartre. Au hasard d'une petite rue, je passai devant la vitrine d'un brocanteur, qui avait rentré un lot de cendriers de collection ; des marques disparues étalaient leurs logos : Senior Service, Française, Boyard, Strange Lord, Cléopâtre... J'y vis un curieux signe du destin : des cendriers dans lesquels on avait écrasé des milliers de cigarettes aux marques désormais introuvables... Ils n'étaient plus que des objets de collection, des témoins d'un passé englouti. Les cigarettes appartenaient-elles à mon passé ? Cette question sans réponse me mena à la terrasse d'une brasserie, où je m'installai dans le soleil et commandai un double café. Le breuvage me réveillerait de cet état endolori. D'ailleurs, peut-être étais-je en train de rêver ? Je n'étais pas allé chez cet hypnotiseur, mais dormais profondément dans mon lit à côté de ma femme. Les aiguilles du réveil ne s'étaient pas encore positionnées sur huit heures. Cela n'allait pas tarder, il allait sonner. J'allais me réveiller.

Le café brûlant et sucré n'appela pas de cigarette. Le réflexe instantané quasi pavlovien de la cigarette accompagnant le café ne s'était pas déclenché dans mon cerveau. Stupéfait, j'en commandai un autre. L'envie

n'était pas là. Je sortis de ma poche mon paquet de Benson dorées longues et le posai sur ma table avec le briquet Bic bleu. Allait-il devenir un corps étranger dans ma panoplie ? Portefeuille, trousseau de clefs, agenda, paquet de cigarettes, briquet et, désormais, téléphone portable faisaient partie des accessoires qui ne me quittaient jamais et déformaient depuis toujours les poches de mes vestes. Je le replaçai dans ma poche avec le briquet. Si je n'en éprouvais pas le besoin, il m'était impossible de m'en séparer, je devais le conserver sur moi comme un talisman. « Quand avez-vous fumé votre dernière cigarette ? » m'avait demandé Di Caro. Je me revis aussitôt en train de tirer sur le filtre, tout en regardant mon image sur la plaque dorée, en bas de son immeuble. C'était donc celle-là, ma dernière cigarette ? Et la première, celle de la partie de Monopoly, et la fumée avalée en regardant les filles dans la forêt, de cela aussi je lui avais parlé ? Étrangement cela m'importait peu. Tout ce qui aurait dû me contrarier m'était devenu indifférent.

Un gros homme vint s'asseoir à la table voisine. La fumée de son cigare fut poussée par le vent jusqu'à mes narines : un Punch, les cigares de mon père. Quelques flashes de lui me traversèrent l'esprit. De cela aussi j'avais dû parler à l'hypnotiseur.

Le gros homme terminait une conversation au téléphone : il était question de fruits et légumes qui devaient arriver par conteneur en bateau et dont on avait perdu toute trace. L'homme s'énervait, il devait être dans l'import-export ou la distribution, à Rungis. Il coupa court à la conversation en éteignant son portable au nez de celui qui devait tenter de se justifier à l'autre bout, puis étouffa un juron, avant de tirer une grosse bouffée de fumée qui m'arriva en plein visage.

– Excusez-moi, lui dis-je, ce sont bien des Punch que vous fumez ?

Il se retourna vers moi, les sourcils froncés.

– Pas du tout, ce sont des Roméo et Juliette, rien à voir. On voit bien que vous n'êtes pas fumeur, me dit-il avant de héler le garçon.

Non-fumeur, moi ? J'avais bien envie de lui sortir mon paquet de Benson et d'en griller une sous son nez pour lui montrer que j'en aurais à lui apprendre sur le tabac ; pourtant, non, je n'en avais pas le désir. La situation me parut tellement absurde que je voulus en profiter un peu, la faire durer à la manière de ces rêves dont on reprend le fil après un court réveil en pleine

nuît. On sait alors que l'on rêve, et qu'on peut faire à peu près n'importe quoi à l'intérieur du songe : ce n'est pas grave, puisque ce n'est pas réel.

– C'est vrai je suis non-fumeur, monsieur, lui dis-je le plus sérieusement du monde, je n'ai jamais fumé une cigarette de ma vie.

Il me regarda à nouveau.

– Et vous en êtes fier, hein ? me fit-il avec un sourire méprisant. Vous êtes contents tous, avec vos lois liberticides ! Bientôt je n'aurai peut-être plus le droit de m'allumer un cigare en terrasse. Ça vous fait plaisir tout ça. Un Jack Daniel's, commanda-t-il au serveur.

– Le monde est plus sain sans cigarettes, poursuivis-je.

Il hocha la tête et grimaça.

– Mais bien sûr, mon bon monsieur, le monde est tellement mieux sans cigarettes, sans cigares, sans alcool aussi, et puis sans coq au vin et sans pieds de cochon, s'emporta-t-il. Le monde est mieux avec uniquement des produits *light*. C'est ça votre truc à tous : un monde *light*, sans sucre, sans fumée, sans bourbon. Je vous laisse dans votre potager, monsieur, soyez gentil de ne pas trop m'importuner dans ma caverne. Je suis un homme préhistorique, moi ! Pour moi, le vin est rouge, le gigot est à l'ail, la fumée est bleue et les femmes sont jeunes !

– Monsieur, je pense...

– Vos pensées ne m'intéressent pas, laissez-moi savourer mon bourbon.

Puis, il se décala sur son siège afin de me tourner ostensiblement le dos et de commencer à boire le verre que le serveur venait de lui déposer. Ce brave homme m'avait tenu des propos que j'aurais pu tenir moi-même. Il me percevait avec le même agacement que j'éprouvais envers ces non-fumeurs qui, après avoir beaucoup subi, imposaient désormais leur *diktat*. Il me fallait rattraper cela. Je sortis mon paquet et mon briquet de ma poche.

– En fait, je suis fumeur, lui dis-je, en lui montrant mon paquet et mon briquet. Je sors d'une séance d'hypnose pour arrêter.

– Ridicule !

– Vous ne croyez pas à l'hypnose ? Je peux vous assurer que j'ai dormi.

– L'hypnose existe, j'ai un employé qui la pratique. Ça marche à la voix, une question de fréquence sonore qui plonge dans le sommeil. Tout le monde pourrait le faire, il suffit de connaître le truc, c'est comme pour la magie.

– Peut-être, mais le fait est que je n'ai pas envie de fumer.

– Ça, ce n'est pas l'hypnose, mon cher monsieur, c'est de l'autosuggestion. C'est votre tête, me dit-il en pointant son doigt vers son front, votre tête qui vous envoie un signal. Rien à voir avec l'homme qui vous a endormi. C'est vous le seul responsable de ce qui vous arrive.

Son téléphone portable sonna à nouveau, il reprit la conversation où elle s'était arrêtée. Visiblement, on avait retrouvé son bateau et ses légumes. Je laissai la monnaie de mes deux cafés et quittai la terrasse en lui faisant un petit signe d'adieu. Il ne me répondit pas.

OceanofPDF.com

Moi, le seul responsable de ce qui m'arrivait ? Car il m'arrivait quelque chose : je ne fumais plus depuis quelques heures et je n'éprouvais aucun manque.

En rentrant à l'appartement, je remarquai tout de suite que l'odeur était différente : Sidonie avait aéré tout l'après-midi les pièces, et un parfum de fleurs fraîches flottait dans l'air. Elle avait rapporté à la maison un bouquet de lys que lui avait envoyé Damon Bricker en remerciement d'un article dithyrambique qu'elle avait signé dans *Moderna*. L'odeur de tabac blond qui régnait en permanence dans les pièces s'était envolée, comme si elle n'avait jamais existé. Je notai également la disparition des cendriers : une bougie Dyptique au jasmin luisait en remplacement du cendrier en cristal de la table basse. Les deux autres de la cheminée s'étaient évaporés.

- Alors ? me dit-elle avec un sourire charmeur.
- Je n'ai pas fumé depuis ma séance, répondis-je.
- Comment te sens-tu ?
- Étrangement reposé, comme dans du coton.

Le soir, à l'heure de l'apéritif, je n'avais toujours pas éprouvé le besoin d'allumer une cigarette pour accompagner mon verre de martini rouge.

- Je suis très fier de toi, lança ma femme.
- Je n'en demande pas tant, et je n'y suis pour rien.
- Ce type est très fort. Tu sais que Michel Vaucourt n'a pas retouché à une cigarette.

Cette idée de ne plus jamais refumer de ma vie m'attristait, je dois en convenir, et c'est empli d'une douce nostalgie que je répondis :

- J'ai tout de même l'impression d'avoir perdu une partie de moi-même.
- La plus dangereuse, Fabrice, me répliqua ma femme avec gravité.

Pouvait-elle comprendre que mes paquets m'avaient accompagné toute ma vie, que mes cigarettes étaient mes amies fidèles, toujours à portée de main quand j'avais besoin d'un réconfort. Je venais de divorcer de cette

compagne, sans accord mutuel. J'aurais souhaité une sorte de compassion, une minute de silence. J'aurais presque pu l'obtenir si Emma n'était pas rentrée de ses cours. À peine arrivée dans le salon, elle s'affala dans le canapé et sortit de la poche de son jean un paquet de Philip Morris bleu.

– On ne fume plus ici, lui dit Sidonie.

– Quoi ? répondit Emma. C'est quoi ce délire ?

– D'abord tu nous parles autrement, ensuite je t'informe que ton père a arrêté de fumer.

– Il a déjà arrêté vingt fois, répondit Emma, ça ne dure pas trois jours.

– Ton père est allé voir un hypnotiseur, et ça marche ! Et toi aussi on va t'envoyer te faire hypnotiser, si tu ne cesses pas de fumer sur-le-champ.

Emma regarda sa mère, interloquée.

– Pendant que tu dormiras, on en profitera pour couper ces tresses horribles que tu as sur la tête, continua Sidonie.

– Ce ne sont pas des tresses, ce sont des locks. Pourquoi vous m'agressez comme ça ?

– Ta mère a raison, tu as promis d'arrêter lors de notre dîner au Jules Verne, lui rappelai-je.

– Pendant mon voyage ! s'emporta Emma. J'arrêterai lorsque je serai à Barcelone, c'est ça notre marché, jusque-là j'ai le droit de fumer !

– Les règles ont changé, on ne fume plus ici un point c'est tout. Sinon il n'y a pas de voyage à Barcelone, je t'envoie chez tante Edwige à la place, lui rétorqua Sidonie.

Emma se leva du canapé et partit vers sa chambre en maugréant que c'était la dictature dans cette maison.

Qu'Emma soit recadrée par sa mère sur ses tenues et sa consommation de cigarettes me paraissait tout à fait normal. Cependant je ne manquai pas de noter que cette « dictature », comme disait ma fille, risquait de se retourner contre moi si les effets de l'hypnose venaient à se dissiper. Ce putsch domestique allait un peu loin, un peu vite, et il me fallait me ménager une porte de sortie.

– Tu sais, il faut attendre. Si je ne fume pas en ce moment, il n'est pas dit que je ne reprendrai jamais.

– Michel Vaucourt n'a pas repris, me rétorqua aussitôt Sidonie.

– Je ne suis pas Michel Vaucourt.

– Non, tu es Fabrice et pour l’instant tu ne fumes pas. Si tu éprouves le désir de fumer, il faudra retourner consulter. Je trouve que tu as déjà meilleure mine, ajouta-t-elle.

Je lui souris et nous nous resservîmes un verre de martini.

– Vous savez que vous êtes très bel homme, monsieur Valantine, me dit-elle.

– Vous savez que, si je n’avais jamais fumé... nous ne nous serions pas rencontrés.

– À Victor Frékovic ! trinqua-t-elle.

Nous nous regardâmes dans les yeux quelques secondes.

– Emma va passer la nuit chez sa copine Angélique, me souffla-t-elle. Je nous ai préparé un dîner d’amoureux.

La fureur érotique que déclencha mon nouveau statut de non-fumeur me laissa interdit. Sidonie avait commandé le dîner chez Dalloyau. Après avoir mangé un feuilleté aux truffes, des cailles au pommeau et bu une bouteille de champagne à nous deux, ma femme exprima un désir qui sonna comme un ordre : il fallait que j’aie dans la salle de bains me rincer la bouche à l’eau de Botot. Je m’exécutai, usant du flacon qu’elle avait acheté à même le goulot, effectuant le mélange la tête sous le robinet. Je me purifiai de mes années de tabagie dans ce baptême au goût de réglisse et de rose. Sidonie arriva derrière moi, nue sous sa robe de chambre de satin rouge et blanche, et passa ses mains le long de ma taille, avant de se coller contre mon dos. Je sentis la chaleur de son corps contre moi, il me suffisait de passer la main le long de sa cuisse pour éprouver la douceur de sa peau. Elle se tourna brusquement pour me faire face. Les yeux pétillants, elle s’exclama :

– Enfin, cette langue va cesser d’avoir un goût de vieux cendrier !

– J’avais un goût de vieux cendrier ? Je te remercie, lui répondis-je, piqué.

– Absolument ! dit-elle en me repoussant, avant d’ôter sa robe de chambre.

Cette peau blanche, ce teint transparent qui tranchait avec ses cheveux au carré noir de jais, m’avait toujours fasciné. Tout comme ses seins lourds, parfaitement inattendus dans sa silhouette mince.

– Qu’est-ce que tu es belle, murmurai-je.

Je me souviens qu’à cet instant j’éprouvai un immense sentiment de possession : si un autre venait à me la prendre un jour, je le tuerais.

OceanofPDF.com

L'ivresse de ma sobriété tabagique dura deux semaines. C'est très long pour un fumeur deux semaines : cela représente vingt mille cent soixante minutes. De ces jours sans tabac, je garde l'étrange sentiment qu'ils ont été vécus par un autre que moi. Je n'étais plus tout à fait le même Fabrice Valantine, mais une sorte de sosie non-fumeur.

Je ne prévins personne au bureau que je ne fumais plus et, dès ma première journée, je guettai le moment où la phrase magique serait prononcée : « Mais Fabrice, tu ne fumes plus ! » J'avais déjà en réserve le petit sourire en coin approprié en guise de réponse. Je n'eus pas l'occasion de le sortir : à ma grande surprise, personne ne remarqua que je ne fumais pas. Ni Gold, ni Véronique, encore moins Jean Verider, qui se shootait à la pastille Vichy depuis toujours. L'esprit des uns et des autres était maussade. Le conseil d'administration d'HBC préparait la sortie d'Hubert Beauchamps-Charellier, qui devait partir en retraite à la fin de l'année. Certaines pressions se ressentaient de part et d'autre, des rumeurs de profonds changements à la tête de la boîte circulaient. Nos concurrents laissaient même courir des bruits au sujet d'une éventuelle absorption, ou d'une prise de pouvoir brutale.

Un après-midi, HBC en personne me convoqua dans son bureau. J'avais peu de temps à lui consacrer, car je devais me rendre au Saint-James Club pour un rendez-vous. J'ai souvent usé de cette adresse prestigieuse et discrète pour mes rencontres avec mes cibles.

– Un cigare, mon petit Fabrice ? proposa-t-il en ouvrant son luxueux coffret de bois de rose.

Je déclinai son offre sans entrer dans les détails de mon sevrage. Il s'alluma un de ses Montecristo no1, rejeta la tête dans son fauteuil en cuir noir et souffla la fumée vers le plafond. Il avait l'air songeur et fatigué.

– Je me souviens... commença-t-il, lorsque je vous ai fait venir ici, vous étiez auxiliaire de recherches dans le service de Jacquard.

– Je me souviens aussi, répondis-je.

Je revoyais la scène : HBC m'avait appelé lui-même pour me demander si j'avais le temps de monter le voir. Ce jour-là aussi il m'avait proposé un cigare et j'avais décliné. J'ai toujours décliné ses cigares. « Seriez-vous tenté par la chasse, jeune homme ? » Je n'avais pas compris sa question, ou plutôt je n'avais pas osé la comprendre. « Je n'ai jamais utilisé une arme », avais-je répondu. Il avait ri, et répliqué : « Pas la chasse aux canards, Valentine, la chasse aux cibles. On me dit le plus grand bien de vous. Je vous offre un poste, un bureau, une ligne personnelle. Je veux que vous passiez chasseur de têtes. »

Vingt-deux ans après, ni lui ni moi n'avions besoin de raconter ce souvenir, y penser en silence nous suffisait.

– Je vais partir, Fabrice, j'ai fait mon temps.

– Vous êtes sûr ?

Il eut un petit sourire triste en fixant le plafond.

– Je veux que vous preniez ma place.

Je le regardai, ses yeux se baissèrent vers les miens. Nous restâmes ainsi plusieurs secondes, qui me parurent des heures.

– Vous n'ignorez pas que les grandes manœuvres vont suivre mon départ. C'est cela que je veux éviter, que cette merveilleuse machine que j'ai construite perde son âme.

– Mais pourquoi moi ? Pourquoi pas Gold ou Verider.

– Parce que vous êtes le meilleur à mes yeux. Vous connaissez tous les rouages de ce métier, vous êtes le plus ancien ici. Vous ferez toute votre carrière sous la même bannière, cela est rare de nos jours. C'est un atout.

Je ne trouvais rien à lui répondre.

– Pas de merci, anticipa-t-il. De la confiance, juste de la confiance.

Mon téléphone portable sonna dans ma poche, je me précipitai pour l'éteindre.

– Un rendez-vous ?

– Oui.

– Toujours le Saint-James ?

– Toujours.

– Bonne adresse, ne vous mettez pas en retard, nous aurons l'occasion de reparler de tout cela. D'ici là, motus, fit-il en passant un doigt le long de ses lèvres.

Nous nous serrâmes longuement la main. J'étais ému, j'étais surpris. En fait, j'allais réaliser un rêve que je n'avais jamais osé m'avouer : j'allais prendre la tête d'HBC Conseils. J'accomplirais une parfaite carrière de *self-made-man*. Entré comme simple auxiliaire, je parviendrais au sommet de l'entreprise. Du sous-sol de l'immeuble au dernier étage se seraient écoulés vingt-cinq ans de ma vie.

OceanofPDF.com

Il s'était mis à pleuvoir et j'avais oublié mon parapluie au bureau. Le taxi me déposa juste devant l'entrée, pas assez loin pour être trempé. Dans la cour, j'eus pourtant envie de poser mon attaché-case, d'écarter les bras, de rejeter la tête en arrière et de sentir les gouttes sur mon visage. L'envie de rester là, sous l'eau du ciel, et de ne plus penser à rien qu'à l'avenir ensoleillé qui se dessinait maintenant. Je renonçai à ces postures poétiques et franchis la porte d'un pas leste.

– Bonjour Jean, dis-je au concierge en lui laissant mon imperméable.

– Votre table est prête, monsieur Valantine.

Je me dirigeai dans la vaste salle, sous les lambris, et m'asseyai dans la banquette de cuir façon club anglais, près de la fenêtre. Face à moi, un fauteuil du même style où s'installerait dans quelques minutes ma cible. C'est une tradition qui s'est un peu perdue ces derniers temps que d'organiser le premier contact dans un lieu extérieur au bureau. Je suis pourtant un farouche défenseur de cette méthode d'approche. Dans ce type de lieu, pas de bruit de téléphone lointain, pas de frémissement de photocopieuse ni de conversations derrière les cloisons. L'adresse doit être choisie avec tact, ni trop luxueuse, ni trop ordinaire, ni trop convenue, ni trop décontractée. On doit pouvoir y parler à loisir et s'y rafraîchir à volonté, dans un presque silence. Le Saint-James Club répondait à tous ces critères.

J'ouvris ma chemise et consultai une dernière fois le dossier de ma cible : Franck Faye. Directeur financier chez Frelia, société canadienne spécialisée dans l'embouteillage de liqueurs et l'emballage des miniproducts destinés aux bars et minibars des chaînes d'hôtellerie haut de gamme. Clients : toutes les grandes enseignes internationales comme Hilton, Sheraton, Sofitel, ainsi que les plus grands palaces. Il dirigeait depuis quatre ans la filiale asiatique basée à Shanghai. Pendant cette période, les ventes de Frelia avaient décollé sur cette zone et affichaient des progressions annuelles supérieures à vingt pour cent. Autre atout : il parlait couramment

le mandarin et comprenait le cantonais. Marié à une Chinoise. Âge : trente-huit ans. Diplômé d'une grande université parisienne et titulaire du précieux sésame pour les carrières accélérées : un master en Business Administration décroché à Princeton. Salaire : 150 000 euros par an, hors primes. Loisirs : modélisme télécommandé. Selon moi, il était la cible parfaite pour Kerko, la multinationale américaine qui avait fait fortune dans le bonbon acidulé. Les meilleurs éléments de Kerko France et Kerko Belgique avaient été débauchés pour participer à l'ouverture d'une filiale Kerko sur l'Asie qui serait basée à Pékin. D'après ce que j'en savais, un différend familial avait provoqué le départ de leur directeur financier, et le manager qu'ils avaient trouvé pour le remplacer ne convenait pas. Le bruit d'un poste vacant m'était parvenu par un informateur à Kerko France, que j'avais chassé deux ans auparavant. Il n'oubliait pas de me donner des nouvelles depuis, comme la plupart des anciennes cibles. C'est une tradition du métier que certains hypocrites n'honorent qu'à la période des vœux de bonne année. Lorsque l'appel de chasse était arrivé sur mon bureau, j'avais tout de suite pensé à cette candidature quasi spontanée que j'avais reçue par mail la semaine précédente. Le dénommé Franck Faye me transmettait son CV, de la part de l'ami d'un ami que j'avais chassé six mois plus tôt. Il souhaitait se stabiliser en Chine pour les cinq ans à venir. Un transfert Frelia Shanghai vers Kerko Pékin était envisageable.

– Vous êtes Fabrice Valantine ?

Je relevai la tête vers lui. Les cheveux blonds presque blancs, le teint clair, un visage rond, des lunettes dorées et un grand sourire. Il avait l'air plus jeune que ses trente-huit ans. Je me levai pour lui serrer la main. Poignée de main ferme. Un homme extrêmement avenant. Je remarquai que les petits plis qu'il avait naturellement sous les yeux lui donnaient l'air d'être toujours de bonne humeur. Il commanda un jus de tomate et moi un Perrier citron. Nous commençâmes à discuter de légumes. Les conversations débutent souvent par des sujets très éloignés de ce pour quoi nous sommes réunis. J'appris ainsi que sa femme donnait des cours de cuisine sur une chaîne de télévision asiatique et qu'elle était l'auteur d'un livre de recettes de jus de légumes qui faisait un tabac à Shanghai. J'appris également que ses cheveux blonds lui venaient de sa mère qui était suédoise. J'appris, enfin, qu'il connaissait très bien les produits Kerko et qu'il avait même sympathisé avec l'un de ses dirigeants durant un vol Paris-New York : tous

deux étaient passionnés de modélisme télécommandé et lisaient la même brochure sur les derniers petits avions disponibles. C'était un dossier de rêve, une cible comme on voudrait en rencontrer à chaque entrevue. Après avoir examiné son parcours en détail et discuté de son salaire, qu'il voulait bien entendu revoir à la hausse, il me demanda la permission de fumer une cigarette en savourant son second jus de tomate.

– Je ne fume pas au bureau. Juste quelques-unes par jour dans les moments sympathiques.

– Je connais ça... J'ai arrêté. Enfin je crois, ajoutai-je.

– Formidable, vous prenez un substitut ?

– Non, vous allez rire...

J'allais enfin pouvoir sortir mon petit sourire étudié, qui ne m'avait été d'aucun usage chez HBC.

– Je suis allé voir un hypnotiseur.

– Ah ? Étonnant... Ça marche apparemment.

– Apparemment. Ma femme m'a forcé.

– Il faut toujours écouter les femmes, conclut-il, avec ce même sourire adolescent.

La conversation aurait pu continuer comme cela encore vingt bonnes minutes, si mon portable n'avait pas sonné. « GOLD » s'inscrivait sur mon écran. C'était inhabituel qu'il me téléphone sur mon mobile, encore plus surprenant qu'il n'ait pas vérifié auprès de Sabine si j'étais en rendez-vous. Je décrochai.

– C'est Gold, dit-il, tu es encore en rendez-vous ?

– Oui, répondis-je. Tu as un souci ?

– Tu peux repasser par la boîte après ?

– Ce n'était pas prévu, mais je peux, oui. Qu'est-ce qui se passe ?

– HBC est mort.

L'information mit quelques secondes à parvenir à mon cerveau. *HBC est mort*. Par une sorte de réflexe, je lui répondis que ce n'était pas possible et que je m'étais entretenu avec lui une heure auparavant. Gold me rétorqua qu'il était mort il y avait à peine un quart d'heure, et que Sabine l'avait trouvé étendu sur la moquette. Ça n'avait dû prendre que quelques secondes. Infarctus foudroyant.

– Son cigare a fait un trou dans la moquette, ajouta-il.

Je pouvais l'entendre déglutir au téléphone. Il conclut, la voix cassée :

– Voilà.

– J’arrive, murmurai-je faiblement avant de refermer le clapet de mon portable.

Mes yeux se posèrent sur Franck Faye. Je m’aperçus que je ne le voyais plus. Un écran liquide me barrait la vision.

– Nous allons écourter notre rendez-vous, monsieur Valantine, me dit-il, le visage grave.

– Oui. Ce n’est pas un problème personnel... Hubert Beauchamps-Charellier est mort. Voilà, répétai-je à mon tour.

Il hocha gravement la tête et prononça ces mots d’une justesse infinie :

– Je comprends. C’était une figure emblématique de votre métier.

– C’est ça, emblématique, répétai-je, sonné.

À cet instant précis, je pris conscience qu’un fragment essentiel de mon passé venait de sombrer en quelques secondes, à la manière de ces parois de glace qui se détachent des icebergs pour s’engloutir dans l’onde glacée. Un grand fracas, une chute, puis plus rien. La nuit liquide. Le quasi-deuil de mes cigarettes se doublait de celui, bien réel, d’HBC. Qu’allais-je devenir sans mes cigarettes amies, sans HBC qui veillait sur nous tous comme un patriarche protecteur ?

Celui que j’étais quinze jours auparavant s’était profondément transformé. En herpétologie, on aurait pu dire que l’espèce avait muté et que son milieu ambiant avait été modifié. Ces données posaient une question fondamentale : l’espèce allait-elle survivre ?

OceanofPDF.com

La disparition d'HBC remettait en cause la dernière conversation que nous avions eue dans son bureau. Il n'avait pas eu le temps d'organiser sa succession. J'étais bien placé dans mon métier pour savoir que les paroles ne valent rien, et qu'elles ne prennent effet qu'une fois transformées en encre sur du papier et dûment contresignées. Je ne m'étendrai pas sur mon retour au bureau, ni sur la soirée que je passai avec Sidonie. Celle-ci eut la gentillesse de vouloir croire encore à ma possible nomination à la tête de l'entreprise. Je ne sais si elle disait cela pour me faire plaisir, mais moi je n'y croyais plus.

Des images de mes vingt-cinq années passées à cette adresse me revinrent en tête. Je revoyais Hubert Beauchamps-Charellier avec son Montecristo à la main. Je lui devais ma carrière à ce grand renifleur de havanes et de talents. Une anecdote jaillit dans ma mémoire, assez pénible je dois avouer, mais ce soir-là elle me fit sourire.

Quinze ans auparavant, une engueulade comme n'en connaissent que les bureaux avait éclaté avec une nouvelle assistante qui, pour être très mignonne, avait aussi son caractère. HBC, pourtant toujours pondéré, en avait perdu son flegme : la jeune femme avait dû lui tenir tête jusqu'à ce qu'il s'énerve vraiment. Véronique Beauffancourt et moi-même passions alors dans le couloir, et nous étions arrêtés en entendant des éclats de voix provenant de son bureau. L'assistante avait soudain ouvert violemment la porte.

– Mademoiselle, revenez ici ! avait crié HBC.

Mais déjà, elle rassemblait ses affaires et les fourrait dans son sac.

– Ah mais ! avait-elle hurlé. Je vais pas me laisser marcher sur les pieds par une vieille pédale !

HBC, qui s'était levé de son fauteuil, était apparu dans l'encadrement de la porte, le visage décomposé. La petite peste avait osé dire tout haut ce que tout le monde savait dans les bureaux sans jamais l'évoquer : HBC n'était pas marié, n'avait pas d'enfants... Ce grand célibataire de bientôt

cinquante-huit ans était homosexuel. Sujet tabou, à ne jamais aborder même sous la torture. Son regard avait dérivé vers nous, puis vers elle. Son visage s'était empourpré, il l'avait pointée du doigt en lançant cette phrase merveilleuse : « Ah, mademoiselle, je ne vous permets pas ! Pédale, oui, mais vieille, non ! » Et il avait claqué la porte de son bureau.

Dans la pénombre du salon, la remarque pleine de panache résonnait. En quinze jours, j'avais perdu mes cigarettes, j'avais perdu HBC, et le soir même de sa mort, j'apprenais à ma femme la promotion spectaculaire qui s'offrait à moi et dans le même temps le fait qu'elle n'aurait probablement jamais lieu. Je ne pouvais pas faire revenir HBC, ni ma promotion, ce qui était en mon pouvoir, en revanche, était très simple : plonger ma main dans la poche de ma veste, en sortir mon paquet de cigarettes et en griller une. J'avais fumé tant de cigarettes sans raison que celle-ci était plus que méritée. « Je ne risque pas grand-chose en allumant celle-là, me dis-je en la faisant danser entre mes doigts. Peut-être même que ma consommation ne se limitera dorénavant qu'à quelques-unes par jour. » Cela me rassurait de penser qu'au moins cet acte-là ne m'échapperait pas. Bien sûr, cela déplairait à Sidonie, mais, ce soir, elle ne me reprocherait rien : j'avais perdu mon boss, ma promotion, j'en avais assez pour une seule journée. Je l'entendis téléphoner de la chambre en anglais. Certainement tenait-elle compte du décalage horaire pour appeler les États-Unis.

Pour cette occasion, je ressortis d'un tiroir un briquet zippo doré : la pierre fonctionnait et j'avais eu la bonne idée de laisser un flacon d'essence à ses côtés. Je versai l'essence grasse sur le coton, craquai le briquet, et la flamme se répandit une fraction de seconde dans la paume de ma main avant de s'évanouir et de rester sur la mèche. Clac, je le refermai pour le rouvrir aussitôt. Clic, je dirigeai la flamme vers ma cigarette. Assis dans le canapé du salon, j'allais m'accorder quelques minutes de détente bien méritées. La fumée me remonterait le moral aussi sûrement que tous les antidépresseurs de la terre. Le petit cercle de tabac grilla. Tison. Je refermai le briquet et aspirai la première bouffée. Cette cigarette ne manquerait pas de me faire tourner la tête après deux semaines d'abstinence. Elle allait avoir un effet décuplé comparée aux autres.

La fumée fit son aller-retour dans mes poumons.

Rien.

Je recommençai aussitôt.

Rien.

Pas plus de plaisir que si j'avais avalé l'air de la pièce. Je réitérai l'opération. Le frisson allait venir, l'apaisement dû à la nicotine qui détend les muscles et le cerveau allait se produire.

Rien.

Rien. Il ne se passait rien.

Pris de panique, je retirai la cigarette de ma bouche et l'examinai comme si un défaut de fabrication allait me sauter aux yeux. Rien. Elle était parfaitement normale, identique à ses milliers de petites sœurs que j'avais allumées depuis mes dix-sept ans. Je tirai à nouveau dessus et expulsai la fumée. Rien.

Si ce n'était pas elle, alors, c'était moi. Je revis le visage boursoufflé du gros homme des Abbesses et son doigt pointé vers son front : « C'est votre tête », avait-il déclaré. Que se passait-il là-dedans ? Qu'avait bloqué cet hypnotiseur pour que le plaisir de fumer ne se manifeste pas ?

L'envie d'une seconde cigarette me prit et je l'allumai aussitôt. L'envie était là, mais pas le plaisir. Pas l'effet. Pas la joie. Pas la détente. Rien.

Rien. Plus rien.

OceanofPDF.com

D'abord, un labyrinthe suffocant où règne une chaleur caniculaire. Les parois de plastique douces et brillantes baignent dans une lumière rose. Je sens contre moi des petits corps chauds et frémissants, je suis l'un d'entre eux. Une sorte de signal de départ a dû être donné, mais je n'ai rien entendu, nous nous précipitons tous dans le long couloir. À ma grande surprise, je m'aperçois que je suis une souris blanche, j'ai un pelage soyeux et brillant, je ressemble trait pour trait aux autres qui m'entourent et galopent à mes côtés. Je reconnais Jean Gold, lui aussi est une souris et il fume sa pipe Dunhill. Véronique Beaufancourt tient, quant à elle, une cigarette Vogue dans son museau. Une souris plus grosse que les autres se fraye un passage, elle fume le cigare : je reconnais HBC. À un angle du couloir, nous en croisons une autre, qui porte une énorme pastille Vichy sur le dos et crie : « Je n'irai plus à la cantine. » Je reconnais alors Jean Verider. J'aimerais bien demander à Gold pourquoi nous sommes dans ce labyrinthe. Étrangement, ce n'est pas le fait d'être une souris qui me dérange, mais celui de ne pas connaître ce lieu. Dans ma galopade, je me retrouve à côté de Véronique, qui me dit de me dépêcher car « il n'y en aura plus ». Cette phrase me stresse encore un peu plus. Nous passons ensuite par une sorte de boyau très fin où chacune d'entre nous entre à son tour. Le boyau débouche sur une immense pente transparente, sur laquelle nous glissons : nous sommes dans un tuyau de plexiglas comme en possèdent les attractions nautiques, pourtant il n'y a pas d'eau. Nous glissons dans le tuyau et nos petites pattes griffent les parois. L'impression de chute est effrayante. Nous arrivons sur le comptoir de cuivre d'un bar. Le métal a été tellement astiqué que je peux m'y voir comme dans un miroir doré. Je me reconnais parfaitement avec mon museau rose. Je suis bousculé par les autres souris qui courent et glissent sur le métal, et qui se précipitent vers un appareil situé au bout du comptoir. Une sorte de distributeur à cacahuètes comme on en voyait dans les années soixante. Je m'aperçois que Gold a perdu sa pipe, tout comme Véronique ses Vogue et HBC son cigare. Moi-même, je

cherche mon paquet de Benson dans mes poils, mais il ne s'y trouve pas. Gold est le premier à arriver devant l'appareil, il appuie sur une petite pédale et tend sa tête vers un clapet, une pulvérisation lui arrive sur le museau. Il est poussé par Véronique qui, à son tour, pose sa patte et actionne la pédale. La pulvérisation recommence. Lorsque mon tour arrive, j'actionne la pédale, mais la pulvérisation n'a pas lieu. Je recommence. Rien. L'appareil est vide. Cela m'angoisse beaucoup et je me tourne vers la salle. Mes amies souris ont repris forme humaine. Le bar ressemble à un club anglais, la lumière est tamisée, les murs sont noirs. Tout le monde parle et fume, certains sont assis dans de profonds canapés club, d'autres sont accoudés aux murs. Parmi ces gens je reconnais Gold, qui discute avec un autre fumeur de pipe. J'ai déjà vu la tête de cet homme, assez âgé, portant des lunettes et un curieux lacet à son col de chemise en guise de cravate. Son nom me revient : c'est Georges Simenon. Juste derrière lui, Winston Churchill, coiffé d'une grosse casquette de la marine, mâchonne une moitié de cigare et tient une bouteille de whisky à la main. Véronique, elle, est en conversation avec un homme en jean délavé, dont je ne vois pas le visage ; il la prend par le cou, dans sa main droite je distingue un paquet de Gitanes, il essaye de l'embrasser et je reconnais Serge Gainsbourg. Lorsque je tourne les yeux, j'aperçois Hubert Beauchamps-Charellier qui demande du feu à Sacha Guitry. « Mais bien sûr, avec le plus grand plaisir », répond le comédien. Je vois ses mains avec une netteté étonnante : il a les ongles un peu longs, des boutons en diamants à ses initiales sur des manchettes blanches immaculées. Il craque un briquet Dupont et allume le cigare d'HBC. Derrière eux, Humphrey Bogart est en compagnie d'une très belle femme blonde qui tient un fume-cigarette démesuré. Je veux absolument les rejoindre tous, je me retourne vers l'appareil à pédale et appuie dessus à plus de vingt reprises avec ma patte, mais plus rien n'en sort.

« Oh, non ! Enfin non, pas ici... ». La voix de Guitry s'est rapprochée de moi. Je me tourne, il est immense et me saisit par la queue, je me sens soulevé et vois toute la salle à l'envers. « Regardez qui est parmi nous ! », s'exclame-t-il.

Je bats l'air avec mes petites pattes et j'essaye de me retourner, mais rien n'y fait. Il m'approche du corsage d'une femme et m'y laisse tomber : à ma grande surprise, celle-ci n'a aucune réaction. Je ne vois plus rien, je suis coincé entre ses seins. Subitement, la lumière devient très vive, et je marche

sur sa peau éclairée par un soleil du même rose que celui du couloir où tout a commencé.

Je reconnais ces seins, ce sont ceux de Sidonie. J'éprouve un apaisement immense, en me disant qu'elle sera la seule à pouvoir m'expliquer pourquoi le petit appareil à pédale n'a pas fonctionné avec moi. Je m'apprête à remonter le long de son cou pour lui poser la question lorsque je me réveille en sursaut.

Ce rêve je l'ai fait à plusieurs reprises durant mes deux semaines de sevrage. J'en connaissais parfaitement la source : un article dans les pages « science-médecine » d'un magazine que j'avais lu au bureau – « Les fumeurs inégaux face à la dépendance ».

On y relatait que des chercheurs de l'Institut Pasteur et du CNRS, en collaboration avec un institut suédois, venaient d'analyser de subtiles corrélations entre différents types de récepteurs nicotiniques dans le cerveau, et que leurs travaux, publiés dans de prestigieuses revues, pourraient permettre la mise au point de molécules thérapeutiques pour le sevrage.

Ces chercheurs avaient réussi à isoler quelques neurones spécifiques sur lesquels se logeaient les récepteurs spécialisés, ces derniers fonctionnant comme autant de serrures microscopiques s'emboîtant les unes dans les autres, et enfermant la clef nicotine. Neuf sous-unités, dites alpha, et trois sous-unités bêta étaient distinguées, qui pouvaient se combiner à la surface des neurones en des centaines de variétés de récepteurs nicotiniques. Cette alchimie sophistiquée avait pour cadre une zone précise du cerveau : la VTA, aire tegmentaire ventrale, région des dépendances aux drogues diverses, dont la nicotine faisait évidemment partie. L'équipe de scientifiques avait programmé génétiquement une souris dont le récepteur nicotinique ne disposait pas de la sous-unité bêta 2 : celle-ci refusait obstinément de se gaver de nicotine, tandis que les souris « normales », mises en présence d'un injecteur à nicotine et d'une pédale, devenaient accros en un rien de temps et appuyaient sur la pédale toute la journée pour avoir leur dose.

La même équipe, décidément bien motivée, avait également décrypté ce qu'elle nommait les bases moléculaires de notre « système de récompense » – ce système jouant un rôle central dans les phénomènes de dépendance aux

drogues. Lorsqu'on fume une cigarette, les récepteurs nicotiniques du cerveau sont activés, les neurones porteurs s'agitent et déclenchent la sensation de plaisir.

Et avec moi, que s'était-il passé ? L'envie était revenue, mais le plaisir avait disparu. Je ne méritais pas ce châtement. Quelle molécule alpha ou bêta avait bien pu se bloquer dans mon cerveau ? J'étais atteint de frigidité tabagique. Je conçus ce mot un après-midi et le notai sur un bloc-notes avant d'en jeter rageusement la feuille dans la poubelle. Jamais je n'aurais dû franchir la porte de l'hypnotiseur qui avait déclenché toutes ces catastrophes, à la manière de ces rencontres qui vous portent la poisse et dont on se demande quel mauvais génie nous les a envoyées. Il était responsable de tout, même de la mort d'Hubert Beauchamps-Charellier. Cet homme avait modifié mon destin, il me fallait effacer ce dont il était responsable : je devais reprendre contact avec lui et lui demander de tout annuler.

OceanofPDF.com

Un samedi matin, je retournai rue Lamarck. Deux jours auparavant, j'avais repris rendez-vous avec Di Caro au téléphone. Cette fois j'avais appelé moi-même.

– Votre séance n'a pas eu d'effets ? s'était-il enquis.

– C'est un peu plus compliqué que cela, lui avais-je répondu, je vous expliquerai.

Mentalement, j'avais refait le parcours de la première séance et je m'étais dit que, une fois arrivé en bas de son immeuble, à nouveau je me regarderais sur la plaque dorée et aspirerais une bouffée de tabac avant de jeter mon mégot et de franchir la porte. La pensée de ce rituel magique me rassurait. Cette séance-là serait une réédition parfaite de la précédente, à ceci près qu'elle aurait pour but son opposé : me faire redevenir fumeur, comme si rien ne s'était passé.

J'avais envisagé que Di Caro refusât, argumentant Dieu sait quelle éthique de sa profession, et m'étais pourvu à cet effet d'une liasse conséquente qui, elle, ne se refuserait pas. Durant ces quelques jours de franche panique, où ma fragile boussole interne avait été bouleversée, je n'avais confié mon trouble à personne. Comment expliquer que l'on ne ressent plus de plaisir à fumer, que cette découverte vous plonge dans des abîmes ? Je ne pouvais ennuyer Gold et Véronique avec cela, eux-mêmes n'avaient rien remarqué de mes nouvelles dispositions tabagiques. Encore moins pouvais-je faire part de ces réflexions à Sidonie, non-fumeuse, qui paraissait si fière de mes récents efforts.

À peine avais-je franchi l'angle de la rue Caulaincourt que je compris que quelque chose d'anormal se produisait. En bas de l'immeuble de Di Caro stationnaient un panier à salade de police et deux voitures banalisées, garées en épi sur le trottoir. Je me rapprochais de l'entrée de l'immeuble quand Di Caro en sortit entouré de deux hommes qui le conduisaient vers la fourgonnette. L'un d'eux parlait dans une oreillette de téléphone mobile, l'autre portait des lunettes mercurisées et mâchait un chewing-gum.

J'accélérai le pas en direction de Di Caro. Nos regards se croisèrent juste avant qu'il ne monte dans le véhicule. Après, plus rien. Les hommes refermèrent les portes. Deux agents en uniforme sortirent des voitures stationnées et demandèrent des consignes à l'homme aux lunettes mercurisées. Celui-ci leur murmura quelque chose à l'oreille avant de taper deux coups du plat de la main sur le panier à salade, qui aussitôt s'engagea dans le flot des voitures.

Je m'approchai et observai mon reflet déformé dans les verres argentés des Ray-Ban aviator du policier.

– Excusez-moi, mais j'ai rendez-vous avec la personne que vous venez d'emmener, dis-je.

– Vraiment ? répondit-il. Je doute qu'il soit disponible avant deux ou trois ans.

– Je ne comprends pas.

– Vous venez de voir ce qui s'est passé ? Cela s'appelle une arrestation, monsieur, lança-t-il sèchement.

Son téléphone portable sonna et il répondit aussitôt en s'éloignant. « L'opération continue » furent les seuls mots que je parvins à capter.

Profitant du fait qu'il me tourne le dos, j'entrai dans l'immeuble par la porte grande ouverte. J'ignorais pourquoi je faisais cela. Peut-être pour reprendre le cours du scénario que j'avais en tête : monter les escaliers jusqu'au sixième, arriver devant la porte de l'hypnotiseur. J'avais tellement passé et repassé ces actions-là en boucle dans mon esprit durant la journée que je me refusais à ne pas les accomplir. Je gravis donc l'escalier quatre à quatre jusqu'au cabinet de Di Caro. La porte était ouverte, je m'en approchai doucement. Deux hommes d'une trentaine d'années, l'un aux cheveux châtain et l'autre au crâne rasé, parlaient en se déplaçant dans l'entrée. Sur la commode, je reconnus le panneau indiquant la salle d'attente avec la petite main pointée vers la gauche.

– Messieurs, hélai-je en toquant contre la porte ouverte.

Ils se retournèrent vers moi.

– J'avais rendez-vous avec monsieur Di Caro.

J'étais conscient que ma phrase n'avait plus aucune raison d'être.

Loin de l'ironie sèche de son collègue, le trentenaire au crâne rasé m'adressa un sourire navré.

– Mauvais timing, dit-il en feignant de consulter sa montre. Vous le connaissiez ?

– Oui, enfin, je ne l’ai rencontré qu’une fois pour une séance d’hypnose et je souhaitais le revoir.

Il hocha la tête.

– Tu vois, dit-il à son collègue, c’est ça le génie du truc, la couverture parfaite. Des gens comme monsieur, il y en a à la pelle. Est-ce qu’il y en a dix, est-ce qu’il y en a cent, est-ce qu’il y en a mille ? Va savoir. Tout est possible. Tu peux raconter ce que tu veux.

– Vous avez raison, lieutenant, acquiesça l’autre.

L’homme chauve reposa les yeux sur moi.

– Alors comme ça vous étiez un de ses clients ? Entrez. Lieutenant Masquettier, se présenta-t-il en me serrant la main.

– Fabrice Valentine.

Je pénétrai à nouveau dans la salle d’attente de l’hypnotiseur. Tout était semblable à ce que j’avais imaginé, à cela près que Di Caro n’était plus là et que je parlais à la police.

– Quelle est votre profession, si je puis me permettre ? me demanda le lieutenant.

Il me fit l’effet d’un homme plutôt avenant. Il se mouvait dans l’espace avec une curieuse souplesse, comme si son corps mince et grand l’embarrassait.

– Je suis chasseur de têtes.

À nouveau, j’eus droit à cette petite moue admirative que j’avais déjà vue sur le visage de Di Caro.

– C’est une profession que j’aurais aimé exercer. C’était mon deuxième choix si la police ne marchait pas, me confia-t-il.

Je lui fis un petit sourire amical en guise de réponse.

– Chez qui êtes-vous ? poursuivit-il.

– HBC Conseils.

– Le meilleur, fit-il.

Je vis passer dans ses yeux un bref regret, comme une nostalgie de ce qui aurait pu être un autre chemin. Il se pencha vers les papiers bleus L’HYPNOSE POURQUOI ?, saisit l’une des feuilles et la parcourut rapidement.

– Alors de quelle envie dépendiez-vous, me lança-t-il ?

– L’envie de fumer.

– Et ça a marché ?

– Pas vraiment.

– ça ne m'étonne pas. Di Caro est hypnotiseur comme moi je suis pape, assena-t-il.

Je le regardai sans pouvoir détacher mes yeux de sa bouche. Que venait-il de dire ? Ce n'était pas possible, je n'avais pas dû bien comprendre. Et pourtant, si, j'avais parfaitement compris.

Mon métier l'avait ouvert aux confidences : Di Caro n'était qu'un rouage parmi d'autres dans un immense réseau de blanchiment d'argent. Il s'appelait en fait Jacques Poliveau. Ce réseau très organisé agissait sous le couvert de faux médiums, voyants, tireurs de cartes et hypnotiseurs. Tous ces métiers avaient en commun de n'être réglementés par aucun diplôme spécifique et, surtout, de faire payer leurs prestations en espèces. Di Caro et les autres servaient, en réalité, à laver de l'argent sale provenant de la drogue, du racket et de la prostitution. Ces sommes réapparaissaient ensuite, le plus légalement possible, sous forme de fausses déclarations de revenus parfaitement invérifiables. Le réseau était étendu, et les sommes brassées importantes : les services antiblanchiment du ministère des Finances collaboraient depuis un an et demi avec la police pour mettre à jour la supercherie. D'après le lieutenant, le système ne concernait pas uniquement la vingtaine de personnes arrêtées à Paris le matin même, mais s'étendait à toute la France. Des millions d'euros transitaient par des milliers de personnes.

– C'est un système de blanchiment pyramidal, votre hypnotiseur et les autres appartiennent à la base. Après, il suffit de remonter. C'est comme les serpents de dominos, me dit-il, on en pousse un et tous se mettent à tomber.

Je n'avais aucune question supplémentaire à lui poser sur le fonctionnement des lessiveuses financières, des déclarations truquées et des professions qui brassent de l'argent liquide sans facture. La seule chose qui m'importait, c'étaient les mots qui étaient sortis spontanément de sa bouche : « hypnotiseur comme moi je suis pape ».

– Il n'a jamais été hypnotiseur ?

Je ne pus m'empêcher de lui poser la question. J'avais besoin d'entendre à nouveau cette vérité. J'étais presque sur le point de lui demander de me l'écrire noir sur blanc et de signer, certifié avec un tampon de la police.

– Eh non, cher monsieur !

Pourtant, Michel Vaucourt ne fumait plus, un client de Michel Vaucourt avait lui aussi arrêté ; quant à moi, j'étais bloqué. Je confiai au lieutenant l'anecdote concernant Michel Vaucourt, il haussa les épaules. Pour lui, c'était sûrement un « truc psychologique », comparable à l'effet placebo, bien connu pour les médicaments. Notre conversation s'arrêta quand un jeune homme en jean entra dans la pièce avec le matériel informatique de Di Caro dans les bras. Il jura, en se plaignant que tout cela était trop lourd, qu'il devait être aidé pour ce genre de tâche, qu'il était informaticien et non manutentionnaire. La tension monta légèrement et s'acheva par des blagues comme on en entend durant son service militaire.

– Au revoir, me lança gentiment le lieutenant pour me congédier, en me précisant que je pouvais porter plainte.

Plainte pour quoi ? Pour les deux cents euros de ma séance ? Je m'en moquais éperdument. Plainte pour la disparition du plaisir de fumer ? Aucune procédure ne prendrait en compte ce genre de réclamation. Je m'imaginai, démonstration à l'appui, dans les bureaux non-fumeurs des administrations, expliquant que la nicotine n'avait plus d'effet sur mon centre du plaisir, lui-même régi par les endorphines ; ou, pourquoi pas, traçant au tableau noir, devant une assistance médusée, des schémas sommaires des alpha et bêta, de mon cerveau en coupe et de mes poumons. Ridicule. Impossible. L'impasse la plus complète. Aucune plainte de quelque nature que ce soit ne prenait en compte le cambriolage cérébral.

OceanofPDF.com

Lorsque je sortis de l'immeuble, l'homme aux lunettes mercurisées me suivit d'un regard mauvais et ne me quitta pas des yeux tandis que je remontais vers les Abbesses. J'avais envie de laisser un message à Sidonie, dans lequel je lui aurais annoncé que Di Caro n'était pas hypnotiseur, qu'il n'était qu'un escroc recherché par la police, que ses soi-disant dons n'étaient qu'une couverture, et que Michel Vaucourt s'était laissé abuser comme les autres, sans compter ceux chez qui la comédie de l'hypnose n'avait produit aucun effet ; ceux-là ne s'étaient pas vantés de s'être fait dépouiller de deux cents euros. Mon coup de fil colérique était tellement au point que je renonçai à le passer. J'avais souvent remarqué que lorsqu'on répète trop un entretien ou une allocution, sa réalisation finit par ne plus avoir de raison d'être : lorsqu'on se rend à l'entrevue ou sur l'estrade du séminaire, on se retrouve complètement sec. L'énergie que l'on a mise à répéter a tout carbonisé.

En émergeant de ces pensées, je pris conscience que j'avais fait sans m'en apercevoir trois fois de suite le tour du pâté de maison. Je décidai de marcher au hasard des rues pour me détendre. Mes pas me portèrent devant la vitrine du brocanteur aux cendriers publicitaires. Personne ne les avait achetés. Le tabac n'avait donc aucun nostalgique ? Je poussai la porte, qui émit un son de clochettes. Cinq minutes plus tard, je ressortais du magasin en portant un lourd sac en plastique : je les avais tous achetés, trop cher sûrement, mais l'argent que j'avais prévu pour Di Caro me brûlait les doigts, il fallait que je m'en débarrasse. L'antiquaire m'avait enveloppé le lot dans du papier bulle, le sac était gonflé et les anses me sciaient les mains. Je décidai de remonter vers la terrasse du café où j'avais croisé le gros homme fumeur de cigare. Il s'y trouvait à nouveau, le portable toujours collé à l'oreille. Je m'assis à quelques tables de lui. Il me reconnut et me fit un imperceptible signe.

Je posai le lourd sac sur une chaise à côté de la mienne. Qu'allais-je commander ? Compte tenu des événements, quelque chose de parfaitement

décalé me parut de mise et, lorsque le garçon se présenta, je lui demandai un Viandox. En plein mois de mai. En attendant le bol fumant, j'examinai le gros homme, qui sortait de sa poche un étui à cigares à trois compartiments. Il en dégagea un Roméo et Juliette et, dans un geste souple, l'amena entre ses dents, craqua une allumette et commença à en chauffer le corps. Par instinct, je sortis mon paquet de Benson et le posai sur la table avec le briquet Bic. Je le regardai avec méfiance : l'envie mais pas le plaisir. En allumer une ne me ferait pas plus d'effet que d'inspirer l'air pollué de la rue. Une bouffée de cigare m'arriva dans le visage, puis une autre, et une autre encore. Les fumeurs de cigare doivent expulser plusieurs bouffées d'affilée à l'allumage pour s'assurer que le tison s'est engagé correctement, je connaissais la manœuvre.

L'homme n'avait pas prononcé une seule parole. Je finis par me demander s'il avait vraiment un interlocuteur à l'autre bout du fil. Je le détaillai : des vêtements élégants, un teint brique d'amateur de whisky, des cheveux gris-blanc gominés en arrière et un cou de taureau. Il était difficile de lui donner un âge. Je trouvais étrange que cet homme fût encore là, on aurait dit qu'il m'attendait. Une idée saugrenue me traversa l'esprit : et si ce gros homme n'était vraiment là que pour moi ? S'il était juste un envoyé du diable, ou peut-être même le diable en personne ?

Le serveur déposa mon Viandox sur la table, glissa l'addition sous la soucoupe et s'éloigna. Le gros homme le héla au passage :

– Un autre, lui demanda-t-il en désignant son verre.

Puis il se tourna vers moi.

– Vous me reconnaissez ? lui dis-je.

– Oui, vous êtes le faux fumeur. Alors, votre hypnose, ça marche ?

– Pas vraiment.

L'étrange idée que cet homme n'était pas véritablement réel faisait son chemin. J'allais lui parler franchement, cela me semblait sans importance.

– L'homme que j'ai vu, en fait, n'est pas hypnotiseur, c'est un escroc, la police vient de l'emmener.

– C'est la meilleure celle-là ! s'étrangla-t-il en retirant son cigare de sa bouche et en soufflant sur le tison.

– Hélas, quelque chose a fonctionné dans sa mise en scène, poursuivis-je d'un ton grave. Je n'éprouve plus aucun plaisir à fumer.

– Vrai ?

– Vrai, soupirai-je avant de me pencher vers mon bol fumant.

Le cigare entre les doigts, il regarda fixement les façades de la rue, avant de dire, comme s’il s’agissait d’une confidence pour lui-même :

– Si je n’avais plus de plaisir à fumer, je me pendrais.

– Je croyais que vous aimiez aussi le vin rouge, le pied de cochon et les femmes jeunes, rétorquai-je.

Il eut un petit rire étouffé.

– Je donnerais vingt femmes pour un seul de ceux-là, me répondit-il en désignant son cigare.

Le garçon lui déposa son verre de whisky, qu’il commença à boire à petites gorgées. En attendant que mon Viandox refroidisse, je sortis l’un des cendriers de son papier bulle. Cléopâtre, un cendrier triangulaire aux motifs égyptiens pour une marque de cigarettes disparue depuis des lustres. L’objet attira le regard de mon voisin. Quelques instants plus tard, je lui en tendis un autre, puis un autre. La collection le mettait en joie. Il avait fumé certaines de ces marques, me disait-il, ce qui me laissait un peu plus perplexe encore sur son âge. À bien le regarder, émerveillé devant ces vieux cendriers, une idée me vint.

– Je vous les donne tous, proposai-je.

Il releva la tête, l’air suspicieux. Je le sentais sur la défensive et il ne manqua pas de me le faire savoir. Selon lui, en affaires, les cadeaux gratuits n’existaient pas. Un cadeau était forcément une monnaie d’échange : alors, que voulais-je ?

– Votre employé, celui qui pratique l’hypnose. Je veux le rencontrer.

OceanofPDF.com

Sidonie refusait d'y croire. Je dus lui raconter plusieurs fois ma visite chez l'hypnotiseur et ma conversation avec le lieutenant de police pour qu'elle admette que Di Caro était un escroc. La disparition du plaisir de fumer, que j'avais fini par lui confier, fut complètement occultée par mes révélations sur la vraie nature du charlatan. Elle téléphona le soir même à la femme de Michel Vaucourt pour lui faire part de la tournure inattendue de l'affaire. Celle-ci transmit aussitôt l'information à son mari. Ce fut mon seul rayon de soleil au cours de ces semaines pénibles : d'abord incrédule, Michel Vaucourt avait appelé un de ses amis magistrat qui, après une petite enquête, lui avait confirmé qu'une vaste opération antiblanchiment avait bien eu lieu à Paris, et que l'un des hommes arrêtés se nommait Jacques Poliveau, plus connu sous le nom de Marco Di Caro. Bouleversé, Michel Vaucourt s'était remis à fumer le soir même. Cette défaite fit ma joie. Bonheur de courte durée, car mon entrevue avec l'employé de l'homme au cigare allait me plonger dans des abîmes de perplexité.

Quatre heures du matin. J'avais programmé mon portable en mode vibreur afin de ne pas réveiller Sidonie. Je lui avais dit avoir obtenu les coordonnées d'un autre hypnotiseur, un vrai cette fois-ci, que celui-ci travaillait aux halles de Rungis et que je devais m'y rendre pour le rencontrer. J'avais toutefois menti sur les vraies raisons de cette consultation aux aurores : je ne lui avais pas avoué, en effet, que je m'y rendais pour qu'il efface ce qu'avait bloqué l'autre. Non, pour Sidonie ce rendez-vous était destiné à poursuivre sérieusement ce qu'avait initié Di Caro.

Courbaturé par le manque de sommeil et bâillant au volant de ma voiture, j'évitai de peu un accident en me rendant à Rungis. Sur place, j'errai dans de gigantesques hangars où s'entassaient à perte de vue des casiers de fruits et légumes. Des manutentionnaires les empilaient les uns au-dessus des autres, par palettes entières. On aurait dit que le but était d'élever une tour

de Babel constituée de barquettes de légumes. Les hangars de Rungis n'étaient que les fondations, d'autres étages viendraient bientôt s'ajouter, l'édifice serait gargantuesque, son sommet disparaîtrait dans les nuages, toute la bouffe des hommes s'empilerait ainsi jusqu'aux cieux. Je désespérais de trouver « Manu », l'employé de l'homme au cigare, quand mon téléphone sonna. C'était lui, mon numéro s'était inscrit dans la mémoire de son portable lorsque je l'avais appelé la veille. Ne me voyant pas arriver, il avait eu la bonne idée de me téléphoner.

– Où êtes-vous ?

– Je l'ignore.

– Qu'est-ce que vous voyez ?

– Des melons, des centaines de melons.

– Avancez tout droit jusqu'aux échalotes, première à gauche, les oranges et nectarines et tout droit. Moi, je suis aux fraises.

Suivant ses indications, je le découvris derrière une montagne de barquettes de fraises. Un jeune homme qui ne devait pas avoir plus de vingt ans, avec une longue queue de cheval dans le dos. Carnet en main, il comptait et recomptait ses arrivages. Il me fit un grand sourire et me tendit une main molle.

– Vous êtes un ami de monsieur Doppio ?

J'appris ainsi le nom de l'homme au cigare. Il ne me l'avait pas donné et j'avais omis de le lui demander.

– Non, pas vraiment. Disons que nous avons fait connaissance, et qu'il m'a parlé de vos talents, lui dis-je.

Le jeune homme eut un rire gêné. En fait, il devait être très timide. Je lui racontai mon expérience, mon curieux blocage et mon souhait d'annuler tout cela. Autour de nous, les barquettes de fraises dégageaient une odeur sucrée presque enivrante. Il posa son carnet et son stylo Bic, me demanda poliment de m'asseoir sur une grosse caisse de bois, vérifia que je pouvais m'adosser aux fraises sans me tacher et sans les abîmer, puis recula d'un pas et me fixa dans les yeux. Les traits de son visage changèrent, le voile de timidité s'évanouit. Il tendit la main vers mon front et prononça :

– Ici et maintenant, vous allez dormir profondément, vous dormez, vous dormez...

Sa main se posa entre mes sourcils, toutes les fraises rouges se mirent à vaciller et je perdis connaissance.

– Quatre, trois, deux, un, zéro. Vous vous réveillez.

J'ouvris les yeux. Le jeune homme me regardait l'air perplexe.

– Vous êtes complètement bloqué, lança-t-il.

Il poursuivit en me disant que je ne lui avais absolument pas parlé de mon envie de fumer. Bien au contraire, je me refermais comme une huître, selon son expression, dès qu'il tentait d'approcher ce sujet. Je prétendais, dans ma phase de sommeil, n'avoir aucun souvenir de ma première cigarette, n'avoir jamais eu de parents fumeurs, et ne pas non plus connaître de fumeur ; j'admettais toutefois fumer, sans vouloir en dire plus. En revanche, et c'était ce qui l'avait le plus surpris, j'avais parlé spontanément de Sidonie.

– Vous devez beaucoup aimer votre femme, dit-il d'un air inquiet. Pardonnez ma question mais... vous êtes jaloux ?

– Jaloux, moi ? Non, pas du tout.

– Curieux, murmura-t-il.

Puis il enchaîna sur mon problème de cigarette, unique raison de ma visite. Selon lui, Di Caro n'était pas un escroc au sens littéral du terme. S'il avait réussi à m'endormir, c'est qu'il possédait malgré tout certaines connaissances sur l'hypnose. Des bases très rudimentaires d'après lui, mais suffisamment efficaces pour déclencher la phase de sommeil. Qu'avait-il fait durant cette phase ? Toute la question était là. Le sympathique Manu compara mon cerveau à un moteur de montre Rolex. L'idée lui était venue en regardant celle que je portais au poignet. Il me rappela ce que j'avais oublié concernant la célèbre marque : seuls les horlogers agréés Rolex ont le droit de les ouvrir et de les réparer, ce qui toutefois n'empêche pas que d'autres puissent le faire. Néanmoins, si un problème survient à la suite d'une réparation illicite, Rolex refusera à jamais d'y toucher.

– Moi, je suis Rolex, vous comprenez ? J'ignore ce qui a été fait là-dedans, dit-il en désignant mon front, alors je ne peux rien. En fait, il fallait venir me voir moi, d'abord, pas le bijoutier du quartier.

– Conclusion ?

– Il n'y a que le bijoutier du quartier qui puisse faire quelque chose.

Manu refusa que je le paye. Il ne faisait pas cela pour l'argent. D'ailleurs, selon lui, il n'avait rien fait. Sa métaphore horlogère me menait à l'une des plus grandes impasses de ma vie. J'envisageai de reprendre contact avec la police, de me faire communiquer les coordonnées de l'avocat de Di Caro, de demander un droit de visite, le temps d'une séance d'hypnose. Ces idées

qui tourbillonnaient dans ma tête se heurtaient au mur de l'absurdité : je passerais aux yeux de ces gens, au mieux pour un doux dingue, au pire pour un maniaque en pleine crise. Le goût désormais poussiéreux de mes cigarettes et la totale inefficacité de la nicotine m'accompagnèrent durant ces heures pénibles.

Tout comme il existe une dynamique du succès, il en est une de l'échec. Contrairement à ce que je pensais, je ne touchais pas le fond avec la disparition du plaisir de fumer. J'irais encore plus loin. La magnifique boucle professionnelle qui aurait pu me voir monter jusqu'au sommet d'HBC se défit ; le paquet-cadeau qu'elle entourait était empoisonné. Tel un Christ portant sur son dos une cigarette géante, mon chemin de croix allait connaître son Ponce Pilate en la personne de Franck Louvier.

Les grandes manœuvres que redoutaient tant Hubert Beauchamps-Charellier eurent bien lieu. Les membres du conseil d'administration prirent tout le monde de court en nommant à la tête de la boîte un nouveau, un transfuge qu'ils avaient eux-mêmes chassé. Certainement voulaient-ils faire preuve d'initiative et de dynamisme. HBC Conseils était dirigé depuis longtemps par les mêmes personnes, et l'idée qu'une routine nuisible puisse s'installer avait dû guider leur choix. Franck Louvier, petit prodige de France, formé à Harvard, s'était illustré avec panache dans diverses opérations boursières et reventes de *start-up* avant d'intégrer l'un des plus grands cabinets de conseil en stratégie pour les entreprises. Blond, les cheveux courts, les yeux pâles comme ceux des loups, ce jeune homme de quarante et un ans débarqua un matin dans notre immeuble. Il fit le tour des bureaux escorté de deux *yesmen*, serra la main à tout le monde, des chefs de service aux stagiaires, avant de tous nous convier dans la salle de conférence du deuxième étage. Le premier contact que j'eus avec lui fut bref. Bref et détestable. Il ouvrit la porte de mon bureau sans frapper, me trouva en pleine recherche devant mon écran d'ordinateur, tandis qu'une cigarette se consumait dans mon cendrier. Je n'en avais tiré aucune bouffée, elle brûlait, seule et inutile, comme un bâton d'encens que l'on aurait déposé à un dieu disparu.

– Bonjour Fabrice, Franck Louvier, se présenta-t-il en me broyant la main. C'est interdit de fumer dans les bureaux. Rendez-vous à quinze heures dans la salle de management.

Puis il ressortit.

Je n'avais même pas eu le temps d'ouvrir la bouche. Je regardai fixement ma porte à nouveau close. Il avait appelé la salle de conférence la « salle de management ». Sombre crétin. On n'avait jamais appelé la salle de conférence ainsi, mais la « salle mauve ». Il y a longtemps, en effet, les rideaux de ses grandes fenêtres étaient de cette couleur. Seuls les anciens d'HBC s'en souvenaient, mais la dénomination était restée. À quinze heures, nous nous réunîmes dans la salle mauve, attendant le discours de notre nouvelle tête. Je m'étais assis entre Gold et Jean Verider. Véronique, quant à elle, avait été dépêchée à Londres pour rencontrer une cible.

– Je me suis fait pincer avec ma pipe, me confia Gold.

– Pareil, j'avais une cigarette allumée dans mon cendrier, répondis-je.

– Moi, il m'a conseillé de faire un régime, s'indigna Jean Verider en mâchonnant nerveusement une pastille Vichy. Il est entré, il m'a fait un petit clin d'œil en me disant : « Faudra perdre tout cela, vous faites pas assez d'exercice. » Qu'il aille se faire foutre ce con, conclut-il d'un air outré.

L'élus arriva avec dix minutes de retard. Nous ne manquâmes pas de nous confier ce que nous avions déjà noté lors de la prise de contact : il ne portait pas de cravate. Un complet trois-pièces gris argenté, mais pas de cravate, le col de sa chemise bleu ciel était ouvert.

– Il ne sait pas ce que c'est qu'une cravate, ce blaireau ? s'exclama Jean Verider.

– C'est peut-être une nouvelle mode, lançai-je.

– Ce serait bien le genre à nous l'imposer, releva Gold.

Nous avons tous jeté des coups d'œil rapides à nos cravates respectives, outils indispensables dans le secteur tertiaire où nous œuvrions. À notre niveau, nous pouvions nous parer des meilleures marques : Lanvin pour moi, Hermès pour Jean Verider, Versace pour Gold. Tandis que nous admirions notre plumage, un étrange sentiment m'envahit. Plus encore qu'un sentiment, une prise de conscience. Avec nos remarques ironiques et nos cravates de luxe, nous représentions la vieille garde. Ringards, nous ne l'étions pas, mais nos heures de vol allaient désormais jouer en notre défaveur. Ce jeune et dynamique Franck Louvier n'aurait qu'une idée : mettre au hangar les avions de chasse que nous étions et se constituer une nouvelle flotte, à sa botte. Ce sentiment se confirma tout au long de son discours oiseux sur la mondialisation, la mobilité des cibles et les nouvelles technologies. Le petit hommage à Hubert Beauchamps-Charellier fut trop

court à mon goût et démontra qu'il ne connaissait rien à la personnalité du fondateur et encore moins sa philosophie. Lorsqu'il se mit à parler de « l'homme-réseau comme un nanotransmetteur de la métasphère économique », nous échangeâmes des regards silencieux et glacés.

– Dans quelques jours, les directeurs de service recevront une note par mail, une sorte de rendez-vous afin que l'on apprenne à se connaître. Mais je ne vous en dis pas plus ! Bonne chance à nous tous, bonne chance à notre avenir, et vive nos perspectives nouvelles dans un monde nouveau ! Je vous remercie.

La fin du discours fut applaudie par principe. Jean Gold trouva la conclusion :

– HBC priez pour nous, murmura-t-il.

OceanofPDF.com

Le soir même de cette funeste journée, j'accompagnai mes femmes à l'aéroport. Nous roulions vers Orly dans un taxi Espace. Sidonie, vol 675544 à destination de New York JFK, Emma, vol 997261 à destination de Barcelone El Prat. Sur le siège à côté du conducteur se tenait Benjamin, le petit ami d'Emma, qui voulait devenir auteur de bandes dessinées. Je ne m'étais pas trop intéressé aux gribouillages de l'élue du cœur de ma fille, mais davantage à ses parents. à la question paternelle : « Et que font les parents de ce jeune homme ? », j'avais eu droit à une réponse plutôt satisfaisante. Le père était un des pontes de la publicité et la mère était journaliste à *Elle*. J'avais évité le pire. Cette ambition de dessinateur me laissait augurer un milieu artiste d'une marginalité douteuse : un père chanteur de rock dans les MJC de province, une mère ancienne baba cool vappée à Krishna, que sais-je encore ? Ce n'était pas le cas. Un bon point pour ce Benjamin. Le garçon était plutôt gentil et bien élevé, rien dans son physique et son apparence qui puisse me contrarier et, pourtant, je ne pus m'empêcher d'éprouver une sorte de méfiance à son égard. Une méfiance teintée d'une pointe d'antipathie. Curieux cocktail. Je pense que tous les pères du monde l'ont bu au moins une fois. Même si, à l'adolescence, nos filles se sont détachées de nous, d'une certaine façon, elles restent à jamais les enfants qui nous bouleversaient par leur trop-plein d'affection. Dans ce taxi qui roulait dans la nuit, je me souvins d'Emma petite fille, de ses grands yeux émerveillés posés sur moi, de ses caprices lorsque je ne la prenais pas dans mes bras, de tant d'autres moments de cette époque où j'étais son héros. Les pères exercent sur leurs filles un pouvoir de fascination bien involontaire et cette parenthèse de l'enfance laisse un goût amer : après, nous ne serons plus jamais pour personne ces demi-dieux d'appartement, accueillis comme des sauveurs lorsqu'ils rentrent du travail pour le dîner. Avec les années, la fête est de moins en moins palpable, un jour elle n'a plus lieu. Le temps a passé, le compte à

rebours est revenu sur le zéro. Nous savions que cela se produirait, nous ne pensions tout simplement pas que cela arriverait si vite.

Le taxi avalait les kilomètres sous la lumière répétitive des lampadaires du périphérique. J'allais me retrouver seul ce soir, pour une semaine, mais je n'en avais aucune envie. J'avais pensé appeler Gold pour lui proposer de dîner avec moi. J'avais renoncé. Dans mon métier, il ne faut pas montrer de signes de faiblesse, encore moins d'abattement. Si la vieille garde se retrouvait en dehors du bureau à maugréer autour d'un confit de canard, ce serait le début de la fin. Je dînerais seul devant une niaiserie à la télévision. Le taxi ronronnait, le passage intermittent des réverbères projetait des flashes bleus sur le visage de Sidonie. Je suivais son profil du regard. Front, nez, bouche, lèvre supérieure, lèvre inférieure, menton, cou. Je pensais que ma femme était énigmatique. Je trouvais que cet adjectif lui allait bien. Toute une part de Sidonie me resterait à jamais fermée, à commencer par son métier, ses relations, cet art qui m'était aussi étranger qu'une fractale mathématique. Sidonie vivait dans son monde et moi, dans le mien. Mon monde à moi était plus réel, les hommes y avaient un prix, on les louait un temps donné pour leurs compétences, on les payait cher en échange de ces compétences. Tout cela faisait tourner la planète, créait des emplois pour d'autres hommes, utilisant d'autres compétences. Mon monde était logique. Celui de Sidonie était irrationnel. Sérieux, très sérieux, mais irrationnel. Les œuvres y primaient sur les hommes, c'étaient elles qui valaient de l'argent, des sommes colossales. Un tableau pouvait valoir le prix d'une petite entreprise, un musée renfermait à lui seul le PNB d'un État africain. Les galeries jouaient le rôle de groupes financiers, tout était coté comme dans une bourse invisible, et les morts valaient plus cher que les vivants. Sidonie se déplaçait à son aise dans cet univers parallèle. À nous deux, nous formions un bon tandem, nous étions les deux facettes d'une seule époque.

– Il y aura qui, à New York ?

– Au MoMA, tout le monde. Chez Lowenstein et Marly, les artistes habituels.

– Le brûleur de pigeons sera là ?

– Damon Bricker sera là, oui.

OceanofPDF.com

De retour chez moi, j'avais opté pour un plat surgelé, recommandé par un cuisinier célèbre dont on voyait la photo sur l'emballage. Tout sourire et coiffé de sa toque, il me conseillait ce blanc de dinde sauce aux morilles accompagné de sa purée de fenouil. Après avoir lancé le micro-ondes, j'avais allumé une cigarette inutile. Quel cheminement du cerveau me poussait à cette consommation sans effet ? Je serais incapable de le dire.

En attendant la sonnerie de mon plat, livré à moi-même, je fis le tour de l'appartement. Sur une commode Art déco s'étaient de nombreux petits cadres avec Sidonie entourée d'artistes célèbres. Elle avait à chaque fois un œil pétillant et autoritaire. Je n'étais que dans un seul cadre. Une photo noir et blanc de moi avec le peintre Francis Bacon. Il passait son bras autour de mon cou, tous les deux nous regardions l'objectif en tendant nos coupes de champagne. Cet Anglais bon vivant m'aimait bien. C'est le seul artiste avec qui j'aie jamais sympathisé. En regardant la photo, j'entendis à nouveau sa voix et son accent anglais : « Fabrice ! Viens boire un coup et fumer une cigarette avec moi. » Je lui avais avoué que je trouvais ses toiles étranges et que je ne les comprenais pas vraiment, il m'avait rassuré en me disant qu'il pensait la même chose de son œuvre. Je m'approchai du cadre pour regarder de plus près son visage de poisson-lune et ses cheveux laqués en arrière, avec cette petite mèche en pointe qui retombait savamment sur son front. Nous avions l'air heureux sur cette photo. Sa mort à Madrid en 1992 m'avait réellement attristé. Mes pensées de deuil me ramenèrent à HBC et je me demandai ce qu'il aurait pensé de Franck Louvier s'il l'avait vu périr dans la salle mauve. Peut-être dans l'au-delà pouvait-on fumer ? Dans ce cas, comme à son habitude lorsqu'il était contrarié, il devait tirer sur son havane en prononçant sa phrase rituelle : « C'est pas brillant tout cela. » Non, ce n'était pas brillant, et d'ailleurs, je doutais sérieusement qu'on puisse tirer sur un havane au paradis. Pourtant, nous avons veillé à tout.

Le lendemain soir de la mort d'HBC, Gold et moi-même nous étions téléphonés sur nos portables. Nous avons reçu sur notre boîte vocale un message nous indiquant qu'un dernier hommage à Hubert Beauchamps-Charellier lui serait rendu par sa famille et ses très proches à son domicile, nous y étions conviés. Ni Gold ni moi ne connaissions la voix masculine qui nous avait laissé le message indiquant l'adresse privée : 12 rue Jacob, escalier gauche premier étage, à dix-neuf heures. Nous avons décidé de nous y rendre, non sans remarquer que Véronique Beauffancourt n'avait pas été conviée. Elle faisait partie de l'entourage immédiat d'HBC, mais n'entretenait pas les mêmes liens que nous avec lui. Au bureau, elle n'avait pas évoqué le sujet et nous avons soigneusement omis de lui faire part de ce message. Si nous la retrouvions sur place, il serait bien temps d'inventer une explication.

Nous nous étions donné rendez-vous devant la porte du 12, en fait nous nous sommes retrouvés dans la cour pavée à côté d'un arbre. L'adresse était une des plus belles de Saint-Germain-des-Prés, un ancien hôtel particulier du XVIII^e dont HBC possédait le premier étage et qui devait faire tout le tour de la cour. Pour l'occasion, nous avons eu la même idée de revêtir un complet noir et une cravate de la même couleur. Lanvin noire à reflets bleu marine pour moi. De son côté, Gold n'avait trouvé qu'une Versace noire possédant en son milieu l'emblème à tête de méduse en impression dorée.

– C'est un peu clinquant, me dit-il, mais j'ai pas plus sobre. Et puis, Versace c'est un peu lié à la mort soudaine, non, tu ne crois pas ?

– À l'homosexualité aussi, peut-être, poursuivis-je par dérision.

– Aussi, répondit très sérieusement Gold. J'y ai pensé, je crois qu'il aurait été sensible à ça.

Nous montâmes l'escalier en pierre et sonnâmes à la porte du premier. Un homme grand et mince aux cheveux blancs en brosse nous ouvrit. Il devait avoir sensiblement le même âge qu'HBC. Lui aussi portait un complet noir et une chemise blanche à col Mao boutonné.

– Nous sommes Jean Gold et Fabrice Valentine, dis-je.

L'homme hocha la tête en baissant les paupières. Lorsqu'il rouvrit les yeux, ils étaient brillants, aucun son ne pouvait sortir de sa bouche. Il nous serra fermement la main en nous pressant l'avant-bras en signe d'amitié.

– Je sais qui vous êtes, messieurs, prononça-t-il d'une voix blanche.

Nous pénétrâmes dans l'entrée d'un appartement entièrement peint en noir, du plancher jusqu'au plafond. Le lieu était éclairé par des lumières basses. La couleur n'avait rien à voir avec les événements qui venaient de se dérouler, ces murs-là étaient ainsi depuis toujours. Nous suivions l'homme dans un couloir obscur quand il se retourna vers nous.

– Je manque à tous mes devoirs, pardonnez-moi, je suis Pierre Lachaume, l'ami d'Hubert, nous dit-il en nous serrant la main de nouveau.

La situation avait quelque chose de tragique. Cet homme paraissait au bout du rouleau. Gold et moi nous regardâmes, puis nous poursuivîmes notre marche dans le couloir qui semblait interminable. Il déboucha sur un immense salon aux rideaux tirés, noir lui aussi. Une dizaine de personnes étaient installées dans les fauteuils et les canapés. Il n'y avait que des hommes. Certains jeunes, d'autres pas. Aucune femme. Je me demandai si la famille d'HBC ne comptait que des hommes ou si seule la présence masculine avait été souhaitée pour cet adieu privé. Je n'aurais jamais de réponse à cette question.

Dans la pièce, étonnamment haute de plafond, des dizaines de petits bustes masculins en albâtre étaient savamment disposés dans autant de petites niches éclairées par des spots invisibles. Des statues très anciennes, de la Grèce ou de la Rome antique. Ainsi, c'était cela le décor de la vie privée d'HBC, un luxe inquiétant, un raffinement obscur. Je l'avais imaginé vivant dans un immense appartement clair au décor moderne. J'avais tout faux. Gold et moi fûmes présentés par Pierre Lachaume aux personnes présentes. Il les nomma brièvement : ami, cousin, ami, ami, critique d'art, journaliste, antiquaire... Enfin, nous aperçûmes une femme âgée, très âgée. Assise dans un fauteuil Louis XV et vêtue de noir. L'éclairage était si faible que nous ne l'avions même pas remarquée.

– Je vous présente la mère d'Hubert, dit sobrement notre guide.

Gold s'inclina à quatre-vingt-dix degrés devant elle et lui baisa la main en disant :

– Jean Gold, toutes mes condoléances, ce fut un honneur de travailler aux côtés de votre fils.

Pierre Lachaume, qui s'était placé près d'elle, lui répéta les mots de Gold à l'oreille. Elle hocha la tête avec un sourire bienveillant.

– Vous êtes bien aimable jeune homme, murmura-t-elle.

Ne trouvant pas mieux que Gold, je fis de même :

– Fabrice Valantine, Hubert comptait beaucoup pour moi, dis-je, appelant soudainement HBC par son prénom, ce que jamais je ne m'étais permis en vingt-cinq ans.

La phrase fut à nouveau répétée à son oreille.

– Je sais, dit la vieille dame, vous étiez son héritier.

Gold me regarda curieusement. Jamais je ne lui expliquerais cette phrase qu'il prit, j'en suis sûr, pour la bizarrerie d'une quasi-centenaire sous le choc d'un deuil. Pourtant, cette petite femme rabougrie dans ses années et son malheur avait dit vrai. L'héritier, c'était bien moi. Un héritier sans royaume. Elle prit ma main dans la sienne et la tapota quelques instants. Je cherchai son regard mais il fixait le mur derrière moi. Elle était aveugle.

– Si vous voulez lui rendre un dernier hommage, je vous laisse messieurs, nous dit Pierre Lachaume en nous désignant une porte entrouverte laquée de noir.

Gold et moi pénétrâmes dans la chambre. Là aussi, les rideaux étaient tirés. De chaque côté du lit, deux porte-flambeaux anciens en bois doré portaient deux cierges allumés. HBC était couché sur le dessus-de-lit rouge, en smoking et les mains jointes. La scène avait quelque chose d'irréel, quelque chose du luxe de pacotille des films de vampires des années cinquante. Nous prîmes place chacun d'un côté du lit. Le visage d'HBC paraissait reposé et cela me rassura, on aurait presque dit qu'il souriait. Après un long silence, mes yeux rencontrèrent ceux de Gold.

– T'en connais des prières toi ? me demanda-t-il.

– Non, pas vraiment et toi ?

– Des prières juives, mais ici, ça sert pas, puis de toute façon, je les connais pas vraiment. Bon, faut passer aux choses sérieuses, fit-il en sortant de sa poche deux Montecristo no1.

– Qu'est-ce qui te prend ? lui dis-je effaré.

– Je respecte ses dernières volontés.

– De quoi tu parles, tu es fou, tu ne vas pas fumer un cigare ici ?

– C'est pas pour moi, c'est pour lui.

Gold me rappela un détail que j'avais oublié. Comment d'ailleurs avais-je pu oublier cela ? Il était arrivé à HBC d'évoquer sa mort sur le ton de la plaisanterie. Dans ces moments-là, il citait Errol Flynn, qui fut enterré avec six bouteilles de whisky dans son cercueil, cadeau de ses camarades de beuveries, et rappelait qu'il comptait sur ses amis pour lui glisser quelques

Montecristo no1 dans ses poches avant sa mise en bière. Gold avait pris la blague au pied de la lettre et son aplomb me bouleversa. Pas une seconde il ne douta de ce qu'il était en train de faire. Il respectait les volontés d'un mort, un point c'est tout. Je me sentis coupable, c'était moi qui aurais dû avoir cette idée, moi qui aurais dû respecter les paroles d'HBC. Je n'étais pas à la hauteur.

Penché sur le corps, Gold releva la tête vers moi.

– Eh... fit-il, l'air hilare. Il est blindé le boss. Touche.

Je m'approchai et touchai son vêtement. Le smoking était plein à craquer de cigares. Tout le monde avait respecté la consigne. Même les deux poches du pantalon en contenaient un chacune. Gold dut entrouvrir sa veste pour lui en glisser deux dans la poche intérieure. Peut-être était ce même pour cela que l'on nous avait fait venir ici, pensai-je. Seuls les très proches pouvaient accomplir ce rituel digne de la préparation d'une momie égyptienne que l'on pare pour le grand voyage. J'étais venu les mains vides, cette pensée me minait lorsqu'une idée me traversa l'esprit.

– Jean, dis-je, avec quoi il les allumera tous ces cigares ?

– Pas con ça, fit Gold. Personne n'a donné de briquet.

Je plongeai la main dans ma poche. Dieu, ce jour-là, avait eu pitié de l'ami négligeant que j'étais. Ce n'était pas un Bic en plastique de couleur que j'avais sur moi, mais un Cartier en acier brossé, chargé à bloc de gaz. De quoi passer l'au-delà sans problème d'allumage. Cadeau collectif, il m'avait été offert pour mes vingt ans dans la boîte lors d'une petite fête organisée par une assistante pleine d'humour qui nous avait quittés le mois suivant. Elle était passionnée de séries télé et adorait l'une d'elles qui était à la mode à ce moment-là : *X-Files*. Les deux héros de ces histoires surnaturelles croisaient régulièrement un personnage culte dans les épisodes : l'homme à la cigarette. Super-agent des services secrets, il était au courant de tous les complots de l'État. Il fumait sans arrêt et possédait un briquet sur lequel était gravée une devise emblématique. Mes sympathiques collègues l'avaient fait inscrire sur mon cadeau. Je glissai le briquet dans la poche de la veste d'HBC, contre son cœur qui ne battait plus. Gold, qui avait reconnu le cadeau, me tapota sur l'épaule.

– Il est bien là où il est, me dit-il.

Sur le magnifique briquet était gravé : « TRUST NO ONE ». Traduction littérale : *N'aie confiance en personne*.

OceanofPDF.com

La minuterie du micro-ondes retentit. Mes blancs de dinde sauce aux morilles me ramenèrent à la réalité. J'installai mon repas de célibataire sur la table basse du salon, devant l'écran plasma. Un verre de beaujolais nouveau, pieusement conservé au réfrigérateur depuis des mois, accompagnerait très bien la volaille. J'allumai la télévision et naviguai au hasard des chaînes. Jacques Dutronc répondait à une interview dans sa propriété de Corse, il caressait un chat gris et tirait sur son cigare, égrenant des réponses laconiques dont le journaliste ne paraissait pas saisir l'ironie :

– Je ne sais pas... faut lui demander, disait-il en détachant son micro-cravate pour le tendre à son chat.

Je n'attendis pas la réponse du félin du chanteur. Je zappai.

– Vous prétendez être en contact avec François Mitterrand ? demandait l'animateur à une jeune femme.

– Absolument, répondait celle-ci, les vibrations de François Mitterrand sont particulièrement palpables là où j'habite et nous avons régulièrement de grandes conversations.

Sur le plateau, la moitié des invités étaient hilares. Le seul qui ne riait pas rappela d'une voix docte les derniers mots de l'ancien chef de l'état, lors de son ultime cérémonie des vœux : « Je crois aux forces de l'esprit et je ne vous quitterai pas. » La phrase parut subitement faire réfléchir l'assistance, elle apportait de l'eau au moulin de cette médium.

– J'ai aussi joint Jim Morrison, renchérit-elle.

– Comment va-t-il ? répliqua l'animateur.

– Ne vous moquez pas, j'aurai des révélations à faire sur sa mort, reprit-elle d'un ton pincé.

La dinde était bonne et j'avais presque vidé ma bouteille de beaujolais. Ne manquait qu'une cigarette pour conclure ce festin solitaire. Je m'aperçus que mon paquet n'en contenait plus qu'une. Immédiatement, cette constatation déclencha l'angoisse bien connue des fumeurs : plus qu'une cigarette et la soirée n'est pas finie. Je maudis ce Marco Di Caro avec une

violence dont je ne me pensais pas capable. Durant quelques secondes, je souhaitai sincèrement qu'on le passe à la questionnette du Moyen Âge pour lui faire avouer ses transactions fiscales interdites. Je l'imaginai pieds et poings liés sur un fauteuil de torture, avec un entonnoir dans la gorge, pendant que des bourreaux encapuchonnés y déversaient des tonneaux d'eau. Il me fallait ressortir en pleine nuit, espérant arriver à temps avant la fermeture du tabac. Je l'avais fait des milliers de fois : parcourir des kilomètres dans l'obscurité avant de tomber sur une carotte rouge encore lumineuse. Cela je l'avais fait en connaissant ma récompense : la caresse de la fée Nicotine dans mon corps, le frisson, la délivrance, le plaisir. Là, je le ferais juste pour me délivrer de n'avoir plus qu'une seule cigarette dans toute la maison. Ma récompense serait nulle, aucun plaisir. D'ailleurs, c'était quoi au juste, le plaisir ? Au lieu de ranger la vaisselle, je me levai et j'ouvris la bibliothèque pour en sortir le dictionnaire Larousse.

« **PLAISIR** n.m. (lat. *placere*, plaire). **1.** État de contentement que crée chez qqn la satisfaction d'une tendance, d'un besoin, d'un désir ; bien-être. *J'ai lu ce roman avec plaisir. Le plaisir et la douleur. – Faire plaisir à qqn*, lui être agréable. *Avec plaisir* : volontiers. – *À plaisir* : par caprice. – *Avoir, mettre un malin plaisir à* : agir avec malveillance à l'égard de qqn et s'en réjouir. – *Au plaisir*, formule d'adieu. – *Faites-moi le plaisir de...*, formule pour demander ou ordonner qqch. – *Je vous souhaite bien du plaisir* (se dit ironiquement de qqn qui va faire qqch, de difficile, de désagréable). – HIST. *Car tel est notre bon plaisir*, formule terminale des édits royaux pour dire : « telle est notre décision ». **2.** Ce qui plaît, ce qui procure à qqn ce sentiment de contentement. **3.** *Le plaisir* : le plaisir des sens ; **spécialt**, jouissance, satisfaction sexuelle. **4.** PSYCHAN. *Principe de plaisir* : principe qui régit le fonctionnement mental et tend à satisfaire les pulsions, quelles qu'en soient les conséquences ultérieures. *Le principe de plaisir s'oppose au principe de réalité.* »

Les mots « pulsions », « contentement », « réjouir », « caprice », « satisfaction » dansaient devant mes yeux. Tous auraient pu s'inscrire dans une formule définissant le plaisir de fumer. Seul sur le canapé, je dressai une liste d'actes qui deviendraient vides de sens si on leur ôtait la notion de plaisir. Une liste à la manière de celle des envies chez l'hypnotiseur. Le

plaisir de boire un bon vin, le plaisir de faire l'amour, le plaisir de fumer, bien sûr, mais aussi le plaisir de se baigner sous le soleil dans une jolie piscine, le plaisir d'un bon repas dans un bon restaurant, le plaisir d'un beau paysage, le plaisir d'aimer, tout simplement. Le plaisir d'aimer mes cigarettes m'avait été dérobé.

J'allumai la dernière Benson qui me restait avant de ressortir dans la nuit en quête d'un paquet, comme ces grands fauves qui errent dans la savane endormie à la recherche d'une proie. Le geste. Il ne me restait plus que le geste comme présence rassurante. Craquer un briquet, allumer le tison, tenir la cigarette entre le majeur et l'index, porter le filtre à mes lèvres. Jusque-là tout allait bien, après tout s'effondrait. La fumée fit son aller et retour dans les poumons et, là, rien. Je décidai de l'éteindre après quelques bouffées. Si je ne trouvais aucun tabac ouvert, je conserverais au moins celle-là. Je détachai le tison et l'écrasai soigneusement sur le rebord de mon assiette. Telle une relique, je remis la cigarette à peine consumée dans son paquet, que je glissai dans la poche de ma gabardine bleu marine. Il me semblait que le temps était à l'orage, une averse nocturne était bien possible.

Cette cigarette représenterait à elle seule un instant crucial de mon existence : commencée innocent, je la terminerais coupable de meurtre.

OceanofPDF.com

– Ben voyons...

J'avais prononcé ces mots en les accompagnant d'un petit sourire faussement réjoui : le tabac du coin avait déjà clos ses portes et je me retrouvais devant, seul, en pleine nuit. J'avais dû rater la fermeture de la grille à moins d'une minute et cela m'agaçait davantage encore. Je me retournai à droite, à gauche. Le quartier était devenu de plus en plus désert, le soir, au fil des années. Seul l'épicier était encore allumé. Par malheur, j'habitais à côté du seul épicier de Paris qui ne vende pas de cigarettes sous le comptoir. Au début je croyais qu'il ne me connaissait pas assez ou qu'il se méfiait de moi, me prenant peut-être pour un inspecteur des douanes, mais non, les mois passant, puis les années, je compris qu'il ne souhaitait tout simplement pas en faire commerce. Que me restait-il comme solution ? Un autre épicier beaucoup plus loin, à la frontière de l'arrondissement suivant. Celui-là vendrait des cigarettes à coup sûr, mais ce ne seraient pas mes Benson, dans le meilleur des cas un paquet de Marlboro light. Le fumeur est capricieux. Lorsqu'il s'est donné le mal de sortir dans la rue, en pleine nuit, et que certains tabacs sont encore ouverts, ce n'est pas pour revenir avec un autre paquet que le sien. Le Drugstore Publicis, ouvert jusqu'à deux heures du matin, aurait mes Benson dorées longues. À pied, le chemin tenait du périple, mais la seule idée de devoir aller chercher la voiture au parking, la sortir, puis la garer aux Champs-Élysées pour la rentrer à nouveau au garage me décourageait. Le métro m'apparut comme la meilleure solution. J'avais toujours dans mon portefeuille quelques tickets vierges en cas de besoin. À quatre stations des Champs-Élysées, l'aller-retour serait rapide.

Tandis que je me dirigeais vers la station, je fouillai ma poche de gabardine pour en sortir mon paquet. Finalement je renonçai. Je fumerais celle-là à mon retour. Ce serait comme un petit rituel, me dis-je : lorsque je la rallumerais, cela signifierait que j'en aurais acheté d'autres. « Et tout cela pour ne rien éprouver », pensai-je en rangeant le paquet dans ma poche.

– S’cuze moi ! Eh s’cuze moi !

– Allez, c’est parti, maugréai-je.

« S’cuze moi ! »... le cri du prédateur de cigarette, semblable à celui d’un oiseau qui ouvre son bec en haut d’un arbre pour pousser des cris perçants. L’orfraie, si ma mémoire est bonne, est un excellent représentant de cette espèce. On peut suivre son chemin sans se retourner, en feignant d’être absorbé dans ses pensées et en accélérant le pas imperceptiblement. Dans le meilleur des cas le prédateur abandonne. Le plus souvent quelques injures sexuelles sur vous ou votre famille sont prononcées derrière vous.

– S’cuze moi... S’cuze moi !

Celui-ci me suivait.

L’espèce possède une variante, le « s’cuzez moi m’sieur », plus inoffensif, type lycéen qui oublie soudainement que ses parents lui donnent de l’argent de poche et qui se met à faire la manche aux cigarettes dans la rue. Il m’arrivait de regarder ceux-là et de me dire que, peut-être, ils avaient plus d’argent que je n’en avais à leur âge. Mais il est vrai que les cigarettes étaient moins chères de mon temps...

Je finis par ralentir et me retournai en fronçant les sourcils. Mon « S’cuze moi » était un jeune homme au crâne rasé, habillé d’un treillis militaire, il était de petite taille et portait un anneau à l’oreille. D’ailleurs était-il si jeune que cela, c’était difficile à dire.

– T’aurais pas une cigarette ? m’interpella-t-il en se rapprochant de moi.

– Je n’en ai pas, désolé, répondis-je.

Il désigna ma gabardine d’un bref coup de menton.

– Tu viens de mettre un paquet dans ta poche, me dit-il en me regardant droit dans les yeux.

Nous nous observâmes quelques secondes en silence. Qu’allais-je lui raconter à celui-là ? Que le paquet contenait une cigarette à demi fumée, que je la conservais pour d’obscures raisons qui ne regardaient que moi, que je ne pouvais de toute façon pas la lui donner puisque j’avais commencé à la fumer ? Tout cela me fatiguait. Et pourquoi me justifierais-je devant ce type sorti de nulle part qui me tutoyait ? « Ça suffit comme ça », pensai-je. Je le pensai si fort que je l’exprimai à voix haute.

– Ça suffit comme ça, dis-je avant de tourner les talons.

– S’cuze moi ! S’cuze moi ! Hé ! reprit-il aussitôt.

Je m'engouffrai rapidement dans la bouche de métro. Après avoir passé le portillon, je traversai plusieurs couloirs en me retournant pour voir s'il ne me suivait pas, puis descendis les escaliers vers le quai désert. Si ma mémoire était bonne, ma sortie à Charles-de-Gaulle serait en queue de train, je me dirigeai vers le bout du quai. Arrivé là, je jetai un coup d'œil méfiant en direction des escaliers. Personne, il avait dû laisser tomber. J'oubliais déjà son intrusion dans ma soirée quand je l'entendis crier :

– Donne-moi une cigarette !

Il terminait de descendre les escaliers et marchait droit vers moi. Je le revois encore arriver d'un pas décidé. Je ressens encore l'adrénaline monter dans mes veines. Cette tension palpable qu'éprouvent les hommes lorsqu'ils sont confrontés au danger. Notre instinct animal revient alors et les signaux d'alerte se déclenchent : prédateur-danger-se tenir sur ses gardes. Il se planta devant moi, très excité, et il me fixa d'un air de défi.

– Donne-moi une cigarette ! redit-il, comme si le vocabulaire lui manquait et qu'il ne fonctionnait que sur certaines phrases préétablies.

– Je n'en ai pas pour vous, dis-je le plus distinctement possible, en tentant de garder mon calme.

– T'as un paquet dans ta poche, reprit-il.

– Il est vide, répondis-je.

– Fais voir ! m'ordonna-t-il.

Je ne bougeai pas. Il me tenait tête et semblait ivre d'arrogance, avec ses petits yeux rapprochés et son front bas. Comment peut-on se mettre dans une situation aussi absurde pour une simple cigarette ? Et surtout comment en sortir ? Au loin, dans le tunnel, j'entendis le barrissement mécanique de la rame qui s'approchait. Dans quelques instants je serais sauvé, le métro serait là, mon tourmenteur n'oserait pas me suivre jusque dans le wagon.

– Allez, laissez-moi tranquille, dis-je d'un ton faussement fatigué en faisant mine de me retourner.

Ce qui suivit dura moins de trois secondes. Je sentis qu'il agrippait la ceinture de ma gabardine bleue. Le seul fait d'être retenu dans mon mouvement fit monter ma peur de cent coudées en un battement de paupières. Je me tournai vers lui. Je vis la lame d'un couteau à cran d'arrêt dans sa main droite. Je vis la lame avancer vers moi. Je bloquai mes deux mains sur le poignet au couteau, je le regardai droit dans les yeux et poussai le tout sur les voies. Le métro sortit du tunnel à toute allure, je n'eus que le

temps de voir une forme disparaître sous la cabine. Les freins émirent un sifflement à faire sauter tous les tympanes à vingt kilomètres à la ronde. Durant une seconde tout s'arrêta et je revis la scène en flashes. Pas de doute, cela venait de se produire, je venais de pousser un homme sous le métro. Irréversible. « Je dois sortir d'ici, quitter ce quai au plus vite. Fuir ! pensai-je. Maintenant ! » Je me mis à courir vers la sortie, j'étais porté par un carburant que je ne connaissais pas, j'avais l'impression que mon sang était chargé de sucre, que mes calories brûlaient à toute allure. Les couloirs vides défilaient avec leurs briques blanches luisantes, elles me paraissaient mille fois plus nombreuses que d'habitude, un vrai ciel. Les escaliers semblaient ne jamais vouloir finir, lorsque, enfin, je me retrouvai dehors. Il pleuvait à torrent. La lueur jaune des réverbères se reflétait dans chaque goutte qui explosait dans les flaques. J'étais essoufflé, tout était plus sombre, le ciel paraissait plus bas et la ville, plus petite. Je courus encore une cinquantaine de mètres et me réfugiai contre un kiosque à journaux. Je tremblais comme une feuille, automatiquement mes mains entrèrent dans mes poches, et en sortirent le paquet de cigarettes et le briquet. Pierre, étincelle, flamme, tison. Je glissai le long de la paroi du kiosque, m'assis sur les talons et aspirai une bouffée.

Le petit frisson qui monte dans le ventre, l'impression que le sang va plus vite dans les veines, la caresse de la fée Nicotine.

Le tonnerre déchira le ciel et une lumière bleue éclaira toute la rue.

Le plaisir était revenu.

OceanofPDF.com

Assis sur le canapé, sans avoir enlevé ma gabardine, j'avais trempé les coussins de soie et inondé le plancher. Hagard, je me repassais le film des événements. Je l'avais fait parce que j'avais eu peur, je l'avais fait pour me défendre. Si je n'avais pas réagi, où serais-je ? Aux urgences, entre la vie et la mort, dans le meilleur des cas. Mort plus vraisemblablement. Mort dans une flaque de sang, sur le quai du métro, j'aurais taché ma belle gabardine neuve, personne ne serait venu me porter secours suffisamment vite. Le chef de station aurait paniqué avant d'appeler les pompiers qui, de toute façon, seraient arrivés trop tard. Dieu sait quel service de la police aurait appelé Sidonie sur son portable à New York, puis aurait joint Emma à Barcelone. La tragédie. J'avais évité cela, certes, mais – et c'était peut-être le plus difficile à admettre – je n'avais pas éprouvé que la peur panique et l'instinct de survie durant ces trois secondes fatidiques. Sa pulsion de meurtre à lui en avait déclenché une chez moi. Je l'avais poussé sur les rails du métro, volontairement. Ce geste-là avait été l'expression d'une colère irraisonnée, d'un impérieux besoin de vengeance immédiate – une réplique foudroyante qu'il n'avait pas envisagée un instant. Cinquante ans, en gabardine bleu marine, je n'allais pas me défendre. Il avait raison, je ne m'étais pas défendu ; je l'avais tué. La définition du dictionnaire me revint en mémoire : un « principe qui régit le fonctionnement mental et tend à satisfaire les pulsions, quelles qu'en soient les conséquences ultérieures. » La définition du plaisir. Je l'avais fait avec un certain plaisir. C'était le plus inavouable. Il avait voulu me tourmenter, me filer un coup de couteau, mettre un terme à ma vie. Comme si je n'avais pas assez de soucis en ce moment ? Il avait payé pour les autres, il avait éprouvé ce que c'était que de vouloir se faire Fabrice Valantine.

Le plaisir de tuer, c'était bien cela que j'avais ressenti, c'était ça la terrible vérité. Ce plaisir-là avait fait revenir celui de fumer, comme une prime, un bonus, une récompense. La transgression absolue avait pulvérisé toutes les barrières de mon cortex, tout remis à zéro dans mon histoire personnelle : à

minuit vingt exactement, j'étais passé de l'autre côté, j'appartenais désormais au cercle très fermé des hommes qui ont commis un crime.

Je me levai, soudain pris d'une envie de vomir. En ressortant des toilettes, l'estomac vidé de ma dinde aux morilles et de mon beaujolais, je me sentis groggy. Je retirai ma gabardine bleue, ma veste, ma chemise blanche, et restai debout, torse nu, au milieu du salon, comme un grand mammifère déboussolé, avant d'aller me rincer la bouche à l'eau de Botot et me rafraîchir le visage. De retour dans le salon, je me dirigeai vers le balcon, pour apercevoir un camion de pompiers et un autre de la police dans la rue. Leurs gyrophares clignotaient en silence devant la bouche de métro. C'est moi qui étais responsable de tout cela. J'allai chercher mon téléphone portable pour prendre une photo, pour me convaincre que c'était bien vrai, que je ne rêvais pas. Sur mon petit écran, on ne discernait que les lumières bleues et rouges sur un fond obscur, une sorte d'œuvre abstraite. J'appuyai sur le bouton pour immortaliser l'instant. Je serais le seul à savoir ce que signifiait cette photo à moitié floue.

OceanofPDF.com

Le lendemain matin, après avoir reçu successivement deux coups de fil de mes femmes m'annonçant qu'elles étaient bien arrivées, j'allai m'acheter un paquet de cigarettes au tabac. À peine eus-je tiré une bouffée que je dus me rendre à l'évidence : le grand frisson procuré par les événements de la nuit passée s'était évanoui. De nouveau la fumée n'avait plus qu'un goût de poussière. Les molécules alpha et bêta étaient retombées dans leur coma. Le plaisir n'était revenu qu'après le crime. Serais-je obligé de commettre des homicides pour éprouver la joie d'en griller une ? Non. Je n'en étais pas encore là.

Et la culpabilité ? me direz-vous. Avec le recul, je peux dégager quelques enseignements de ma propre expérience. Ainsi, je dirais qu'un criminel qui l'éprouverait à trop haute dose en resterait à son coup d'essai et ne ferait pas carrière. Il faut se détacher au plus vite des nombreux sentiments exacerbés que procure un crime, à la manière de ces gagnants du loto qui, devenus milliardaires, continuent d'exercer leur profession et ne changent rien à leur mode de vie. Ces hommes sont des sages. Il faut une certaine sagesse pour accomplir un crime ; un crime prémédité j'entends, ce qui n'était pas le cas de mon premier. Il m'avait toutefois permis de prendre conscience que ma propension à éprouver le remords était assez réduite. Certains criminels se rongent sûrement les sangs jusqu'à la folie ou au suicide, je n'appartenais pas à ceux-là. En fait, ce crime m'avait donné un coup de fouet formidable dans un moment de mon existence où j'aurais bien cédé aux sirènes de la mélancolie.

Ainsi j'allais vivre ma première journée de « criminel ». Cette tache visible de moi seul m'accompagnerait désormais toute mon existence. Vivre avec un secret a quelque chose de pesant mais aussi d'excitant. Dans le cas présent, je m'étais découvert un nouveau pouvoir, un pouvoir gigantesque dont je ne soupçonnais pas l'existence. Cette boîte de Pandore, tous les hommes la possèdent au fond de leur poche, certains l'ont entrouverte et vite refermée, d'autres en font usage. Les *serial killers*, que j'ai rapidement

évoqués, en exploitent la face la plus vicieuse, les militaires, eux, ont quasiment érigé en principe ce pouvoir obscur. Les stratégies de guerre qui engendrent les grands bouleversements géopolitiques du monde ne s'appuient, somme toute, que sur des meurtres à grande échelle comme moyen de pression. Si grande, parfois, que les crimes commis en deviennent abstraits. Un génocide de plusieurs dizaines de milliers de personnes à l'autre bout de la Terre nous paraîtra moins concret qu'un drame de la jalousie à coups de vingt-deux long rifle. Cette déréalisation de la mort est un tour de magie très prisé chez les dictateurs. Ces Robert Houdin du meurtre sont capables de faire disparaître des populations entières sans que personne ne s'en inquiète. Un lapin, un chapeau, et hop, plus de lapin. Il faut des années au public pour s'apercevoir que le chapeau vide est plein de sang. À des années-lumière de ces Jupiter du crime, les meurtriers de mon espèce ne sont que des modestes artisans, appliqués à leur ouvrage. Mais parfois, comme tout artisan doué, ils approchent l'Art avec un grand A.

Comme tout criminel qui se respecte, je retournai sur les lieux de mon forfait. Avant d'aller chercher ma voiture au garage, j'entrai dans le métro, non sans une certaine appréhension. J'avais l'impression étrange que tout le monde lisait dans mes pensées. Que si je croisais le regard de quelqu'un, cette personne se figerait et m'interpellerait : « Mais, ce n'est pas vous qui avez poussé votre agresseur sous le métro, hier soir ? » Je me faufilai parmi tous les voyageurs jusqu'au bout du quai. Rien. Il ne restait rien des événements de la nuit, les rails étaient immaculés, et le bruit de la journée donnait un aspect si différent à la station que mon crime semblait avoir eu lieu il y a très longtemps, voire dans une autre dimension. Il est vrai que ce meurtre avait pour lui d'être un peu spécial, oserais-je dire pour ma défense. Je n'avais pas suivi une innocente victime afin de lui faire rendre l'âme dans des conditions odieuses, non, le jeune homme que j'avais jeté en pâture aux rails du métro n'avait rien d'un agneau et son couteau avait même déjà servi dans la nuit. Cela, je l'apprendrais au déjeuner par les faits divers du *Parisien*.

Depuis le départ de la créature hostile au tabac, nous avions de nouveau déserté la cantine et repris nos habitudes dans les cafés adjacents. Ce midi-là, je déjeunais au Bon Coin en compagnie de Gold et Véronique. Jean Verider, taciturne ces derniers temps, mangeait non loin de nous au

comptoir. Ravi de nous revoir dans son établissement, le patron nous offrit à chacun un kir en apéritif. Véronique avait demandé qu'on lui apporte *Le Parisien* et s'était plongée dedans.

– Bien fait pour lui, maugréa-t-elle tandis qu'on nous servait nos foies de veau au vinaigre de framboise.

Gold se pencha vers le journal.

– De quoi s'agit-il ? demandai-je.

– Un type a été balancé sous les rails du métro, en face de chez toi. Tu connais pas la vie de ton quartier, plaisanta Gold tout en glissant sa serviette dans son col de chemise.

– Vers minuit trente, précisa Véronique.

– Je dormais, répondis-je. Alors ?

– « L'individu âgé d'une trentaine d'années a été poussé sur les rails par un inconnu dans la nuit de mardi à mercredi. Il est mort sur le coup. Les policiers s'interrogent sur un règlement de comptes ou une agression qui aurait mal tourné. Ce délinquant, encore non identifié, avait agressé en début de soirée une jeune femme dans un parking privé de la plaine Monceau. Les bijoux de la victime, hospitalisée après avoir reçu un coup de couteau, ont été retrouvés dans les poches du marginal. » Moi je dis, bien fait ! reprit Véronique. Si ça se trouve il a recommencé et la suivante s'est mieux défendue.

– Ou le suivant, dis-je simplement, en mâchant mon foie de veau.

– T'imagines, dit Gold, balancer un mec sous le métro.

– Non, j' imagine pas, lui répondis-je.

– T'es seul en ce moment, reprit-il, tu veux qu'on dîne ensemble ?

Il se tourna vers Véronique.

– Véronique, tu dînerais avec deux célibataires, dont un marié ?

– Je ne sais pas, minaуда-t-elle.

Les manœuvres de séduction entamées par Gold depuis plusieurs semaines commençaient à porter leurs fruits.

– Pas besoin de dîner pour se voir, répliqua Jean Verider du bar où il finissait un demi. On va tous se voir et très vite. Et même, à poil !

Nous nous regardâmes en silence.

– Tu as bu Jean ? lui demanda doucement Véronique.

– Vous n'avez pas ouvert votre mail ? La petite surprise du patron vient de tomber, juste avant le déjeuner.

- Il nous invite dans une boîte échangeuse ? demanda Gold.
- Si seulement, malgré Verider. C'est pire que cela, reprit-il, il nous convoque à la piscine.

OceanofPDF.com

Verider avait raison. Ma boîte contenait deux messages que je n'avais pas ouverts. Le premier de Franck Faye, qui m'annonçait que sa prise de fonctions chez Kerko Pékin se déroulait à merveille. Il m'envoyait en pièce jointe une photo de lui en combinaison de pilote devant un avion modèle réduit. Il tenait la grosse télécommande entre les mains, l'antenne pointée vers l'objectif. « Décollage réussi ! » avait-il écrit en lettres mauves dans le ciel. « Le chef d'escale Valentine vous souhaite un bon vol ! » avais-je répondu.

Le second message provenait du mail interne. Il s'intitulait *Le grand bain*.

HBC Conseils / Internal mail / 12 h 57

Afin que l'émulation de nos synergies converge vers les objectifs de notre avenir, apprenons à nous connaître dans le grand bain de l'entreprise ! Dans la joie et la bonne humeur, nous allons nous retrouver à la piscine Pontoise, joyau des années trente dans le 5^e arrondissement. Ce vendredi à partir de dix-huit heures et jusqu'à minuit, la piscine Pontoise sera réservée exclusivement au personnel d'HBC Conseils. Nous nous y rendrons par un minibus qui vous attendra devant nos locaux. Chefs de service, assistants et délégués aux recherches, les beaux jours arrivent, prenez vos effets de bain et rendez-vous dans l'eau !

Franck Louvier
Président-directeur général d'HBC Conseils

Je me précipitai sur le Net pour trouver plus d'informations sur cette piscine. Sur un forum, des internautes donnaient leur avis : « Ma petite préférée dans tout Paris ! » écrivait l'un d'eux. Une magnifique architecture pour cette piscine, trente-trois mètres c'est sympathique, des horaires plus pratiques que ceux des piscines municipales habituelles. Les nocturnes sont très sympas, bassin éclairé de l'intérieur, musique de fond, ça donne une ambiance géniale, parfaite pour se détendre après une journée de boulot ! Eau bien chaude, douches bien chaudes et bien propres. Sèche-cheveux puissants et petit espace miroir pour se pomponner avant de sortir. Seul hic : les prix un peu plus élevés que dans les piscines municipales (la nocturne a

augmenté, neuf euros je crois, c'est vraiment abusif, même si on a aussi accès à la salle de fitness et au sauna. Moi perso, j'y vais que pour la piscine, alors...) Et puis les vestiaires sont extra (balcons donnant directement sur la piscine), mais il faut souvent poireauter cinq bonnes-minutes avant qu'un membre du personnel arrive et vous ouvre votre cabine. Sinon, l'accueil est sympa, moi je les aime bien à la caisse. L'été, il y a beaucoup de queue, il faut choisir ses horaires judicieusement. »

« Pontoise, ce serait la piscine parfaite s'il y avait un bassin de cinquante mètres, répondait un autre. L'accueil n'a rien de commun avec celui des piscines municipales. Le personnel est agréable, souriant et serviable. Pour info, dans cette piscine, il y a également un sauna, une salle de sport, de muscu, etc. Mais pour ça, il faut payer plus cher (une vingtaine d'euros pour un accès par jour). Revenons à la piscine : quand on arrive, il faut monter des marches pour accéder aux cabines. Il y a une zone de déchaussage. Les cabines sont réparties sur deux étages. Un employé vous en indique une où l'on peut laisser ses affaires. Au retour, il revient vous ouvrir. Le sol est propre et les cabines sont spacieuses. On redescend pour atterrir aux douches. L'ambiance fait un peu prison (je vous rassure, je ne suis jamais allé en prison, mais je m'imagine leurs douches un peu comme ça). Bref, le système de tuyauterie fait un peu vieux, mais c'est toujours très propre et bien entretenu (à part un vieux radiateur rouillé dans les douches hommes). *Idem* pour les W.-C., j'ai jamais vu des toilettes de piscine aussi-propres. On arrive enfin au bassin qui fait trente-trois mètres de long, ce qui n'est quand même pas si mal pour nager. Un mètre de profondeur à une extrémité, deux mètres soixante pour l'autre avec cinq lignes d'eau. L'eau est très claire et propre, le carrelage est moderne. Les gens sont plutôt disciplinés. C'est vraiment très relaxant de nager là-bas. J'y suis allé un lundi après-midi. Il y a également des nocturnes organisées dans cette piscine jusqu'à minuit, je crois. Par contre, là, il vous faudra vous acquitter de près de dix euros... Mais vous aurez accès à tous les services décrits plus haut (sauna, sport, fitness...) avec musique (*dixit* le maître nageur à qui j'ai posé la question). Faudra que j'essaye. »

J'étais effondré. Bien évidemment un refus de m'y rendre serait très mal vu. Ce Franck Louvier nous avait pris au piège comme des rats avec son

invitation grotesque et sa synergie à l'eau chlorée. Je broyais ces idées sombres quand mon téléphone sonna.

– J'ai cherché des trucs sur le Net, me dit immédiatement Véronique.

– Moi aussi, répondis-je. Il paraît que le bassin est éclairé par le dessous la nuit.

– Je m'en moque du bassin ! cria-t-elle. Je ne vais pas me mettre en maillot de bain devant tout le bureau.

– Si Véronique, dis-je d'une voix lasse. Et puis, tu es très jolie et Jean sera ravi.

Elle bredouilla quelques mots, énervée, et raccrocha.

Cette séance aquatique allait dépasser toutes mes craintes.

OceanofPDF.com

La piscine était effectivement éclairée par le dessous du bassin. À travers la grande verrière, la nuit tombait sur nous au rythme lent de la musique d'ascenseur qui résonnait étrangement dans l'immense bâtisse. J'avais refermé la porte de ma cabine située au deuxième niveau et m'apprêtais à descendre, en maillot de bain rouge, serviette sur l'épaule et bonnet de bain gris sur la tête. Un bref coup d'œil dans le miroir mural contribua à m'énervier davantage : je ne ressemblais à rien avec ce bonnet grotesque qui me faisait comme une seconde peau. On aurait dit que j'étais devenu chauve et qu'on m'avait pulvérisé une bombe de peinture métallisée sur le crâne.

– Ridicule, murmurai-je avant de m'éloigner en longeant les cabines.

L'une des portes s'ouvrit. Véronique apparut en maillot une pièce noir avec un bonnet blanc.

– On voit ma cellulite, on ne voit que ça, me dit-elle d'un ton exaspéré.

– Mais non, répondis-je.

– Mais si !

De l'autre côté, Gold nous héla avant de se diriger vers nous.

– J'ai mis mon short hawaïen !

Nous regardâmes son short bariolé sur lequel des petits requins tentaient de mordre des surfeurs. Autour de son cou, il portait une fine chaîne en or avec une étoile de David et une perle baroque grise.

– Tu es magnifique, dit-il à Véronique.

– Mais non, soupira-t-elle.

– Mais si, enchaîna Gold.

– Mais non, reprit Véronique.

Ce petit jeu dura le temps d'accéder au premier étage. Depuis la balustrade, on pouvait voir quelques auxiliaires de recherches entrer dans l'eau avec précaution. Ils nous faisaient des signes amicaux. Je trouvais que nous ressemblions à un troupeau de petits mammifères qui venaient de découvrir une mare et n'osaient pas trop faire trempette. Sabine, notre

secrétaire de département, touchait l'eau de la pointe du pied, dans un mouvement de danseuse étoile.

– Sabine est vraiment bien foutue, dit spontanément Gold.

Un éclair de terreur passa dans les yeux de Véronique.

– Qu'est-ce que tu attends pour aller la draguer ? lui lança-t-elle d'une voix aiguë.

Gold haussa les épaules, sans rien percevoir du courroux de Véronique. Il rappela que Sabine avait vingt-sept ans, qu'elle aurait pu être sa fille et qu'il aurait eu l'air malin. Il conclut en disant que de toute façon Sabine était blonde et qu'il n'aimait pas les blondes ; ça lui rappelait sa première femme et c'était un mauvais souvenir. Je regardai mon torse quasi imberbe, puis mon ventre, et rentrai le peu qui dépassait dans une subtile contraction, assez facile à maintenir et qui trompait bien son monde. Je jetai ensuite un coup d'œil au ventre de Gold et me dis qu'il devait faire de même.

– Tu es très velu, lui fis-je.

– Oui, j'ai toujours été comme ça, répondit-il.

– Pas enfant tout de même ?

– Non, pas enfant, m'accorda-t-il.

Sur ces considérations pileuses, nous arrivâmes au pédiluve qu'il fallait traverser avant d'accéder aux douches. Gold se pencha vers Véronique pour lui murmurer quelque chose à l'oreille. Elle retrouva le sourire, l'incident concernant Sabine s'était évanoui. Dans les douches, je cherchai des yeux le radiateur rouillé qu'avait signalé l'internaute, mais ne trouvai pas cette curiosité de la piscine. Ça paraissait très bizarre de voir tout le personnel du bureau en maillot de bain. Quelque chose d'étrangement impudique. Certains semblaient plus grands ou plus petits que d'habitude, les femmes avaient des poitrines plus imposantes ou au contraire moins grosses qu'on ne l'aurait supposé. Je me demandai ce que mes collègues pensaient de moi, car eux aussi devaient se faire ce genre de réflexion : « Tiens, Valentine n'a pas de poils sur le torse, il est plus baraqué qu'on ne croyait », ou peut-être l'inverse.

Jean Verider traversa les douches sans saluer personne. Nous n'eûmes que le temps d'apercevoir un tee-shirt blanc taille extra-large, avec une jeune fille nue imprimée dessus, type playmate, extrêmement vulgaire. À la sortie des douches, nous le retrouvâmes qui faisait les cent pas autour du bassin. Il paraissait énorme dans son tee-shirt et aussi beaucoup plus petit que

d'habitude. Habillé, il portait certainement des talonnettes dans ses mocassins. Ses pieds aussi étaient minuscules, comme des pieds d'enfant. Ses jambes maigrichonnes supportaient un buste disproportionné et un ventre qu'il était inutile d'essayer de rentrer. « *Lick me, I'm a bitch* » s'étirait en bleu ciel sur son tee-shirt, au-dessus de la blonde nue qui se tenait accroupie dans une pose suggestive, les yeux révulsés, la langue à demi sortie, dans une extase de pacotille.

– On me demande de venir en tenue de plage, c'est ma tenue de plage ! nous dit-il avant même que nous ayons ouvert la bouche.

– Jean, c'est de la provoc, lui répondit Véronique.

Il hocha nerveusement la tête avant d'aller s'asseoir sur une chaise en plastique blanc, tel un maître nageur qui nous aurait tous surveillés. Nous pénétrâmes doucement dans l'eau, serrant au passage les mains de quelques collègues qui barbotaient près d'un jet sous pression. Se serrer la main sous l'eau est un geste qu'il faut avoir accompli soi-même pour en saisir toute l'absurdité.

– Chers amis ! Chers amis, bonsoir.

Nous sursautâmes. La voix de Franck Louvier résonnait dans tous les haut-parleurs de la piscine. Il se tenait debout sur le plongoir, un micro à la main. Musclé comme un athlète, sa peau luisante ne devait rien à l'eau du bassin, il avait dû s'enduire le corps d'huile comme le font les culturistes. Il nous fit un petit discours au sujet de la piscine Pontoise, joyau des années trente avec son bassin de trente-trois mètres, sur le fait que nous allions mieux nous connaître grâce au sport, et autres fadaïses. On aurait cru un arien, une sorte de S.S. esthétisé comme il y en avait dans les films de Leni Riefenstahl. Avec ses cheveux courts et blonds et en légère contre-plongée, une photo de lui en noir et blanc aurait pu passer pour une vieille image de propagande du Reich.

– Je vous rappelle que toutes les installations sont à votre disposition : sauna, hammam, salle de squash et de musculation. Je vous remercie, bonne soirée ! Je viens vous voir monsieur Verider... annonça-t-il avant de tendre son micro à un de ses *yesmen*.

Notre nouveau numéro un banda ses muscles et quitta son perchoir dans un plongeon parfait, fonçant comme une torpille vers Jean Verider qui s'était levé, guettant l'arrivée de l'homme poisson. La conversation qu'ils eurent fut brève et animée. Nous saisîmes les mots « obscène » et

« indigne », puis l'homme poisson s'éloigna et Verider retira son tee-shirt qu'il roula en boule et jeta de rage à côté de sa chaise.

– Je vais aller le voir, dit Véronique avant de le rejoindre en quelques brasses gracieuses.

– Sabine, mais vous avez un tatouage ? s'exclama Gold.

La jeune femme, qui nageait à nos côtés, rougit. Elle nous laissa admirer le motif dans son dos, sorte de papillon jaune et rouge vaguement japonisant que lui avait offert son petit ami pour son anniversaire.

– C'est pour porter chance en amour, nous apprit-elle dans un sourire radieux, avant de s'éloigner d'un battement de jambes.

À l'autre bout de la piscine, Véronique discutait avec Jean Verider. Elle l'avait convaincu de rentrer dans l'eau. Autour de nous, les plus jeunes faisaient la course avec Franck Louvier. Véritable machine, il nageait la brasse papillon sans s'arrêter, ses épaules fendaient l'eau mécaniquement. Avec leur crawl de vacances, les autres avaient du mal à le suivre.

– C'est Terminator, ce mec, me dit Gold.

Véronique arriva près de nous, suivie de Verider qui barbotait et jetait des coups d'œil furieux autour de lui. On aurait dit un hibou immergé. Sur son torse, deux petits bourrelets soulignaient ses pectoraux : j'avais déjà remarqué cette curiosité masculine sur les plages, certains hommes enrobés possèdent comme des seins de jeune fille. C'était parfaitement horrifant chez lui. Ses yeux se posèrent sur Franck Louvier qui continuait à labourer tout le bassin. Verider le regardait d'un air mauvais. Louvier finit par sortir de l'eau d'un bond souple ; debout, sur le rebord, il accomplit quelques exercices d'assouplissement puis se retourna comme une carpe et entama une série de pompes. Il se tapait dans les mains entre deux et reprenait, infatigable.

Verider, le visage immobile, ne quittait pas l'autre des yeux. Je le connaissais ce regard, je l'avais eu une fraction de seconde sur un quai de métro. Ce regard, c'était celui de la pulsion de meurtre, que Verider éprouvait alors aussi sûrement que je l'avais ressentie. Pour lui, cependant, le passage à l'acte serait plus difficile en pleine piscine.

– Pourrait pas crever d'une crise cardiaque comme HBC... lâcha-t-il.

Je ne répondis rien. D'ailleurs, il n'attendait aucune réponse. Cette phrase, il se l'était dite à lui-même avant de s'éloigner sans un mot vers l'escalier.

Je me retournai et cherchai des yeux Véronique et Gold. Ils étaient sortis. Gold lui parlait et lui montrait sa perle baroque.

– Fabrice !

Louvier m’interpellait. Il retourna dans l’eau, et en trois brasses puissantes arriva jusqu’à moi.

– Dites-moi Fabrice, j’ai l’intention de réorganiser complètement le premier étage. Je vais vous déplacer au sous-sol.

La phrase mit quelques secondes avant de parvenir à mon cerveau.

– Vous m’entendez ou vous avez de l’eau dans les oreilles ? plaisanta-t-il.

– Vous voulez me renvoyer au sous-sol ?

– « Renvoyer », changez de terme, je vous prie ! Vous aurez un bureau plus grand. Il n’y a pas de fenêtres, mais on vous installera des lampes froides. On va faire ça bien, ajouta-t-il en m’adressant un large sourire.

C’est à cet instant que je décidai de le tuer.

OceanofPDF.com

La préparation d'un crime est une phase très motivante pour l'individu. Réflexions diverses, organisation minutieuse, probabilités, imprévus, timing serré, le tout arrosé d'un zest de génie. On se doit d'être au meilleur de sa forme pour confectionner ce cocktail. Cela tient un peu de la préparation d'un voyage ; en plus pointu et, à cette différence que ce n'est pas vous qui prendrez l'aller simple. Sauf, bien sûr, dans le cas des suicidés. Il semblerait que ces derniers retrouvent meilleur moral peu de temps avant de passer à l'acte, ce qui déconcerte encore davantage leurs proches. À cela il existe une explication très simple : ce meurtre qu'ils vont commettre contre eux-mêmes les motive.

L'envie de tuer est un formidable moteur dans l'existence, sa réalisation parfaite une grande récompense. Dans le cas présent, elle se doublerait pour moi d'un autre plaisir : une cigarette enivrante, la nicotine dans le sang qui produirait son effet, la tête qui tournerait et le frisson dans les poumons. Lorsque j'éprouverais à nouveau du plaisir à fumer, Franck Louvier aurait franchi les portes de l'au-delà. La première fois, j'avais poussé sous le métro un homme qui en voulait à ma vie. Cette fois, ce serait plus subtil, mais le mobile serait le même : je défendrais mes intérêts. Chasseur, je l'étais. Proie, jamais.

Comment tuer ? Il existe des milliers de façon de supprimer son prochain, mais rares sont celles qui passent inaperçues. Un revolver est bien compliqué à se procurer, il fait du bruit, provoque des dégâts considérables. De plus, la balistique est en mesure de retrouver une arme d'après la balle qu'elle a tirée et de remonter le fil de l'enquête jusqu'à vous. Les armes-blanches, elles, nécessitent un sang-froid et une dextérité dont je me savais incapable.

Une promenade sur Internet m'ouvrit les portes de blogs dont je n'aurais jamais soupçonné l'existence. Après avoir tapé sur mon moteur de recherche des phrases aussi diverses que : « comment tuer son patron », « se débarrasser de son ennemi », « comment faire disparaître un individu », je

m'étais contenté de mots-clefs internationaux comme « *Kill* », « *Murder* », « *Crime* ». Les blogs les plus divers contenaient ces mots, mais la plupart d'entre eux tournaient autour de la musique ou du cinéma, jusqu'à ce que je découvre un blog américain.

De prime abord, la photo du respectable vieillard entouré de sa ribambelle de bambins n'avait rien d'effrayant. Le titre du blog l'était encore moins : *Grand-pa' Edward's Good Old Tales*, « Les Bonnes Vieilles Histoires de papy Edward ». L'emblème de la CIA en haut à droite de la page d'accueil m'avait intrigué, et une photo du grand-père Edward en jeune officier de l'armée américaine m'avait invité à lire sa biographie. Ce vieil homme racontait-il ses guerres à sa descendance en culottes courtes ? Oui. Mais il ne s'agissait pas des récits d'un ancien combattant chargé de nostalgie patriotique, loin de là.

Enrôlé dans les services secrets à l'âge de vingt ans pour le débarquement de Normandie, papy Edward n'avait jamais quitté le pays obscur des agents secrets et des services d'actions très spéciales. L'élimination physique et radicale de tous les ennemis des États-Unis était devenue sa spécialité. « Mes chères têtes blondes, sachez que votre grand-père, et arrière-grand-père pour les plus jeunes d'entre vous, qui entre dans son très vieil âge, a commis pas moins de cinquante-sept homicides pour la noble cause de la démocratie des États-Unis. Je vais vous raconter, petits êtres du pays de l'enfance, comment votre papy gâteau a supprimé tous ces méchants qui en voulaient au beau pays d'Abraham Lincoln. »

Des photos de papy gâteau, petits-enfants sur les genoux, livre grand ouvert à la main, émaillaient des récits où il était plus question de techniques de strangulation que de petit chaperon rouge, de perçages de carotides et autres balles dans la nuque que de tartes à la rhubarbe. Une vraie bible du crime. D'après ce que je compris, le patriarche recevait toute sa petite famille une fois par mois et racontait, à cette occasion et pour la postérité numérique, une nouvelle histoire, un nouveau crime, que ses proches se faisaient un plaisir de relater sur ce blog qu'ils avaient créé deux ans plus tôt. C'était terrible, quelque chose entre le récit d'un *serial killer* et la grande brochure Skyteam des tours du monde : « Comment j'ai tué au Vietnam », « Comment j'ai tué en Amérique du Sud », « Comment j'ai tué en Russie »... Il décrivait chacune de ces expériences avec force détails et parfois agrémentait même le récit de schémas explicatifs que sa vieille main

avait tracés en tremblant. L'une de ces méthodes pourrait-elle s'adapter au cas de Franck Louvier ? Les crimes de papy Edward étaient si singuliers que, sortis de leur contexte militaire, leur reproduction dans le monde civil n'était pas aisée.

« Mon vieil ami John Minnery », lus-je sous une photo de lui, prise plusieurs décennies auparavant en compagnie d'un autre homme. « John a écrit ce livre merveilleux, au titre si justement trouvé, poursuivait-il. *Kill Without Joy ! The Complete How to Kill Book* », « *Tuer sans joie ! Les mille et une façons de tuer* ». Immédiatement, j'ouvris une autre page sur mon écran à la recherche de ce livre-là. Jamais traduit, il était pour l'instant complètement indisponible. Je retournais sur la page de papy Edward quand on toqua à la porte de mon bureau. Un des *yesmen* de Franck Louvier, un trentenaire en complet gris, lui aussi sans cravate, me demanda quand je serais libre pour faire le tour des sous-sols avec lui.

– Pas pour l'instant, lui répondis-je sèchement, je travaille pour monsieur Louvier en ce moment figurez-vous.

Il n'insista pas et referma la porte avec mille précautions. Pour instructives qu'elles étaient, les aventures criminelles de papy Edward ne me menaient pas à grand-chose de concret. Je me recalai dans mon fauteuil en cuir noir et me balançai, songeur, quand la phrase de Jean Verider me revint en mémoire : « Pourrait pas crever d'une crise cardiaque comme HBC. » C'était cela la solution. Papy Edward avait évoqué des empoisonnements parmi ses meurtres, mais je n'avais pas retenu l'idée car il usait alors de substances quasiment impossibles à se procurer, comme le cyanure ou la dioxine. À mon humble niveau, je ferais plus simple mais tout aussi efficace. Pour cela il me fallait me procurer une arme que seul un herpétologiste peut connaître, une arme capable de tuer dix personnes, une arme qui mesure trois centimètres à peine et que l'on ne trouve qu'à l'autre bout de la Terre, dans les forêts humides de l'Amérique latine : la *Phyllobates Terribilis*. Un seul contact avec la grenouille Mantella dorée et le compte à rebours commençait.

Un homme décéderait d'un arrêt cardiaque à Paris : qui penserait une seconde qu'il ait pu toucher une grenouille qu'on ne trouve qu'entre l'Équateur et la Colombie ?

De retour chez moi, je passai en revue tous les moyens par lesquels me procurer le fameux amphibien. J'avais de bonnes chances de le trouver chez quelques particuliers, mais en élevage la Mantella perd de sa toxicité. C'était un spécimen sauvage qu'il me fallait. À nouveau devant mon écran, je consultai les forums et autres blogs consacrés cette fois à l'herpétologie. La jungle du Net... Cette appellation n'en était que plus réaliste lorsqu'il s'agissait d'animaux exotiques. Les tuyaux du Web contenaient une véritable Amazonie virtuelle. Depuis l'explosion des appareils photo numériques, chaque passionné envoyait les images qu'il avait prises de sa bestiole favorite. Des centaines de milliers de clichés circulaient sur le réseau. De mon temps, il n'y avait que deux petits magazines bimensuels et payants où nous nous échangeions des informations. Dans le courrier des lecteurs, à la question : « Et ton gecko, tu l'as trouvé où ? », la réponse n'arrivait que deux mois plus tard. L'époque avait changé, la même question aujourd'hui trouvait sa réponse dans les secondes qui suivaient sur MSN. Tandis que je cherchais sur l'écran les spécialistes de la Mantella, un cri retentit dans la cour.

– Ça recommence, murmurai-je.

Nous avions, depuis bientôt un an, un couple de voisins dont le mari, selon toute vraisemblance, battait sa femme. Ils habitaient une autre partie de l'immeuble mais nous avions la cour en commun. Une violente altercation avait eu lieu entre Sidonie et lui, l'été passé, alors que j'étais absent. Elle s'était rendue dans leur escalier et les avait menacés de prévenir la police.

– Pourquoi ne portez-vous pas plainte ? avait-elle crié à la femme.

Son mari avait, paraît-il, ouvert violemment sa porte. Sidonie avait eu un mouvement de recul, elle s'était demandé s'il n'allait pas lui filer un coup à elle aussi.

– Je vous préviens, j'ai le bras très long, si vous touchez à un seul de mes cheveux, j'appelle un ministre, s'était-elle défendue.

L'incident en était resté là. Depuis, nous croisions la femme avec ses lunettes noires qui jamais ne nous adressait la parole et à qui lâchement, je dois l'avouer, je n'osais pas parler. Cette fois, un bruit de verre cassé me fit sursauter dans mon fauteuil. Un carreau, sûrement, puisque j'avais entendu les morceaux tomber sur la verrière. Je me rendis à la fenêtre de la cuisine, la seule de notre appartement qui donnait sur la cour, avec celle de la

chambre d'Emma. J'aperçus une lampe allumée, renversée dans l'obscurité de leur living et une forme qui la ramassait. Dans la pleine lumière de l'ampoule électrique, mon regard croisa celui de l'homme : Brunet Pascal, 3^e étage, bâtiment B, escalier C. Il me fixa une fraction de seconde avant de tirer violemment sur la prise. La lumière s'éteignit, mais son visage resta dans ma rétine, involontairement imprimé par le clash lumière-obscurité. Je déconseille à un salaud de rester imprimé dans la rétine d'un meurtrier, cela peut donner l'idée à ce dernier de se distraire pendant un après-midi de désœuvrement. Lui battait sa femme et moi je cherchais comment tuer mon patron : deux prédateurs très dangereux venaient de se regarder dans la nuit, nous aurions l'occasion de nous revoir en plein jour.

Je retournai à mon écran, prêtant l'oreille. Si ça recommençait, je composerais le 18. Ça ne recommença pas.

Le forum « Herpétomania » contenait une somme considérable de documents sur les reptiles et amphibiens. Des centaines de pythons, des dizaines de caméléons. Pour parler avec ses membres, il fallait s'inscrire sous un pseudonyme, je choisis Natrix Natrix. Désormais autorisé à répondre aux questions et à en poser moi-même, je m'amusai à renseigner des débutants sur la vraie nature des couleuvres à échelons ou la nourriture appropriée pour les iguanes. De mots-clefs en recherches, je tentai de débusquer un amateur de la *Phyllobates Terribilis*. Je ne tardai pas à le trouver à la rubrique des petites annonces : si l'ère numérique avait englouti les parutions de papier, cette rubrique essentielle pour les amateurs demeurait quasiment inchangée. Majortom888 proposait la précieuse marchandise que je recherchais : « Salut à tous, commençait-il, je suis en vadrouille au pays des grenouilles ninjas, très exactement en Colombie, près du Rio Patia. C'est le *paradise* ici. Les Mantellas sont légion, et je vais rapporter quelques spécimens sauvages de la *Phyllobates Terribilis* (carrément jaune fluo à l'observation). Ceux qui sont branchés pour s'en procurer une, n'hésitez pas ! Envoyez un mail, on conviendra d'un R.D.V. discret sur Paname. Pas vu, pas pris. Ciao. »

Il avait posté ce message le matin même et prévoyait son retour pour le lendemain. Je laissai immédiatement une réponse signée de mon nom de guerre Natrix Natrix dans sa boîte aux lettres, indiquant que je lui en prenais une au plus vite et que son prix serait le mien. L'engrenage était en marche et tout se présentait sous le meilleur jour. J'allais réussir. Cette

excitation m'avait fait oublier de dîner et je décidai de griller une cigarette. La pulsion de meurtre devait être si présente en moi que j'eus la surprise de ressentir un petit, tout petit quelque chose. Le signal du plaisir clignotait au loin dans la brume, sur les eaux de l'inconscient. La faible lueur d'un phare qui disait : « Viens. » Oui, j'allais venir, j'étais même déjà en route.

OceanofPDF.com

Pour le retour de Sidonie, j'avais acheté un bouquet de roses.

– Le plus beau, avais-je demandé à la vendeuse.

Je m'en étais tiré avec une addition que je ne soupçonnais pas. Heureusement, les fleurs étaient magnifiques. Sidonie avait refusé que je vienne à l'aéroport, elle rentrerait en taxi, m'avait-elle dit, ce serait plus simple. Le seul hic, avais-je pensé, c'était que ce dîner de retrouvailles serait écourté. Majortom888 m'avait fixé rendez-vous à onze heures du soir dans un pub irlandais non loin du Châtelet. Il ne pouvait se trouver à Paris qu'à cette heure et ce jour-là, après, il partait pour le Midi. J'avais accepté en me demandant comment j'expliquerais à Sidonie que je devais m'éclipser soudainement après le dîner. Cette question m'avait empoisonné toute la journée. J'avais fini par la résoudre à l'aide d'un scénario approximatif : Gold aurait un coup de blues vers les dix heures du soir et me téléphonerait pour savoir si je pouvais venir prendre un verre avec lui. J'avais modifié pour l'occasion la sonnerie du réveil de mon portable et l'avais remplacée par la mélodie des appels. Programmé pour dix heures tapantes, mon combiné sonnerait, je ferais semblant de décrocher et d'avoir une brève conversation avec mon collègue ; je dirais ensuite à Sidonie quelques phrases toutes faites : « Gold n'a pas le moral. Je crois que Véronique n'est pas sensible à son charme. Pauvre vieux. Il veut prendre un verre. Il n'est pas loin. » À cela, Sidonie répondrait en toute logique : « Vasy, va boire un verre avec ton ami », ou quelque chose d'approchant. Ce scénario, j'avais achevé de le mettre au point au Saint-James Club, en attendant une nouvelle cible. Celle-ci ne faisait pas exactement l'affaire, selon mon opinion. On ne tombait pas tous les jours sur des Franck Faye pour Kerko Pékin.

Lorsque Sidonie ouvrit la porte de la maison avec ses deux valises, je sentis que quelque chose n'allait pas.

– Quelque chose ne va pas ? lui demandai-je.

– Si, pourquoi ? se reprit-elle aussitôt.

– Tu as l’air contrariée.

– Mais non, je suis fatiguée. Depuis que le Concorde n’est plus là, je suis obligée de voler sept heures, se plaignit-elle.

Elle ajouta aussi que ce devait être à cause de son maquillage qui s’était défait pendant son sommeil dans l’avion.

Le bouquet de roses sembla lui plaire. Elle me demanda le nom du fleuriste chez qui je l’avais acheté, mais je l’avais oublié. Notre dîner fut assez silencieux, je respectai la fatigue de ma femme. Nous parlâmes d’Emma, qui avait envoyé deux messages sur la boîte mail de Sidonie. Elle paraissait s’amuser à Barcelone. Sidonie avait noté que notre fille ne parlait plus d’arrêter de fumer et doutait, tout comme moi, que la promesse ait été respectée. Entre deux bouchées de poulet tandoori, j’examinai les comptes-rendus de son exposition dans la presse américaine. Des photos d’artistes que je ne connaissais pas, comme d’habitude, excepté le brûleur de pigeons souriant sur tous les clichés comme une star de cinéma. On aurait dit Tom Cruise.

– C’est un homme heureux, ce type, murmurai-je.

Sidonie ne me répondit pas, mais me tendit avec précaution une photo d’elle prise par un célèbre photographe américain. Il avait procédé avec elle à un *shooting* presque un an plus tôt, à Paris, durant le Mois de la Photo, et lui avait remis le cliché à l’occasion de son passage à New York.

– C’est monstrueux, commentai-je.

– Mais non, c’est une merveille, Fabrice.

Joel-Peter Witkin, puisque c’était son nom, avait photographié ma femme de profil, les yeux clos, en noir et blanc, et avait ensuite retouché la photographie avec un réalisme qui dépassait l’entendement pour la transformer en nature morte. La tête de Sidonie semblait avoir été découpée à la hache, elle était posée sur une table en bois parmi des instruments de cuisine anciens et entourée de petits insectes qui semblaient se demander quel était cet étrange plat et par quel bout il convenait de l’attaquer. Le fond était irradié de lumière, une impression de calme mortifère se dégageait de toute l’image.

– Joel-Peter travaille sur la mort, précisa sobrement Sidonie.

– Je vois ça. Tu comptes l’encadrer et la mettre dans le salon ?

– Non, archives personnelles, fit-elle en avalant une gorgée de bourgogne.

À cet instant mon téléphone sonna. J'effectuai mon petit numéro avec brio.

– Va prendre un verre avec ton ami, me suggéra effectivement ma femme.

Je fus presque déçu. Ce mensonge, que même un mari qui trompe sa femme n'aurait pas accompli avec autant de facilité, j'eus aimé secrètement qu'elle le débusque. Qu'elle fronce les sourcils en me demandant pourquoi Gold appelait si tard alors que ce n'était pas dans ses habitudes et en me disant que j'allais peut-être retrouver une femme. Au fond de moi, bien que cela eût bouleversé tous mes plans, je désirais qu'elle doutât, qu'elle eût un mouvement de sourcils, un regard suspicieux. Rien. Je pouvais bien sortir quasiment en pleine nuit vers un rendez-vous invérifiable, cela ne la perturbait pas. « Va prendre un verre avec ton ami. » Soit, j'irais prendre un verre avec Majortom888.

Tandis que je revêtais ma gabardine bleu marine, elle me déposa un baiser sur la bouche, que je lui rendis en l'accompagnant d'un sourire.

– Merci, pour les roses, dit-elle avant d'ajouter qu'elle était fatiguée et qu'elle allait se coucher.

Je partis dans la nuit à la rencontre de la *Phyllobates Terribilis*.

OceanofPDF.com

Onze heures du soir. Il y avait peu de monde dans le pub, ce qui ne manqua pas de me surprendre, car tous les cafés devant lesquels j'étais passé étaient bondés. Un grand comptoir, des tables en bois brun et des affiches en anglais, de sport ou de cinéma. Des yeux je cherchai Majortom888. Le vieil homme attablé devant sa Guinness que j'aperçus dans un coin ne risquait pas de correspondre au pseudonyme, pas plus que la jeune fille blonde qui se tenait à ses côtés et regardait fixement les bouteilles de whisky. Je m'avançai dans la grande salle. Un groupe de jeunes garçons riaient bruyamment entre deux gorgées de bières, quelques couples sirotaient des verres en se regardant dans les yeux. De dos, à une table, était assis un jeune homme aux cheveux blonds, avec des tresses, tout comme ma fille. Les siennes étaient agrémentées de fils de couleur rouge. Je m'approchai jusqu'à lui pour voir son visage. Vingt-cinq ans tout au plus, le teint pâle, deux piercings dans chaque sourcil et un petit bouc, blond lui aussi, qui partait en pointe.

– Vous êtes Majortom888 ?

– Ouais ! me répondit-il en me tendant la main. Tu es Natrix Natrix ?

Je hochai la tête avant de prendre place en face de lui. Il buvait une Guinness.

– La même chose, indiquai-je à la serveuse qui se rapprochait de moi.

Elle fit demi-tour aussitôt.

– Alors, c'était bien la Colombie ? lui demandai-je pour entamer la conversation.

– Trop cool, trop délire, me répondit-il enthousiaste. On peut se tutoyer tu sais.

– Vous êtes herpétologiste ? demandai-je sans donner suite à sa proposition.

– Ouais, je kiffe grave les amphibiens, confirma-t-il.

Je me trompais en le prenant pour un demeuré. Notre conversation me convainquit que derrière son look technotribal et son vocabulaire

« djeun's », comme aurait dit Véronique, se cachait un amateur érudit, parfaitement renseigné au sujet de nombreuses espèces. De mon temps, l'herpétologie était un domaine réservé aux gens très sérieux, parfois même sinistres, là aussi l'espèce avait muté. Après la seconde Guinness, je lui posai la question :

– Alors, ma *Phyllobates*, vous l'avez sur vous ?

– Bien sûr. Écoute, *man*, j'ai eu pas mal de frais pendant mon séjour, je sais que tu vas trouver ça relou, mais il m'en faudrait cent cinquante euros.

J'acquiesçai en silence. En fait je m'attendais à beaucoup plus, et j'avais même pris un billet de cinq cents sur moi. La surprise était plutôt bonne. Ce jeune homme ne devait pas avoir la même notion de l'argent que moi, et le sens des affaires ne devait pas être sa spécialité. À sa place, en me voyant dans mon complet gris, avec ma chemise blanche de marque et mes boutons de manchettes en argent, j'aurais multiplié mes exigences par deux. Je sortis de mon portefeuille un billet de cent et un de cinquante que je posai sur la table.

– Trop cool, dit-il, en ramassant l'argent.

– Et la grenouille ? répliquai-je.

Il eut un petit sourire complice et plongea la main dans la poche de sa veste en jean, sous un insigne cousu où l'on pouvait lire : « *Jesus Forever* ».

– Tu peux aller vérifier aux toilettes, fit-il avant de glisser quelque chose sous la table à mon intention.

À tâtons, ma main saisit une sorte de cylindre recouvert de papier métallique.

– Sûr qu'elle vient de Colombie ? Elle n'est pas d'élevage ? m'inquiétai-je soudainement.

Là aussi, j'eus droit à un sourire en guise de réponse. Il fouilla dans une poche cousue d'un autre insigne dont j'ignorais la signification : « *Prodigy* ». Il sortit un passeport français, l'ouvrit à la page des tampons de douanes et me le tendit sous les yeux. Le tampon coloré de la Colombie s'étalait sur toute la page, la date était correcte. Pas de doute, il revenait de ce pays.

– T'as raison de vérifier, *man*, moi aussi je suis pointu quand j'achète du *shit*.

– Je n'en doute pas, lui répondis-je.

Je me levai en direction des toilettes.

- Vous reprenez quelque chose ? lui demandai-je.
- Ouais, la même.
- Tout est pour moi, lui dis-je en faisant un signe à la serveuse.

Les toilettes étaient éclairées par un néon qui leur donnait un aspect jaune inquiétant. Près du miroir mural et du lavabo douteux des plaisantins avaient griffonné le prénom d'un ennemi en lui attribuant d'imaginaires spécialités sexuelles et mentionné son numéro de portable. Je me demandai si je n'allais pas rajouter celui de Franck Louvier pour rire, mais non, j'avais beaucoup mieux que ça pour lui. Le papier d'aluminium recouvrait un tube à essai en verre, soigneusement fermé à l'aide d'un film de gaze et d'un bouchon de liège. Un minuscule trou au sommet laissait passer l'air. Au fond, dans la partie bombée, Majortom 888 avait déposé un peu de terre baignée d'eau. Assise sur la mousse, la *Phyllobates Terribilis*. Minuscule et luisante, d'un jaune-vert presque fluorescent. Elle tourna la tête vers moi et me regarda de ses yeux d'encre. L'arme absolue. La dernière fois que j'en avais vu une, c'était il y a bien longtemps, dans ma chambre, chez mes parents. Tout avait disparu de ce temps-là, mais la grenouille revenait du passé pour m'aider à accomplir mon premier meurtre avec préméditation. Je la glissai dans la poche de ma veste et ressortis des toilettes. Majortom888 n'avait pas bougé de son siège et entamait une nouvelle Guinness. Il se tourna vers moi.

- Alors ?
 - Nous avons fait connaissance. Parfaite.
 - Je te l'avais dit, rétorqua-t-il en tendant son verre en direction du mien tandis que je m'installais devant lui.
 - Santé.
 - Santé, répondis-je en souriant pour moi-même.
- L'interjection ne manquait pas d'ironie vu ce qui allait suivre.

De retour chez moi, j'ouvris la porte le plus discrètement possible et me dirigeai vers la chambre, où Sidonie dormait dans l'obscurité. Je retirai de ma poche le tube à essai pour le mettre sous la lumière d'une lampe : cette *Phyllobates* ne devait pas dépasser trois centimètres, les petites ventouses délicates de ses pattes, le grain de sa peau jaune fluo, tout concourait à faire d'elle un fascinant gadget. C'était sur ce point que je comptais le plus : son aspect surprend tellement que toute personne qui se retrouve face à elle ne

peut s'empêcher de la toucher, ne serait-ce que pour comprendre ce qu'elle est. Les mammifères qui, à l'exception du singe, ne possèdent pas de pouce préhenseur, n'ont pas recours au toucher pour identifier ce qu'ils ne connaissent pas. Ils utilisent leur nez ; ils flairent quand nous touchons. C'est sur ce réflexe que ma stratégie était basée. Durant la pause déjeuner, j'irais déposer la grenouille dans le bureau de Franck Louvier, pile sur son porte-stylo Montblanc. Sur le fond noir de l'objet, sa couleur jaune ne manquerait pas de ressortir et d'attirer l'attention. Les *Phyllobates* sont si-petites et si molles qu'elles se déplacent peu, rien de commun avec les grenouilles de nos contrées qui sautent en tous sens pendant des heures.

De retour de déjeuner, Louvier avait pour habitude de s'enfermer dans son bureau pour passer des coups de fil. J'avais l'intention de réquisitionner ses deux *yesmen* pour faire le tour complet des sous-sols. Sabine, elle, serait sans doute occupée à classer le courrier en ce jeudi après-midi et n'aurait *a priori* aucune raison de le déranger. Si tout se passait comme prévu, Franck Louvier rentrerait dans son bureau et refermerait la porte... pour toujours, oserais-je dire. Ne le revoyant pas sortir quelqu'un finirait par toquer, puis, sans réponse de sa part, par ouvrir. Et là, surprise, on le découvrirait écroulé sur son bureau. Dans la panique, personne ne remarquerait la grenouille jaune de trois centimètres qui s'y trouverait. De mon côté, averti par le remue-ménage qui ne manquerait pas de se produire, je monteraï au plus vite à l'étage et pourrais facilement récupérer la *Phyllobates* en toute discrétion d'un bref coup de Kleenex.

Il n'est pas de crime sans risque. Un crime parfait n'est jamais parfait. Il l'est, ou plutôt le devient, si la faible probabilité d'échec qu'il contenait ne s'est pas réalisée. Ma probabilité d'échec était la suivante : je ne doutais pas que Louvier pose son doigt sur la grenouille, ni même qu'il la saisisse par une patte pour la regarder. Mais après ? N'allait-il pas ouvrir sa porte et demander des explications sur la présence de la bestiole dans son bureau ? C'était le risque. Toutefois, en bon chasseur que j'étais, ce que j'avais pu cerner de la psychologie de Louvier ne laissait pas prévoir une réaction de ce type. Je ne l'imaginais pas ouvrir sa porte et lancer à la cantonade : « Devinez quoi ! Il y a une grenouille jaune fluo sur mon bureau, elle est minuscule, c'est incroyable ! » Non, je ne le voyais pas réagir ainsi, mais plutôt la saisir d'un air dégoûté tout en continuant sa conversation au

téléphone et la jeter à la poubelle, voire l'écraser sans chercher à savoir comment elle avait pu arriver jusque-là.

D'ailleurs, qui aurait pu le lui expliquer ? Excepté moi...

OceanofPDF.com

Un briquet que j'avais rempli d'essence et un paquet de Benson dorées longues acheté le matin même trônaient sur mon bureau. J'avais dégagé les cigarettes de leur papier et passé les filtres sous mon nez. Une fois encore cette odeur de thé sec et de miel rance que dégagent les paquets neufs m'avait donné le sourire. Cette journée ne s'achèverait pas sans que j'en grille une et que j'en éprouve du plaisir.

La matinée s'était déroulée tranquillement. Une recherche en cours pour un poste dans le développement durable m'avait occupé deux bonnes heures. J'avais déjà trois candidats à proposer, mais je souhaitais en localiser un quatrième, une sorte d'outsider qui plairait peut-être davantage à cette entreprise assez avant-gardiste. J'épluchais *Les Échos*, tel un médium, et tentais d'entrer en contact avec les vibrations du marché. Les récents frissonnements de ce secteur pourraient faire tomber une belle pomme d'une de ses branches. Atalaxia, le groupe spécialisé dans le recyclage des déchets en plastique, risquait de prendre de plein fouet une OPA de son rival Sagemac et, si la manœuvre se confirmait, le choc pourrait bien faire tomber ma pomme. Je m'apprêtais à téléphoner à l'un de mes auxiliaires de recherches afin qu'il me procure l'organigramme d'Atalaxia quand Véronique poussa la porte de mon bureau.

– Tu viens avec nous au Bon Coin ? me demanda-t-elle.

Je regardai ma montre : c'était déjà l'heure du déjeuner, et je ne l'avais pas vue venir. Je répondis que je voulais finir une recherche, et que je les rejoindrais au bistrot dans un petit quart d'heure. Dès qu'elle eut refermé la porte, je pivotai dans mon fauteuil en cuir noir et regardai fixement ma veste de costume suspendue au portemanteau. C'était maintenant qu'il fallait jouer. Une montée d'adrénaline me fit frissonner les poumons tandis que je me levais. Dans ma poche intérieure, j'avais remplacé le portefeuille par le tube à essai contenant la *Phyllobates*. Ce matin, je m'étais enfermé dans la salle de bains pour l'enrouler dans un nombre impressionnant de Kleenex, avant de le glisser dans ma poche. Rien ne devait lui arriver, je

l'avais transporté avec autant de précautions que s'il s'était agi de nitroglycérine.

Les couloirs étaient vides, seule une photocopieuse fonctionnait au loin – certainement un stagiaire qui finissait la copie d'un dossier avant de partir déjeuner à son tour. Ascenseur – cinquième – direction. Les portes s'ouvrirent sur l'étage déserté. Je marchai à pas de loup sur la moquette, à l'affût du moindre bruit. Rien. Je poussai les deux portes de verre qui séparaient la direction des autres locaux : le bureau de Sabine était vide. Je jetai un bref coup d'œil au fouillis qui entourait son ordinateur : des petites figurines Hello Kitty côtoyaient des dizaines de stylos de toutes les couleurs. Sur son écran s'affichait la même plage des Caraïbes que sur le mien. Je le lui dirais, pensai-je, avant de me reprendre aussitôt : je n'étais pas censé me trouver à cet endroit.

Je prêtai à nouveau l'oreille : rien. Pas un bruit. Il n'y avait vraiment personne. Pour m'en assurer, je frappai à la porte du bureau des deux *yesmen*. Pas de réponse. Puis à celle de Franck Louvier. Seul le silence répondit à mes coups. Sur le bois verni, les lettres dorées « HBC » avaient été arrachées, mais on en discernait encore les marques. « Usurpateur », pensai-je avant d'ouvrir.

Le bureau d'Hubert Beauchamps-Charellier n'avait quasiment pas bougé. Le changement le plus notable tenait à l'odeur : par un phénomène quasi surnaturel il ne sentait plus rien, alors qu'un parfum de cigare avait toujours flotté entre ces murs. L'odeur avait suivi HBC, elle avait refusé de se compromettre avec son remplaçant. Je fis quelques pas sur la moquette couleur crème jusqu'au trou provoqué par le tison du dernier cigare d'HBC et m'agenouillai pour l'observer de plus près : les poils d'acrylique avaient brûlé puis fondu. Cela faisait une croûte noire un peu brillante. Je la touchai avec respect, comme une plaie, j'avais besoin de sentir la brûlure sous mes doigts comme saint Thomas avait mis les siens dans la plaie du Christ. Dès ses premiers jours, Franck Louvier avait sollicité un tapissier pour remplacer la moquette, mais là aussi le bureau ne s'était pas laissé faire : le premier tapissier, puis le deuxième et enfin le troisième avaient répondu qu'ils étaient complètement bookés pour les deux mois à venir. Sabine m'avait raconté cela. L'odeur avait disparu et la moquette refusait de se

laisser décoller. Il ne fait pas bon chausser les bottes d'un mort, surtout lorsqu'elles sont trop grandes pour vous.

Sur la grande tablette d'acajou verni, il n'y avait que des accessoires de bureaux, des accessoires de luxe : une pendulette Cartier en or, un porte-stylo et un Montblanc en argent, un gobelet à crayons, en argent lui aussi, sur lequel était gravée une phrase en anglais qui évoquait une amicale de Harvard, un écran plat dernier cri avec un clavier tactile dernière génération. En fond d'écran une sorte de fractale lumineuse qui se régénérât sans cesse et tournoyait dans le vide. Un presse-papiers enfin représentait une sorte d'X dans un cercle de fer sur un socle en marbre. J'ignorais la signification de ce symbole, mais je le trouvais vaguement fascinant : il convenait bien au personnage.

Treize heures douze à ma Rolex. Je retirai le tube à essai de ma poche, jetai un dernier coup d'œil à la *Phyllobates*, immobile au fond, puis ouvris le couvercle. Majortom888 l'avait bouchonné dans les règles de l'art, ni trop enfoncé ni pas assez. Je glissai dans ma poche le bouchon et le film de gaze, sortis un Kleenex et tapotai le tube incliné au-dessus. Un peu d'eau de la Colombie tomba en gouttes puis la *Phyllobates* glissa le long de la paroi, en douceur, jusqu'au mouchoir en papier. Avec mille précautions je l'approchai de la plaque noire du porte-stylo, jusqu'à ce qu'elle daigne y poser une patte, puis l'autre, et qu'elle se hisse sur la surface. Du bout de mon Kleenex, je la poussai un peu pour qu'elle soit bien au milieu du rectangle. Elle se laissa faire. Je me reculai. L'effet était saisissant : une minuscule grenouille jaune fluo sur un fond noir. Pas de doute, le premier qui verrait ça mettrait le doigt dessus.

– Pas bouger, lui dis-je en agitant l'index droit.

Et je ressortis.

OceanofPDF.com

– On va rester là encore longtemps, monsieur ?

– Le temps qu’il faudra, répondis-je sèchement.

Les sous-sols d’HBC étaient désaffectés depuis plus de douze ans et personne n’y faisait plus la poussière. Seul le gardien ouvrait encore la porte de temps en temps pour y déposer un vieil ordinateur, un tapis d’ascenseur usé, ou encore une étagère dont plus personne ne voulait. C’était là que Franck Louvier avait l’intention d’installer mon nouveau bureau, dans la poussière, parmi les déchets inutiles ; belle métaphore. La minuterie ne fonctionnait plus et nous avancions tous les trois à la lueur des torches que tenaient les deux *yesmen* de Louvier. Je les avais réquisitionnés dès leur retour du déjeuner, ils n’étaient pas très chauds pour me suivre dans la pénombre et les toiles d’araignées mais n’avaient pas eu le choix. De mon côté, je jouais le jeu à fond, arpentant les pièces un mètre à la main, enjambant des tables renversées et des chaises, avant de leur crier des cotes : « Sept mètres de large ! Quatre mètres de long ! Deux trente sous plafond ! » Ils les inscrivaient scrupuleusement, l’un maintenant la torche sur le carnet de l’autre. De vrais crétins.

En poussant la porte d’un local, je me retrouvai vingt-cinq ans en arrière. C’était dans cette pièce que j’avais commencé chez HBC. Le mobilier avait peu changé depuis mon époque, l’armoire métallique était toujours à sa place, les étagères aussi. Le fauteuil pivotant avec son tissu marron avait été le mien. Personne ne l’avait jamais remplacé.

– Je crois que je vais choisir cette pièce-là, dis-je doucement.

– C’est pas la plus grande, monsieur, s’exclama l’un d’eux.

– C’est moi qui décide, pas vous, répondis-je en me dirigeant vers l’armoire.

Je tentai de l’ouvrir en tournant la poignée, mais elle était bloquée, ce n’était pas la serrure mais le métal qui avait dû se voiler. Passablement énervé que quelque chose me résiste, je m’arc-boutai dessus jusqu’à ce qu’elle cède dans un froissement de tôle. Elle renfermait des dossiers, des

vieux dossiers rédigés au Bic. Je les époussetai du plat de la main. *Beauchamps-Charellier Profils 1982*, l'année de mon arrivée. *Rapport de stratégie*, par Jean Jacquard. Je reconnus son écriture fine et sa manie d'utiliser des carbones, déjà obsolètes à cette époque. Le vieux scénariste avait de ces bizarreries. L'un des dossiers portait un en-tête qui n'avait rien à faire là, celui de la Michael Philips Production.

– Donnez-moi une torche, fis-je.

Un des garçons me tendit sa torche, que je braquai sur le vieux dossier, daté de 1977 et tapé à la machine. Sa présence ne s'expliquait pas dans un classeur de la société. Je ne déchiffrai pas tout de ce contrat écrit en anglais mais deux noms revenaient sans cesse : Steven Spielberg et François Truffaut, ainsi que le titre *Close Encounters of the Third Kind*. Si mon anglais était encore à son niveau, la traduction littérale donnait : « *Rencontres du troisième type* ». D'après ce document, Jacquard aurait participé à l'écriture de certaines séquences du film où jouait Truffaut. C'était donc cela, cette période américaine avec un réalisateur célèbre dont j'avais entendu parler à l'époque. Ce titre avait une résonance étrange : que faisons-nous dans notre métier à part rencontrer des types, espérant toujours que le troisième serait la perle rare ? La passerelle entre le septième art et le nôtre était plus évidente qu'il n'y paraissait. Au milieu des dizaines de feuilles relatives au film, je trouvai la photo d'un homme, en noir et blanc, un visage d'oiseau et un regard de braise, l'acteur Charles Denner. Le dossier devenait de plus en plus étrange. Je retournai la photo, Jacquard avait noté à l'encre mauve : « Le cavaleur ? »

Mais je n'eus pas l'occasion de poursuivre mes découvertes car le portable d'un des *yesmen* sonna. Il répondit aussitôt.

– Nom de Dieu ! s'exclama-t-il.

Je me retournai vers lui puis braquai ma torche sur ma Rolex. Quatorze heures vingt-sept.

Les portes du cinquième étage s'ouvrirent sur un cri perçant. Il provenait de la gorge de Sabine. La pauvre avait, pour la seconde fois de sa vie, ouvert la porte du bureau de son patron pour le trouver raide mort. Sabine « pétait un câble », comme aurait dit ma fille. Il était impossible de la faire taire, dès qu'elle avait fini de hurler, elle reprenait son souffle pour recommencer de plus belle. Quelques chasseurs du département marketing

la regardaient, pétrifiés. Le son était aigu, une sorte de sirène d'automobile, on aurait presque pu s'y habituer. À l'autre bout du couloir, Gold arrivait l'air hagard, suivi de Véronique. L'un des deux *yesmen* perdit tout sang-froid, il s'approcha de Sabine, la prit par les épaules et la secoua :

– Qu'est-ce qui se passe, bordel ? hurla-t-il.

Sabine ravala son cri, et nous regarda tous d'un air affolé avant de fondre en larmes, comme si nos regards l'accusaient. Elle n'eut que la force de pointer un doigt tremblant vers le bureau de Franck Louvier. Véronique fut la première à se diriger vers la porte. Elle resta debout sur le seuil.

– Oh putain, murmura-t-elle, j'appelle les pompiers.

Gold poussa tout le monde et entra dans le bureau, il s'agenouilla à côté de Louvier, lui prit la main et posa deux doigts sur son cou. Véronique décrocha le téléphone de Sabine qui s'était assise et fixait d'un regard vide ses figurines Hello Kitty.

– Jean, qu'est-ce que je dis au pompier ? cria Véronique.

– Tu leur dis qu'il est mort, répondit Gold d'un ton neutre.

À mon tour je m'avançai dans le bureau. Le choc avait dû être rude pour la pauvre Sabine, car Louvier était allongé exactement au même endroit qu'HBC. Le *remake* était parfait.

Tous se rassemblèrent autour du bureau de Sabine qui maintenant répétait que ce n'était pas sa faute et qu'elle n'y était pour rien, mais personne ne faisait attention à elle. Je tâtai dans ma poche mon paquet de Benson dorées longues et mon briquet, et je m'avançai près du corps. Je sortis une cigarette, le briquet craqua dans ma main, la flamme s'approcha du bout de ma cigarette. Tison et première bouffée. La nicotine dans mes poumons libéra l'endorphine comme le capuchon terrestre d'un volcan explose. Les divines molécules allaient à la vitesse de la lumière dans mon sang. L'apaisement me gagnait. Mes jambes ne me portaient plus et je m'accroupis.

– Fabrice, c'est pas le moment ! me tança Gold.

Je me retournai vers lui, il se tenait dans l'embrasure, je le voyais à peine. Des larmes de joie m'étaient venues devant le corps de mon ennemi. Le médecin qui accompagnait les pompiers diagnostiqua une crise cardiaque foudroyante.

– Il faisait du sport ? demanda-t-il.

– Il nageait comme un malade, confirma Verider en mâchonnant une pastille Vichy.

Il n'avait pas ouvert la bouche depuis le début des événements, trop surpris que son rêve se fût réalisé si vite.

– Il faisait aussi de la muscu, ajouta un des *yesmen*.

– Le cœur a lâché... dit sobrement le médecin.

Personne n'eut l'idée de fouiller la poubelle dans laquelle je récupérai, sans que l'on fasse attention à moi, un Post-it jaune, avec une grenouille jaune. Dans les toilettes, je la remis dans son tube, elle se laissa glisser jusqu'à son petit parterre de mousse et je rebouchai le tout.

– Mission accomplie ma petite cocotte, la félicitai-je en la remettant dans la poche de ma veste.

De retour dans mon bureau, je sortis une autre cigarette et l'allumai, à nouveau l'ivresse du plaisir m'enveloppa. Puis, peu après, je redescendis sur Terre, plus rien, toutes mes aiguilles personnelles s'étaient replacées sur le zéro. Pour le progrès de la science, je peux indiquer que la modification des alpha et bêta due à un homicide dure presque une heure.

OceanofPDF.com

Phyllobates Terribilis m'avait dorénavant rejoint dans le cercle très fermé de ceux qui ont commis un meurtre. Je ne pouvais pas me résoudre à abandonner ma collaboratrice d'un jour dans un sac-poubelle hermétique ou à la livrer au feu de la cheminée. Omettant de signaler son casier judiciaire, je lui trouvai une nouvelle et plus grande maison que son tube à essai. Une petite annonce sur le forum « Herpétomania » me fit croiser les jours suivants un autre amateur de Mantellas. Je le rencontrai brièvement à l'heure du déjeuner dans un bistrot non loin du Bon Coin. Je lui remis le tube à essai, sans lui demander de contrepartie financière.

– L'argent n'a pas d'importance, je suis appelé à de hautes fonctions à l'étranger, je ne peux pas emporter mes animaux avec moi. Occupez-vous bien de celle-ci, lui demandai-je.

Il me jura qu'elle trouverait un terrarium d'un demi-mètre cube pour elle seule et une flore parfaitement appropriée. Ma grenouille assassine allait purger sa peine dans une prison de luxe, et son maton veillerait sur elle avec toutes les attentions du monde. Quelques semaines plus tard, mon destin rejoindrait celui de ma Mantella, meurtre et cage de luxe, c'était bien le moins pour les spécimens rares que nous étions.

Cette excuse étrange que je m'étais inventée – « Je suis appelé à de hautes fonctions à l'étranger » – était-elle tombée dans quelque oreille divine ? Si l'étranger pour moi n'irait pas plus loin que le cinquième étage d'HBC, les hautes fonctions seraient bien réelles. Le destin réparait son injustice.

Le conseil d'administration situé à La Défense prit contact avec moi le lendemain de la mort de Franck Louvier. J'étais invité à me présenter le plus rapidement possible au cinquante-septième étage de la tour Topaze. Je découvris que les actionnaires et leurs représentants n'ignoraient rien des souhaits qu'HBC avait émis pour sa succession. Que leur avait-il pris de ne pas respecter ses volontés ? C'est le grand mystère de la stratégie des entreprises : on prend la mauvaise décision au mauvais moment, tout en

étant persuadé de bien agir. L'analyse, le conseil, l'expérience, rien n'y fait. Soudainement, un virage absurde a lieu et un groupe au sommet de sa gloire se met à chuter aussi sûrement qu'une feuille morte en automne. Ces fautes insensées ne s'appliquent pas qu'au milieu financier, la plus célèbre du monde civil concerne une manœuvre maritime restée dans les annales : celle du capitaine du Titanic qui commanda la marche arrière de son vaisseau dix minutes trop tard. Pourtant, les témoignages s'accordèrent pour confirmer que ses lieutenants lui avaient signalé la présence d'un gros iceberg droit devant. « Mais non... on passera », leur avait-il assuré. On a vu. Les chutes vertigineuses de Vivendi, d'Enron ou l'implosion de la bulle Internet ont démontré comment une mauvaise décision et la persistance de celui qui l'a prise pouvaient mener au gouffre en quelques mois. HBC Conseils avait cette fois l'intelligence de faire machine arrière avec, non pas dix minutes de retard mais un mort d'avance, oserais-je dire.

– Vous allez prendre les fonctions de président-directeur général d'HBC Conseils, conformément aux volontés exprimées par Hubert Beauchamps-Charellier. Monsieur Valentine, vous avez les pleins pouvoirs et notre confiance.

Je m'étais levé et avais incliné la tête sous les applaudissements de la table ronde.

– L'esprit d'Hubert Beauchamps-Charellier sera respecté, je ferai de mon mieux. Merci, avais-je répondu simplement.

Vingt-quatre heures plus tard, la nouvelle tombait sur les bureaux de tous mes collègues et j'entrais en fonction le jour même. Je décidai de convoquer tout le monde dans la salle mauve afin de prononcer un discours, bref et sobre, qui rendait hommage au fondateur et recadrerait notre ligne stratégique suivant nos traditions. Je m'étais demandé si Gold et Véronique n'éprouveraient pas quelque jalousie à l'annonce de cette nomination. Je connaissais trop la nature humaine, l'ambition, les exigences financières et la soif de reconnaissance, pour savoir que la réussite de l'autre ne déclenche pas souvent la joie des uns. Il n'en fut rien. Lorsque je croisai Véronique dans l'entrée de l'immeuble, elle m'embrassa sur les deux joues en me félicitant. Je m'étonnais d'un tel témoignage d'affection quand mes yeux tombèrent sur la chaîne en argent qu'elle portait autour du cou. Parmi ses breloques habituelles, il y en avait une nouvelle, une perle baroque grise. Je compris alors que son état d'euphorie n'était pas dû qu'à mon nouveau

statut. J'aurais bien pu devenir président des États-Unis qu'elle n'aurait pas éprouvé la moindre animosité à mon égard. Son histoire d'amour, qui débutait avec Jean Gold, occultait tout le reste.

Et mes amours à moi, où en étaient-elles dans le feu de ces nouveaux événements ? Sidonie m'avait serré dans ses bras en apprenant la nouvelle. Elle avait posé sa tête sur mon épaule, longtemps, dans le silence du salon, puis elle avait dit :

– Tu le mérites, tu es un homme bien, Fabrice.

Il y avait quelque chose de grave dans sa voix, de grave et de nostalgique. J'aurais aimé qu'elle pousse un cri d'enthousiasme, que l'on fasse sauter le bouchon d'une bouteille de Dom Pérignon, que l'on se saoule en levant nos verres devant la photo de Francis Bacon. Ma réussite avait troublé la seule personne à qui je n'avais pas pensé, ma femme.

Après avoir remercié définitivement les deux *yesmen*, je remplaçai dans mon nouveau bureau le fauteuil d'Hubert Beauchamps-Charellier par celui qui lui faisait face. Subtil échange qui relevait de la plus primaire superstition. La tablette en acajou verni était nette et sentait le Pliz ; j'y disposai mes affaires, le portrait de Sidonie accompagnée d'Andy Warhol, sa photo préférée, une de ma fille avant sa coiffure ridicule, un cendrier en cristal, des coquillages rapportés de vacances et un briquet de table Dunhill en or. Si les lois antitabac se propageaient dans l'immeuble, je me trouvais désormais dans le dernier bunker où elles ne risquaient pas de se voir appliquées. Cette chance ne m'était d'aucun secours puisque le plaisir avait de nouveau disparu. Ce sentiment de punition me suivrait-il toute mon existence ? D'après le magicien des fruits et légumes de Rungis, seul Di Caro pouvait annuler ce qu'il avait fait, et il se trouvait en prison. En préventive, jusqu'à son procès, où il en prendrait pour deux ou trois ans, à en croire le policier aux lunettes mercurisées. Serais-je capable de tenir jusque-là ? La suite des événements me permet de donner la réponse à cette question : non.

OceanofPDF.com

Il est de ces instants merveilleux que la vie vous offre sur un plateau. Petit cadeau du Tout-Puissant ou délicate attention d'un ange tentateur et facétieux. Parmi ces rayons de soleil inattendus, on trouve les situations les plus diverses : une belle jeune fille en robe légère à la terrasse d'un café qui lit le même livre que vous, voilà que ce hasard vous invite à engager la conversation. Un ami perdu de vue depuis longtemps que l'on retrouve dans la salle d'embarquement d'un vol long courrier et avec lequel on bavardera tout le voyage. Un voisin que l'on déteste et qui, par un bel après-midi ensoleillé, remastique ses fenêtres, debout sur la rambarde de son balcon, à quinze mètres au-dessus du vide. C'est cette dernière option qui me fut proposée un samedi après-midi.

Deux jours plus tôt, la femme de Pascal Brunet, mon sympathique voisin du bâtiment B, escalier C, était passée sous mes yeux dans l'entrée de l'immeuble. Allongée sur une civière à roulettes des pompiers et le visage tuméfié, les hommes du feu lui demandaient impérativement de ne pas bouger.

– Je suis tombée dans un escalier, expliquait-elle d'une voix pâteuse.

– Y'a pas d'escalier chez vous, madame, lui répondit l'un d'eux avec autorité.

– Dans l'escalier général, celui de l'immeuble, insista-t-elle, à bout de forces.

– C'est ça, c'est ça, répliqua le pompier qui n'était pas dupe.

Il croisa mon regard et posa sa main sur mon bras.

– On peut vous parler une seconde, me demanda-t-il avec politesse mais fermeté.

Il m'entraîna dans le couloir.

– Vous êtes un des voisins de cette personne ?

– Oui, dis-je en hochant la tête d'un air contrarié.

– Je n'ai donc pas besoin de vous faire un dessin, conclut le pompier. Il faudrait que vous appeliez une assistante sociale, parce qu'un jour, votre

voisine, je vais l’emmener sur cette civière, mais elle ne parlera plus, si vous voyez ce que je veux dire.

– Je vois, dis-je sobrement.

– OK, alors vous y pensez ? fit-il en me tapant du plat de la main sur l’épaule d’un geste bref.

Camaraderie virile.

En ce début de week-end, j’étais seul et désœuvré dans l’appartement : Sidonie était retournée à la rédaction de *Moderna* pour peaufiner la maquette du prochain numéro. Tandis que je me déplaçais dans les pièces vides, un pastis glacé à la main, mes yeux s’arrêtèrent sur le miroir mural de l’entrée. D’année en année, Sidonie et moi y avions glissé des photos d’Emma bébé, puis enfant, puis jeune fille, mêlées à des photos de notre jeunesse à nous : Sidonie petite fille, debout, à côté d’un château de sable, sur une balançoire, dans une piscine avec des brassières gonflables. Mes yeux s’attardèrent sur une photo de moi, enfant, aux Tuileries. Mes cheveux, qui deviendraient châtain foncé puis gris, étaient blonds alors. Devant le bassin des petits bateaux, je souriais à l’objectif, je tenais un jouet, un moulin à vent multicolore, j’avais l’air radieux, je ressemblais à un lapin dessiné par Walt Disney. Mes yeux dans ceux du petit garçon, je l’interrogeai mentalement : y avait-il un moyen de savoir que quarante-quatre ans plus tard tu fumerais deux paquets de cigarettes par jour et que tu deviendrais un meurtrier ? Le petit garçon n’avait pas la réponse. Une étrange nostalgie me serra le cœur : j’aurais voulu retourner dans l’après-midi de la photo, avec mon moulin à vent multicolore. J’eus le sentiment que cette journée des années soixante aux Tuileries aurait pu combler le reste de mon existence. Winston Churchill avait formulé cette impression dans une phrase célèbre mais je ne me souvenais plus de la citation exacte.

Emma devait rentrer le soir même de Barcelone. Je ne manquerais pas de lui demander si sa promesse avait été respectée, mais en fait je m’en moquais un peu, Emma me dirait ce qu’elle voudrait, c’était perdu d’avance. Je retournai à la cuisine me resservir un pastis. Par la fenêtre entrouverte, j’entendis un bruit de scie et un juron. Je m’approchai. Mon voisin remplaçait le carreau qu’il avait brisé l’autre nuit. Il en avait profité pour faire tomber tout le mastic des autres et le refaire. Il devait être de ces

bricoleurs du dimanche qui passent tout leur week-end un marteau à la main au lieu de s'occuper de leur femme. Dans le cas de mon voisin, il eût été préférable qu'il y passe ses semaines entières... Je revis le visage de la malheureuse sur la civière à roulettes des pompiers. Elle était toujours hospitalisée. Comment pouvait-on frapper une femme ? Sa femme ? L'idée de lever la main sur Sidonie ne m'avait jamais traversé l'esprit et cette seule pensée me glaça le sang. Je m'accoudai au balcon et je le regardai. Physique robuste mais plutôt de petite taille, brun, la quarantaine, quarante-cinq ans peut-être. Il avait du mal à atteindre les carreaux du haut et plutôt que de monter sur un tabouret, il avait posé un pied sur le balcon et s'était hissé en se maintenant d'une main à l'embrasure ; de l'autre il faisait sauter le mastic à l'aide d'une gouge. Il grattait de manière répétitive, on aurait dit un insecte, un termite acharné à creuser sa planche. Un petit rond blanc et lumineux tremblait sur le mur au-dessus de la fenêtre. Je mis quelques secondes à comprendre qu'il s'agissait du verre de ma montre. Le soleil le projetait sur la surface, à la façon de ces pointeurs de fusil à lunette que l'on voit dans les films d'action : une petite tache rouge qui se déplace vers la cible. Impact. Mort. La mienne était plus grosse et blanche, je m'amusai à la descendre vers la fenêtre, je bougeai le poignet d'un micron, le rond baissa brusquement de plusieurs centimètres. La manœuvre était délicate. Le cercle arriva sur sa chemise en jean. Doucement, je le remontai le long de son bras puis je suivis la trajectoire du cou, lentement, appliqué, jusqu'à sa joue... jusqu'à son œil gauche.

– Hé ! Allez jouer à ça ailleurs ! aboya-t-il en se tournant vers moi.

J'écartai les mains en signe d'excuse, il reprit ses grattements. L'envie d'un deuxième pastis m'avait complètement quitté, une autre venait de s'y substituer.

– Je fumerais bien une cigarette, lui dis-je.

– Qu'est-ce que vous voulez que ça me foute ! me répondit-il sans même se retourner.

– J'ai une petite idée, moi, de ce que ça pourrait te faire, murmurai-je.

Je sortis de ma poche mon paquet de cigarettes et mon briquet, les laissai sur la table de la cuisine avant de tourner les talons vers l'entrée. Une à une, j'enlevai les photos du miroir et les déposai sur la commode. D'un geste ferme, je le décrochai de son clou. Il était plus lourd que je ne le pensais, mais pas trop pour ce que je voulais en faire. De retour dans la cuisine, je

posai mon miroir sur le plan de travail, jetai un coup d'œil à la fenêtre, mon termite grattait toujours son mastic, arc-bouté sur son balcon. Pas besoin de prendre contact avec une assistante sociale. Sans faire de bruit, j'amenai le miroir avec précaution jusqu'à la fenêtre et le calai face au soleil.

– Hé ! le hélai-je.

Il tourna la tête vers moi. D'un coup sec, je pivotai le miroir vers lui. Flash sur son visage. La gouge dérapa sur le mastic, la main partit dans le vide et entraîna tout le corps.

OceanofPDF.com

– Tu ne l’as pas entendu tomber ?

– Non, je regardais la télé, répondis-je à ma femme en soufflant la fumée de ma cigarette.

De la fenêtre de la chambre d’Emma, Sidonie et moi regardions les pompiers dans la cour qui maintenant déplaçaient le corps pour le poser sur une civière tandis qu’un policier prenait des notes. Des yeux, je cherchai le jeune pompier qui m’avait suggéré d’appeler une assistante sociale, mais je ne le trouvai pas. Le corps du voisin laissa une tache de sang sur la pierre. Le policier prit quelques photos numériques du sol, de la tache, puis du balcon vu d’en bas. À l’étage, un pompier referma la fenêtre au carreau manquant, puis parla derrière la vitre avec la concierge, je voyais leurs lèvres remuer. Mon sang filait dans mes veines, le plaisir. Le plaisir de fumer et peut-être aussi de tuer. Cela faisait bientôt une heure que Pascal Brunet s’était écrasé sur le sol de la cour, cette cigarette était l’une des dernières avant l’extinction des feux du plaisir.

– Tu fumes beaucoup, je croyais que ça ne te faisait plus rien, lança Sidonie.

– Si, parfois, ça revient, dis-je énigmatique.

Elle n’insista pas, et referma la fenêtre en disant que ça suffisait comme ça et que nous n’allions pas pleurer pour un salaud. J’acquiesçai en silence. Elle retourna dans l’entrée chercher le sac de courses qu’elle avait déposé à son retour.

– Tu as changé les photos de place sur le miroir ?

– Oui, j’ai nettoyé la glace au Bref-vitres, répondis-je, attendant un éventuel commentaire.

Rien, Sidonie revenait du couloir avec les courses.

– Je suis passée chez Dalloyau, dit-elle en posant le sac sur le plan de travail.

Je la regardai. Qui pouvait imaginer que je sois pour quoi que ce soit dans la chute du voisin ? « Le crime parfait est à la portée de tout le monde »,

pensai-je.

Le soir, nous dînâmes en compagnie d'Emma qui revenait bronzée de Barcelone. Elle nous avoua qu'elle n'avait pas stoppé sa consommation de cigarettes, mais l'avait juste diminuée. Cette promesse non tenue ne déclencha pas de reproches particuliers, car nous eûmes la surprise de retrouver notre fille avec une coiffure normale, les tresses en locks avaient disparu, ses cheveux étaient à nouveau lisses et plus courts, le maquillage aussi était plus discret. Comme me le confia très justement Sidonie au moment où nous nous couchions :

– Je crois que ce Benjamin a une bonne influence sur elle.

Il était bien possible que nous ayons dépassé le pic de la crise d'adolescence commencée deux ans plus tôt. Toutefois, le dîner ne s'était pas déroulé sans encombres. Emma n'avait pas manqué de signaler que les tapas de Barcelone étaient meilleurs que « la bouffe de Dalloyau ». Elle s'était entendu répondre par Sidonie qu'elle n'avait qu'à se mettre aux fourneaux pour nous en confectionner.

– Absolument, on sera ravi de goûter ça, avais-je renchéri.

Emma s'était aussitôt posée en victime, tout ce qu'elle disait était retourné contre elle, nous nous « liguions », selon ses propres termes. Si elle était dans sa phase descendante, l'adolescence avait encore des cartes à jouer. Quelques restes de provocation traînaient encore de-ci de-là, comme ce récit qu'elle nous fit de leur promenade dans un quartier chaud de Barcelone et l'explication détaillée des accessoires qu'ils avaient achetés dans un sex-shop.

– Ben quoi ? Ça va, jouez pas les choqués, maman a organisé une expo entière avec des bites géantes l'année dernière, s'était-elle défendue.

Sidonie avait levé les yeux au ciel. Il s'agissait d'œuvres conceptuelles conçues par un artiste qui travaillait sur la forme, avait-elle expliqué d'un ton agacé, rien à voir avec des jouets érotiques.

– N'empêche que c'était quand même des godes, avait insisté Emma, cherchant la claque.

– On va peut-être parler d'autre chose, non ? avais-je conclu froidement, afin de faire revenir la conversation sur la Sagrada Familia.

Une autre provocation avait particulièrement déplu à Sidonie : à l'apéritif, Emma avait levé son verre de porto à la santé de « l'enfoiré de voisin qui

venait de se vautrer ». Sidonie lui avait demandé de changer de langage immédiatement et de ne pas porter ce genre de toast sur le dos d'un mort.

Concernant mon changement de statut chez HBC, la réflexion de ma fille fut à la hauteur des considérations de son âge :

– Trop cool, tu vas gagner dix fois plus de thunes !

Vacances. Toutes ces modifications dans ma vie me donnaient envie d'une pause. Le fumeur contrarié voulait se reposer, le manager consacré prescrivait une coupure, le meurtrier émérite demandait un intermède. Ces trois personnalités en une seule souhaitaient faire un break. *Leaders need a break* : cette phrase qui sonnait comme le refrain d'une chanson anglaise dissimulait un des voyagistes les plus secrets du monde. Maintenant que j'étais la tête d'HBC Conseils, j'avais accès au compte et au mot de passe d'Hubert Beauchamps-Charellier. L'organisation *Leaders need a break* fonctionnait comme un club fermé, chacun de ses membres, répartis sur les cinq continents s'acquittait d'une cotisation annuelle très élevée, en échange de quoi il pouvait sélectionner à tout moment la destination de son choix et les prestations qui l'accompagnaient. Ma première visite sur le site Internet me donna le vertige. Je m'attendais à des formules de luxe, mais pas à ce point.

Caribbean-Silence-Break proposait une villa lacustre aux proportions démesurées. Tout en rondins de bois clair, elle baignait dans les eaux d'un lagon privé, uniquement accessible par bateau ou hélicoptère. Dix domestiques allant du pêcheur à la femme de ménage étaient à l'entière disposition de l'occupant. Le prix du séjour n'était pas indiqué, ni ceux des prestations, de la plongée sous-marine au deltaplane. Les membres de l'organisation ne payaient rien, il leur suffisait de s'inscrire et d'indiquer leur date d'arrivée et la durée de leur séjour. Si ma fille pouvait se faire offrir deux semaines à Barcelone, de mon côté j'allais planifier les vacances d'été les plus stupéfiantes avec Sidonie. Ce serait une surprise parfaite et bienvenue.

Ice-Luxury-Storm, une autre formule, invitait à se rendre dans une résidence privée à la frontière du cercle arctique. Prestations inouïes, piscine, sauna, jacuzzi, découverte de la banquise. Vue imprenable sur les glaciers flottants, week-end en igloo et motoneige, promenade-découverte « Les phoques, nos amis », en association avec Greenplanet. Survol de la

baie en hélicoptère. Les photos des chambres et du salon avec vue sur la banquise paraissaient tout droit sorties d'un film d'anticipation.

Venezia-Island-Vivaldi-Break proposait de se rendre sur une île privée à quelques kilomètres de Venise. Marins, domestiques, chef cuisinier, guides de musée, gondolier, jardiniers étaient à disposition durant toute la durée du séjour. Le palais, construit en longueur sur l'île, offrait une piscine souterraine décorée à la manière d'une grotte, une salle de cinéma et un observatoire avec télescope pour regarder les planètes. Au mur étaient accrochés des tableaux de Guardi et Canaletto dont on ne précisait pas s'ils étaient des copies ou des originaux ; tout paraissait possible. En bas de page, une icône signalait que ce voyage avait déjà été effectué. Je regardai les images du jardin avec son gazon tondu à l'anglaise en me disant qu'Hubert Beauchamps-Charellier l'avait foulé, sûrement accompagné par ce Pierre que je n'avais fait qu'entrevoir rue Jacob.

Nautilus-Luxury-Break offrait le dépaysement à trois cents mètres sous l'eau des Bahamas. Une résidence privée accessible uniquement par bathyscaphe. Les fenêtres en forme de bulle donnaient sur la faune marine et le bleu des profondeurs. Un chef proposait son savoir-faire pour préparer les poulpes et requins comme personne. Les formes ovoïdes et les grandes bulles de plexiglas me firent penser aux projets de mon père ; cette construction de luxe sous-marine aurait pu sortir directement de ses cahiers d'architecte.

La liste continuait mais je n'avais pas le temps d'ouvrir toutes les pages du site. Un déjeuner d'affaires avec le numéro deux d'un célèbre groupe automobile m'attendait. Il était un de nos clients depuis longtemps et cette entrevue informelle permettrait de renforcer nos liens et de le rassurer après la disparition d'HBC. Réflexion faite, la villa sur pilotis dans les Caraïbes me parut être la meilleure destination pour l'été. Je sauvegardai la page et me l'envoyai par mail à mon adresse personnelle. Ce soir, je l'ouvrirais devant Sidonie, à l'heure de l'apéritif.

OceanofPDF.com

Dix-neuf heures et deux minutes. Le jour semblait avoir disparu et pourtant il n'était pas tard. Depuis quelques années, l'approche de l'été engendrait à Paris ce genre de phénomènes climatiques, précurseurs d'ondées comme n'en connaissent que les tropiques. La lumière devenait jaune, comme sablée, elle filtrait à travers la masse grise des nuages, tandis que des flashes les illuminaient par-dessous. Des éclairs de chaleur. Le déjeuner d'affaires s'était bien déroulé, le sympathique numéro deux du groupe automobile avait tenu à m'offrir un presse-papiers en argent représentant la dernière-née de leurs usines, il était très lourd et je l'avais posé sur mon bureau, à côté de la photo de Sidonie avec Warhol. J'avais hésité à le rapporter à la maison, mais ce cadeau n'amuserait que moi et j'avais beaucoup mieux que ça : mon *Caribbean-Silence-Break* en guise de friandise pour l'apéritif.

L'appartement, lui aussi, baignait dans cette obscurité jaune. Toutes les lumières étaient éteintes, pourtant la porte n'était pas verrouillée.

– Tu es là ? demandai-je dans le silence.

Dans le salon, Sidonie alluma soudainement la petite lampe de la cheminée. Elle était à demi allongée sur le canapé. Elle me regarda quelques secondes avant de dire doucement :

– Je suis là.

– Tu es malade ?

– Non.

Je retirai ma gabardine bleue et posai ma mallette dans l'entrée. Un sentiment de danger m'envahit brusquement. Une certitude. Quelque chose était anormal dans cette obscurité, ce silence et ce « je suis là ». Quelque chose n'allait pas. Je le sentais depuis son retour de New York, c'était diffus, flottant, brumeux. Quelque chose coinçait. Seul dans l'entrée, j'avais l'impression de me tenir debout face à la mer en attendant qu'une vague énorme me déferle dessus. C'était exactement ça. Lorsque je pénétrai dans le salon, le sentiment d'oppression augmenta. Sidonie portait son tailleur Saint-Laurent noir et un pull blanc à fines mailles, ses cheveux noirs au

carré paraissaient prendre les mêmes reflets bleus que le tissu du vêtement. Elle me suivait des yeux, une infinie tristesse se dégageait de son regard, quelque chose de palpable qui transformait les deux mètres à peine qui nous séparaient en centaines de kilomètres. Un instant j'eus même l'impression optique qu'elle était très loin, comme si mes yeux avaient dû faire un effort pour identifier le contour de son visage et la reconnaître.

– Fabrice, il faut que je te parle... dit-elle.

J'entendais le ronronnement de la vague qui se rapprochait : j'allais tout prendre de plein fouet, je le sentais, je le savais. Mais quoi ? Qu'allais-je prendre de plein fouet, comme ça ? Je me posais la question alors qu'inconsciemment une lueur commençait à clignoter. Mon talon d'Achille allait me jouer le tour le plus foudroyant de mon existence : je n'entendais rien à l'art moderne et, fondamentalement, je ne l'aimais pas. C'était le défaut de fabrication dans notre histoire à Sidonie et à moi. D'année en année, la pièce défectueuse avait fini par arriver au bout de sa résistance, elle avait cassé, le moteur était arrêté. C'était ça ce silence et cette obscurité jaune, quelque chose s'était arrêté.

– Assieds-toi, dit-elle doucement.

Je m'assis. Alors que nous nous regardions sans prononcer un mot, je haussai les sourcils pour l'inciter à parler. Elle ferma les yeux pour les rouvrir aussitôt.

– Fabrice, je ne vais pas te mentir. Il y a quelqu'un d'autre dans ma vie.

Impact. Je restai immobile. La vague déferlait sur moi, je pouvais en éprouver le poids tout autour de mon corps, une impression de vitesse et d'écrasement en même temps. Quelque chose d'énorme qui peut vous entraîner si vous tentez un seul mouvement. Alors, je ne bougeai pas.

– Je ne sais pas si on se sépare ou pas. Je ne sais pas comment on gère ça. Mais je ne veux pas inventer d'histoires. Des cocktails qui n'existent pas, des réunions au magazine qui n'existent pas. Je ne veux pas de ça.

Je ne trouvais aucun mot. Aucune phrase. Mon esprit était étrangement vide, comme un disque dur purgé de ses données. Je crois que j'aurais pu rester muet comme ça pendant des heures, voire des jours entiers et, pourtant, la phrase sortit toute seule :

– C'est qui ?

Sidonie émit un imperceptible souffle par les narines, suivi d'un minuscule froissement de ses fossettes, signe de contrariété. Comme la

réponse tardait, je demandai à nouveau :

– C’est qui ?

– C’est Damon Bricker, lâcha-t-elle.

OceanofPDF.com

« Moscou, décembre 1957.

Il faisait froid cet hiver-là et les bulbes de la place Rouge étaient recouverts de neige. Ce n'était pas la première fois que je me rendais dans ce pays, mes précédentes visites avaient été discrètes, il ne s'agissait que de recenser la liste de nos amis et de leur fournir des consignes sur l'envoi de leur courrier ou les nouveaux numéros de téléphone qu'ils pouvaient composer pour nous joindre. Une dénommée Natacha, dite Tacha, m'accueillit dans son modeste logis, un immeuble qui donnait sur une petite place dont j'ai oublié le nom. Il y avait un marché le vendredi où des vieilles femmes grosses et aux joues rouges avec des foulards sur la tête venaient vendre des légumes. Je me souviens que nous avons acheté des choux et que Tacha avait fait une soupe. La soupe était très mauvaise et nous avons rajouté du beurre dans l'eau. Tous ces détails ne vous passionnent sûrement pas, mes petits, mais ils reviennent avec une précision surprenante dans la mémoire de votre papy gâteau. L'emballage du beurre était bleu et Tacha m'avait traduit les caractères que je n'arrivais pas à lire. Nous avons passé un bon mois ainsi, sans éveiller la curiosité des voisins. Je m'étais laissé pousser la barbe pour faire plus Russe, et je m'habillais avec des vêtements du pays que Tacha avait achetés sur un marché avant mon arrivée. Si l'on me saluait je hochais la tête avec respect mais je n'ouvrais pas la bouche. Aux personnes qui lui posaient des questions à mon sujet, Tacha répondait que j'étais son fiancé, que je revenais de Sibérie où j'avais travaillé sur une base militaire. J'étais en permission avant d'être nommé ailleurs. Je n'étais pas très communicatif, mais j'étais un bon garçon. Ces brèves explications suffisaient aux voisins qui, d'ailleurs, ne voulaient pas trop se mêler de la vie des autres. Moins on en savait, mieux ça valait. Dans le Moscou de la guerre froide, la curiosité humaine avait fini par fondre avec la neige, si l'on m'autorise cette métaphore. J'eus une aventure avec Tacha. Elle était très jolie et travaillait comme serveuse dans

un restaurant. Derrière cette couverture, j'effectuai mes repérages. Seul dans la ville, on m'avait fourni des papiers en règle, ainsi qu'une carte d'invalidité signalant que j'étais muet. Ce me fut utile à deux reprises alors que des soldats me parlèrent en russe. Je leur montrai ma carte, je faisais très bien le muet. À un de ces contrôles, ils éclatèrent de rire et firent des blagues que je ne compris pas.

L'immeuble Vladimir était une résidence privée où logeaient cinq cadres du parti communiste. L'homme qui m'intéressait, que l'on appellera Sergeï bien que ce ne soit pas son véritable nom, habitait au premier étage. On m'avait fourni un double de ses clefs. Époque bénie des serrures simples ! Deux clefs des plus rudimentaires pour ouvrir une seule porte. Aujourd'hui, c'est beaucoup plus compliqué avec tous ces codes et cette électronique, enfin c'est un autre débat... Je m'étais donc rendu plusieurs fois à l'immeuble Vladimir, seul, afin d'éprouver la surveillance de ce bâtiment. Deux gardes se relayaient à l'entrée principale, mais ils n'étaient pas très sérieux et arrivaient souvent en retard. Croyez-le, l'Union soviétique qui faisait si peur avait aussi ses faiblesses. Les hommes s'ennuyaient, ils préféraient la vodka et la conversation au bar de la rue plutôt que de rester debout dans la neige, de longues heures durant. Je les comprends. L'autre porte, derrière, n'était surveillée par personne, elle donnait sur une buanderie où tout le linge des habitants séchait. Il y avait un escalier qui descendait vers la cave et un autre qui montait vers les étages. Ils auraient dû la surveiller cette porte ! Car c'est par là que votre papy préféré est passé. J'avais pour mission de tuer le méchant Sergeï qui avait commandé l'élimination de deux de nos amis en Tchécoslovaquie. Il ne fallait pas que cela ait l'air d'une exécution, pas d'armes, pas de couteau ni de revolver, ni de fusil à lunette. Non ! Cela devait passer pour un accident. Et je ne pouvais pas utiliser de voiture non plus pour renverser ce méchant, c'était trop compliqué la voiture.

Voici ce que fit votre grand-père, et arrière-grand-père pour les plus jeunes. Je me souvins d'un système dont m'avait parlé un homme des services de renseignements lors de la préparation du débarquement de Normandie. Il m'avait raconté qu'il l'avait utilisé à Chicago durant la prohibition, pour éliminer un mafieux qui faisait commerce d'alcool. Après un repérage minutieux chez Sergeï, je demandai à Tacha de m'acheter exactement les mêmes ampoules que celles que j'avais vues sur le lustre de

l'appartement. Ensuite, j'utilisai une perceuse à mèche très fine et à pointe de diamant afin de faire un trou dans le verre de l'ampoule. Un tout petit trou. Une fois que j'eus percé mes six ampoules, car il y en avait six, je pris une seringue et aspirai de l'essence dans un bidon pour l'injecter ensuite dans mes ampoules, via les trous que j'avais percés. À peu près un décilitre d'essence dans chaque ampoule. Avec un morceau de scotch, je bouchai chaque trou.

Question de Jordan (6 ans) : C'est Tacha qui te l'avait acheté le scotch ?

Réponse de Grand-pa' Edward : Oui, mon garçon, bonne question. Tu seras un homme méticuleux, toi ! C'est Tacha qui avait acheté le scotch. J'avais donc six ampoules remplies d'essence et rebouchées. Je les entourai de chiffons, les disposai avec soin dans une valise, et retournai à l'immeuble Vladimir pendant que Sergeï n'était pas là. Je passai par la porte de derrière qui n'était toujours pas surveillée, traversai la buanderie, montai l'escalier et pénétrai grâce à mon double des clefs dans son appartement. Je remplaçai les ampoules par les miennes et repartis.

Lorsque Sergeï rentrerait, il allumerait d'abord l'entrée, puis la salle à manger et enfin, le lustre du salon. Et là... Bang ! Tout exploserait, un énorme incendie se déclencherait en quelques secondes, l'essence liquide éclabousserait tout autour et celui qui aurait allumé en serait recouvert s'il se trouvait juste à proximité du lustre !

Ce qui devait arriver arriva et le lendemain matin, dans les journaux, on parlait de l'incendie de l'immeuble Vladimir qui avait fait une victime – Sergeï – et avait failli ravager les autres étages. Mais heureusement, les pompiers étaient intervenus à temps. L'accident parfait, car tout le monde crut qu'un problème électrique avait déclenché le feu. L'immeuble était ancien, un accident paraissait possible. Une fois que tout est noyé par l'eau des pompiers, c'est un tel chaos, impossible de trouver des restes d'essence !

Ci-joint, le schéma de fabrication de l'ampoule, dessiné par papy Edward lui-même.

Vive la liberté mes chères têtes blondes. »

OceanofPDF.com

Tandis que je me déplaçais dans le sous-sol du BHV, une phrase de mon père me revint en mémoire : « On finit toujours par faire ce pour quoi on est le plus doué. » Il ajoutait ensuite d'un air narquois : « Comme je ne suis doué pour rien, je ne fais rien », et la fumée de son cigare l'enveloppait. Bouffée, silence, masque tragique. Et si mon sommet à moi était le crime ? Le meurtre comme pic absolu de mon talent. La chasse à l'homme que je pratiquais au figuré depuis plus de vingt ans était devenue chose concrète. Je me révélais un prédateur redoutable, tout comme le petit auxiliaire de recherches du sous-sol que j'avais été s'était avéré l'un des meilleurs chasseurs de l'entreprise.

Les outils se succédaient à mesure que j'avancais dans les rayonnages : des dizaines de ponceuses électriques ou manuelles, réservées chacune à un usage bien particulier, des scies, des marteaux, des clous, des boulons par centaines. Tout cela avait un faux parfum de décontracté, mais ne s'adressait en fait qu'à des semi-professionnels qui connaissaient sur le bout des doigts l'usage de ces objets. Après avoir dépassé le coin des papiers abrasifs, je finis par trouver les perceuses. Le responsable du rayon, un homme aux cheveux gris et à grosse moustache, examinait une mèche en acier sous la lumière d'un spot. Il la tenait à bout de bras et fermait l'œil gauche.

- Elle est voilée.
- Vous êtes sûr ? lui répondit le propriétaire de la mèche.
- Sûr, confirma-t-il.
- C'est pour cela que mon panneau a dérapé, dit l'autre d'un air pénétré, comme s'il résolvait là une longue enquête.
- C'est la seule explication, renchérit le moustachu d'un ton grave.

Tous deux se regardèrent une seconde, comme deux comploteurs qui ne peuvent en dire plus de peur d'être écoutés.

- Il m'en faut une nouvelle, enchaîna le client.
- Une douze ?

– La même, je recommence tout, lança-t-il, péremptoire. J’en viendrai à bout de cette bibliothèque !

Les week-ends la perceuse à la main allaient se succéder durant plusieurs semaines, plusieurs mois peut-être. Ces hommes étaient touchants avec leurs lubies de bricoleur qui relevaient du défi personnel. Celui-là avait sûrement décidé de copier une bibliothèque ancienne, il y mettrait toute son énergie, tous ses après-midi libres, toutes ses nuits s’il le fallait, mais il y parviendrait. Un échec n’était pas envisageable. Sa bibliothèque devenait une fin en soi. Les humains sont coutumiers de ce genre d’enjeu. Certains se fixent des montagnes à gravir, d’autres des océans à traverser, voire des planètes à conquérir. Ce petit monsieur, lui, visait moins haut, un meuble réalisé de ses propres mains pour son salon, un défi à sa mesure, qui déjà semblait le dépasser.

Le responsable revint avec la mèche et la tendit au client qui commença à l’étudier sous toutes les coutures. Puis il me demanda ce que je voulais, et je lui expliquai que j’avais besoin d’une perceuse pour creuser un petit trou dans un verre très fin.

– Quel genre de surface ?

– Une ampoule.

Le moustachu me toisa, en haussant le sourcil droit. J’ignore comment il arrivait à faire ça sans bouger le gauche, personnellement je n’y suis jamais parvenu.

– Pourquoi une ampoule ?

Afin de stopper les mille interrogations qui risquaient de s’enchaîner, j’usai d’une stratégie personnelle : donner une explication tellement inattendue que celle-ci coupe court à toutes les questions.

– Je suis magicien, c’est pour un tour, dis-je.

– Ah ! se figea l’homme. Dans ce cas, je comprends, ajouta-t-il.

Il ne comprenait rien, mais cela me convenait tout à fait. Il se tourna vers son client qui n’avait rien manqué de notre échange.

– Monsieur Isidore ?

Ravi qu’on le sollicite, le client tourna les yeux vers lui avec un grand sourire.

– Vous avez déjà percé des verres fins ?

– Ne m’en parlez pas, rétorqua ce monsieur Isidore.

Il nous raconta comment il avait percé les breloques d'un lustre en cristal, dont les attaches étaient défectueuses. Il était impossible de les trouver, ces maudites attaches, car elles dataient du XVIII^e siècle. Il lui avait donc fallu recourir à une mèche à diamant et agrandir un à un les trous des cent vingt-trois breloques à facettes, et ceci sous le regard courroucé de sa femme qui redoutait que l'une d'entre elles ne casse. Ce lustre était un héritage auquel elle tenait plus qu'à la prune de ses yeux. Je les écoutais bavarder, en me disant que les bricoleurs étaient un sous-groupe complètement à part dans l'espèce. Si je n'avais pas toussé pour leur rappeler ma présence, je crois qu'ils auraient pu passer l'après-midi à échanger leurs techniques de perçage.

– Une ampoule, dites-vous...

Monsieur Isidore réfléchissait intensément, ses yeux fixaient un point, très loin au-delà du plafond. Les fées du bricolage, peut-être, lui soufflèrent la solution ?

– Une Dremel, dit-il cherchant l'approbation du responsable.

Le moustachu hocha la tête d'un air satisfait.

– Bonne idée ! Suivez-moi.

Accompagné de monsieur Isidore, je le suivis dans les rayons. Un client lui adressa la parole au sujet d'une Black & Decker ponceuse-aspireuse.

– Je suis en clientèle, répondit le moustachu d'un ton qui ne souffrait pas la contradiction. Voyez mon jeune collègue, ajouta-t-il magnanime en désignant un jeune homme qui souriait à une vendeuse.

Arrivé devant un rayonage, il attrapa un coffret en plastique noir sur lequel une superbe photo de l'engin s'affichait sous cellophane.

– Voyons, « Dremel, la plus compacte, lut-il. Pour tous les travaux de précision, orfèvrerie, verrerie, gravure. Son grand choix de têtes, dix pièces, vous permet de dompter la matière ».

– *Dompter*, répéta monsieur Isidore en levant l'index.

Ce mot paraissait le faire frémir.

– « Sa tête conique à pointe de diamant carbone permet de percer toutes les matières sur un diamètre de deux à quatre millimètres. Précise et antivibrations, la Dremel vous accompagnera dans vos travaux délicats. » Je ne vois pas mieux dans ce domaine, conclut le vendeur en me tendant la boîte.

Je les remerciai chaleureusement et serrai la main de monsieur Isidore qui ne put s'empêcher de me demander en quoi consistait le tour.

– Une sorte de disparition, répondis-je, évasif.

– Un magicien ça ne donne pas ses tours, renchérit le moustachu. Alors cette mèche de douze ? reprit-il à son intention.

– Ah oui, cette mèche... murmura monsieur Isidore.

Je les regardai s'éloigner dans les rayons. Je ne pus m'empêcher de me demander à quoi ressemblaient leurs femmes.

À la mienne, je n'avais rien trouvé à dire lors de ses aveux. J'avais encaissé sans un mot, puis elle s'était levée, prétendant avoir soif. Je l'avais retrouvée dans la cuisine un verre de menthe à la main. Des trombes d'eau tombaient derrière la fenêtre.

– Qu'est-ce qui nous est arrivé ? lui avais-je demandé.

– Je ne sais pas, avait-elle répondu doucement.

Je n'arrivais pas à lui en vouloir, sa réponse était sincère : elle ne savait pas, moi non plus. La vie nous avait réunis, elle allait maintenant nous séparer. C'était donc cela le chemin de l'existence, rien que cela ? Nous ne valions pas mieux que les centaines de millions de nos semblables qui s'étaient séparés avant nous et qui se sépareraient après nous. Quelle déception. Nous étions comme tout le monde. Aussi lâches, aussi petits, usant de phrases hypocrites concernant Emma, qui ne devait pas savoir tout de suite. J'avais fait remarquer qu'Emma n'était plus une enfant.

– Elle est plus fragile que tu ne penses, m'avait rétorqué Sidonie.

Et moi ? Ma fragilité à moi ? Qui s'en souciait ? Personne. Une fois de plus, je me retrouvais seul à faire le sale boulot, seul à la mort de mon père, à celle de ma mère, seul face à mon métier, dont il avait fallu gravir un à un les échelons, seul face au voyou sur le quai du métro, seul face à Louvier, seul face à l'escroc Di Caro. Dans toutes ces solitudes, mes compagnes fidèles avaient toujours été mes cigarettes. Dans une autre vie, je me serais assis et j'en aurais allumé une. Je me sentais abattu, trahi, et pourtant je n'arrivais pas à tenir Sidonie entièrement responsable de ce qui arrivait. Moi aussi j'avais ma part dans ce naufrage, et je comprenais qu'il était difficile pour elle d'avoir un mari qui ne connaisse qu'un seul peintre : Francis Bacon. Et encore, pour de mauvaises raisons. Je n'avais fait que boire des verres d'alcool avec lui lors de nos rencontres. Jamais je n'avais

parlé d'art à qui que ce soit lors des vernissages et durant l'un des plus fameux, j'avais inscrit une phrase scandaleuse sur le livre d'or.

Celui que je tenais pour responsable de tout, c'était l'artiste souriant des magazines américains, le carboniseur. C'était lui le voleur dans cette histoire. Il était entré dans ma tanière sans que je l'entende et m'avait dérobé ce qui m'était le plus cher. Je revis son air hautain et le sourire méprisant dont il m'avait gratifié lors de sa présentation de pigeons brûlés sous globes. « Le pourquoi, c'est toute la question. » J'allais lui donner la réponse à ce petit génie. Une mort sur mesure. La recette des ampoules à essence du vieil Américain m'était apparue comme un merveilleux hommage aux bizarreries de Damon Bricker.

L'artiste ne voulait rien révéler de son grand chef-d'œuvre pour la FIAC. Soit, on allait prendre un peu d'avance.

OceanofPDF.com

J'avais acheté un bidon d'essence à la pompe des Champs-Élysées et une seringue à la pharmacie. Restait à régler la question des ampoules. Quels types d'ampoules avait-il chez lui ? À vis, à baïonnette, globe, flamme ? Ce meurtre-là ne portait pas en lui la même motivation que celui de Louvier car Sidonie ne reviendrait pas pour autant si je supprimais son amant. Rien ne serait plus comme avant. Dans une certaine mesure, je m'essayais à l'art, j'allais supplanter Bricker qui, lui, ne brûlait que des animaux.

Durant ces heures flottantes, je ne pus m'empêcher de me demander où était passée ma vie, elle m'avait filé entre les doigts comme du sable. Seule restait ma nomination à la tête d'HBC, Sidonie d'ailleurs n'avait pas manqué de me le rappeler. Elle préférait que cette passe difficile que nous traversions ait lieu au moment où tout allait pour le mieux dans ma carrière. Au moins me restait-il ça, c'était sûrement ce qu'elle pensait sans le dire.

Pourquoi n'étais-je plus dans mon bureau du premier étage à fumer mes Benson dorées ? Pourquoi HBC n'était-il plus là ? Pourquoi Sidonie avait-elle « quelqu'un d'autre » ? Ces questions-là me venaient à l'esprit malgré moi et il n'y avait personne pour y répondre. Nous n'irions jamais dans la belle villa sur pilotis des Caraïbes, pourtant j'avais envie de faire une pause, envie de revenir en arrière loin, très loin, jusque dans la photo de moi enfant aux Tuileries, et de n'en plus bouger. Mais c'était impossible, la dynamique du meurtre s'était enclenchée. Tout comme une cigarette grillée est la solution la plus évidente à toute contrariété, le crime devenait l'issue pour tous les obstacles qui se mettaient sur mon chemin. La prochaine fois que j'éprouverais du plaisir à fumer, Damon Bricker aurait rejoint le sympathique Francis Bacon.

Je m'étais procuré son adresse en ouvrant l'agenda professionnel de ma femme. Mon idée était de passer le voir chez lui, et d'avoir un bref entretien au sujet de Sidonie, il ne pourrait pas me refuser ça. Le but de cette rencontre ne serait en fait que de repérer les éclairages de son atelier. Une

autre raison me poussait à procéder ainsi : je voulais le revoir, une dernière fois, le revoir vivant et comprendre ce que ma femme pouvait lui trouver.

Il habitait un îlot calme, à la frontière de la porte de Bagnolet, dans le 20^e arrondissement, que l'on appelle « la campagne à Paris ». L'expression n'est pas dénuée de sens car, à mesure que j'avancais dans les ruelles, l'esprit urbain de la capitale s'éloignait. Rien ici ne rappelait Paris, ni la chaussée, ni les façades. C'était un Paris-ailleurs, un Paris qui n'existe pas, ou bien dans une autre dimension. L'après-midi ensoleillé ne manquait pas de souligner cette étrangeté, la lumière vive sur les façades blanches et le silence auraient pu évoquer n'importe quelle ville, n'importe où en Europe. Cela ne m'étonnait pas tant que ça que l'amant de ma femme vive dans un univers parallèle. C'est bien le rôle des amants, en effet, que d'être à la fois tout proche et très loin, de n'apparaître qu'au bon endroit, au bon moment et de s'évaporer dès que la vie de l'aimée reprend son cours. Passage Boudin, c'est là que le génie avait élu domicile. Plutôt que d'un passage, il s'agissait d'une courte rue pavée, assez étroite, bordée de petites maisons et de cours comme on en aperçoit souvent sur les hauteurs des vieilles villes portuaires. Le nom de la rue était-il une référence au peintre des plages de Normandie ou à la charcuterie ? Je l'ignorais. Je croisai un chat gris, à qui je souhaitai de ne pas passer la porte de Bricker s'il ne voulait pas se retrouver sous un globe. Assis sur un muret, il n'avait pas fui à mon approche, m'avait regardé de ses yeux d'or avec cet étrange sourire que possède son espèce. On aurait dit qu'il savait parfaitement ce que je venais faire ici ; qu'il s'en moquait et savait lui aussi garder les secrets.

Arrivé devant le numéro de Bricker, je passai la tête par la porte entrouverte sur une petite cour avec une table et deux fauteuils en osier. « Sidonie est venue là, pensai-je aussitôt, ses pupilles se sont déplacées sur ce décor. » Tout ce que je voyais, elle l'avait vu. Je prenais connaissance de ce lieu qu'elle connaissait : au fond de la cour, une grande baie vitrée ouvrant sur toute la surface du rez-de-chaussée, puis un seul étage et une terrasse recouverte d'une sorte de serre moderne. Il avait dû faire son atelier dans une ancienne fabrique artisanale. Je me dirigeai vers la baie vitrée. Devant, se tenait une grande sculpture rouillée, un entrelacement de métal difficilement identifiable. La rouille avait coulé en rigole jusqu'au milieu de

la cour, vers un siphon. On aurait dit du sang séché, imprimé dans la pierre grise.

Je fis glisser la porte coulissante. Au centre de la pièce, se trouvait une grande table en métal dépoli que j'assimilai aussitôt à une table de dissection pour en avoir vu dans des reportages, à la télévision. Des bocaux par dizaines – des poudres et des solvants – s'épandirent sur une immense étagère industrielle. Des grosses caisses en plastique gris recouvertes de papier thermique argenté s'amoncelaient jusqu'au plafond, il devait bien y en avoir une vingtaine. Je m'approchai de la table et découvris une patte d'oiseau, posée sur la surface du métal, carbonisée. Je la pris en main et la regardai de près. Comment procédait Bricker ? Je l'ignorais car son résultat tenait de la combustion autant que de la fossilisation.

– Bonjour, articula une voix derrière moi.

Je me retournai.

Damon Bricker se tenait dans l'embrasement de la porte, habillé d'un bleu de travail à fermeture éclair, teint en gris sombre.

– Bienvenue, ajouta-t-il.

– Ne le dites pas, répondis-je, vous ne le pensez pas.

Il eut un petit sourire fataliste. Je sortis de ma poche mon paquet de cigarettes et mon briquet.

– Vous plaisantez, je suppose ? me dit-il froidement. Vous avez vu tous ces produits. Un mégot de cigarette mal éteint et tout flambe.

Je l'observai en hochant la tête, en souriant moi aussi, mais de cela, il ne s'aperçut pas. Je remis mon paquet en place.

– Vous venez me parler de Sidonie ?

Le seul fait d'entendre le prénom de ma femme dans sa bouche me révoltait. Il s'approcha de moi, doucement. « S'il me dit "pauvre vieux" et qu'il me tape sur l'épaule, je le tue sur place », pensai-je.

– C'est une visite à titre personnel, je n'ai pas dit à Sidonie que je venais ici, rétorquai-je.

– Je ne lui dirai pas non plus que je vous ai vu. Je ne veux pas d'explication, je suis en plein travail, j'ai besoin de concentration, moi ! hurla-t-il soudainement, faisant résonner sa voix dans la pièce. Je suis désolé, reprit-il après quelques secondes de silence, mais vous ne tombez pas très bien.

– Les maris ne tombent jamais bien, répondis-je.

Mais visiblement il n'entendait pas. Il actionna un interrupteur relié à un gros câble et la pièce s'illumina. Je levai les yeux vers la source de cet éclat. Je ne l'avais pas remarqué tant il était transparent et placé haut : un lustre en verre, gigantesque, torsadé de mille fleurs et feuilles cristallines.

– Un véritable Murano, me précisa Bricker, qui avait dû suivre mon regard. Le plus bel ouvrage de l'artisanat vénitien du XVIII^e siècle. Magnifique, n'est-ce pas ?

– Magnifique, murmurai-je, et pas uniquement pour des raisons esthétiques.

Sept, huit, neuf... Je comptai bien dix ampoules.

– Il éclaire mon plan de travail m'indiqua-t-il en tendant la main vers une corde.

Il la fit coulisser, le lustre descendit très bas, pile au-dessus de la table métallique. « Quel cadeau du ciel », pensai-je. C'était comme si Bricker avait tout orchestré depuis longtemps pour la fin que je lui programmais. S'il se tenait sous son gigantesque lustre au moment de l'explosion des ampoules, je réaliserais le plus beau feu de joie qu'il était possible d'imaginer. Ampoules à baïonnette, rondes et transparentes, ne manquai-je pas de remarquer.

– Vous voulez vraiment que nous parlions de Sidonie ?

– Plus trop, répondis-je froidement.

J'étais renseigné, je pouvais m'en aller. C'était ce que je m'apprêtais à faire, quand il me regarda d'un drôle d'air, en relevant le menton.

– Je vais vous faire une révélation, fit-il avec un sourire complice.

Je m'attendais à apprendre d'inavouables vacances en compagnie de ma femme, ou que leur liaison durait depuis plus longtemps que je ne le pensais.

– Vous serez le seul à connaître mon projet, me dit-il d'un air pénétré.

Il alla chercher sur une étagère une maquette en papier mâché qu'il disposa sur la table, poussant d'un revers de la main la patte d'oiseau carbonisée. Il se mit à me raconter par le menu son *Burning Genesis*, qu'il dévoilerait à la FIAC. Il allait, pour l'occasion, installer des animaux carbonisés de grande taille : autruches, cerfs, buffles, girafes... sur un espace de trois cents mètres carrés entièrement clos. Plongé dans l'obscurité, le spectateur devrait s'accoutumer à la faible luminosité avant de distinguer les formes animales qui seraient toutes recouvertes de vers

luisants deux fois par jour. Voilà ce que contenaient ces caisses argentées qui s'entassaient jusqu'au plafond, des vers luisants phosphorescents qu'il faisait venir par conteneurs entiers depuis un mois pour ses essais, et qui lui coûtaient une fortune. L'effet serait stupéfiant et il serait interdit d'en prendre une seule photo. Chaque jour, le centième visiteur repartirait avec un flacon contenant un ver luisant, hermétiquement fermé, signé et daté. Un chef-d'œuvre. La résurrection des corps, d'après lui, car les asticots symbolisaient des êtres de lumière portant l'espoir d'un au-delà.

Des animaux brûlés, des vers luisants, des idées grotesques, j'étais à mille lieues de ce genre d'aventures. Un chasseur de têtes dans le monde de l'entreprise ne pouvait pas rivaliser avec ça. « Parfaitement vomitif », avais-je un jour écrit sur un livre d'or, et je ne regrettais rien. Les artistes de cette trempe n'étaient que des escrocs, à mettre dans le même sac que Di Caro. Des histrions, des pitres hauts en couleur qui amusaient la galerie et transformaient du vent en or. J'avais ma conscience pour moi : une seule minute de ma carrière pesait plus lourd en moralité que tous les millions de dollars que générerait un Damon Bricker dans son existence. Moi, j'étais réel, mon métier l'était, contrairement à ces artistes et à leurs œuvres, qui n'avaient pas plus de consistance que des hologrammes, qui étaient les mirages du désert occidental. Ma culpabilité était nulle pour ce crime que j'allais commettre, car sans ses concepts fumeux, Damon Bricker n'était rien. Il n'existait pas. Il était le contraire d'un être de chair et de sang, pas plus vivant que ses animaux carbonisés. Ma femme me trompait avec un fantôme. C'était ça le plus odieux, j'aurais mieux aimé qu'elle me préfère un maître nageur, un mannequin, voire un gigolo, mais pas un Damon Bricker.

Le flot de ses paroles finit par s'interrompre et il me regarda en silence. Prophète de pacotille.

– Pourquoi me racontez-vous tout cela ? C'est à Sidonie qu'il faut confier vos inspirations, pas à moi, lui lançai-je.

– Mais si, objecta-t-il, je peux vous le dire à vous, parce que vous ne comprenez pas. Ce que je vous décris glisse sur vous comme l'eau sur les plumes d'un canard. Ne me regardez pas avec ces yeux-là, monsieur Valentine, ajouta-il devant mon silence, vous avez l'air d'un assassin.

– Je suis un assassin, monsieur Bricker, lui répondis-je avec le plus grand calme.

Je tournai les talons sans le saluer. Il était temps de trouver mes ampoules à baïonnette.

OceanofPDF.com

Percer un trou dans une ampoule requiert doigté et entraînement. Je m'en étais procuré une trentaine, espérant bien sur le nombre en réussir dix. J'avais installé mon atelier bricolage dans mon parking, au cinquième sous-sol. Enfermé dans mon box, assis en tailleur devant le capot de ma voiture, je branchai la Dremel, propre à « dompter » la matière. La mèche à tête carbone tournait si vite qu'elle finit par disparaître de ma vue. Heureusement, j'avais eu la bonne idée de mettre des gants, car les premières ampoules m'explosèrent entre les doigts. Je regrettais qu'aucune rubrique ne soit dévolue aux lecteurs sur le blog de papy Edward car je lui aurais volontiers laissé un message afin d'en savoir plus sur la manière de percer. La dixième tentative s'avéra plus concluante : il fallait, en fait, tenir fermement le globe contre son ventre et forer ensuite en effleurant à peine le verre. Une fois que j'eus compris la technique, les autres se laissèrent percer comme du beurre. En moins de dix minutes, j'avais mon nombre exact d'ampoules, percées au bon endroit. Dans le bidon en plastique, je prélevai une quantité approximative d'essence avec ma seringue pour l'injecter dans les globes ; un petit morceau de scotch collé sur le verre terminait le travail. Les ampoules étaient remplies de liquide au tiers, leurs filaments baignaient dans l'essence. J'en remplis une onzième, car une expérience s'imposait. Dans cette perspective, j'avais acheté une douille pourvue de deux longs fils électriques et d'un interrupteur. Une fois mon ampoule témoin reliée à la source, il me suffirait de brancher le courant pour qu'elle explose. Réflexion faite, il était impossible de pratiquer ce test dans le parking. Commencée samedi après déjeuner, ma journée bricolage s'achèverait donc au bois de Boulogne, en début de soirée. J'y trouverais bien un coin désert où vérifier les dires du vieil exécuter.

Je garai ma voiture au bout d'une allée bitumée donnant sur le périphérique, côté Boulogne. Personne en vue, le petit terre-plein ne risquait pas de prendre feu, c'était l'endroit idéal. S'il y avait bien une chose que je savais faire dans le registre manuel, c'était recharger une batterie de voiture,

manier les pinces-crocodiles, tirer les câbles et surveiller le voltage. Je tenais ma source de courant électrique, moins forte que celle d'un immeuble, mais suffisante pour illuminer un filament d'ampoule. Capot ouvert, j'installais tous mes accessoires et m'apprêtais à poser mon ampoule sur un socle à même le bitume quand une camionnette blanche vint se garer à une dizaine de mètres de moi. La créature blonde et maquillée qui la conduisait me regarda fixement à travers son pare-brise. Elle fit marche arrière, coupa le contact, parut hésiter puis ouvrit sa porte. Des jambes interminables, sur des chaussures à talons de plexiglas, une minijupe à paillettes roses, un soutien-gorge noir retenant une impressionnante paire de seins, des cheveux blondis en choucroute. Elle se dirigea vers moi d'un pas lent. Plus elle s'approchait, plus son visage m'apparaissait étrange et lisse. Ni jeune, ni vieux. Un visage de bande dessinée. Elle se planta devant moi et me fit un sourire.

– Vous restez longtemps ? me demanda-t-elle gentiment, d'un timbre de voix plus viril que le mien.

– Non, répondis-je, désarçonné.

– Je vous demande ça, parce que je vais commencer à travailler. Il va y avoir du passage.

– Je m'en vais bientôt, ne vous inquiétez pas.

Rassurée, la créature hocha la tête et se trémoussa sur ses talons transparents.

– Dites-moi, si c'est pas trop abuser...

Elle ne finit pas sa phrase.

– Je vous en prie, abusez mademoiselle, répondis-je, très mondain.

Visiblement le fait que je l'appelle mademoiselle la flatta.

– Vous auriez du feu ? Comme une conne, j'ai oublié mon briquet.

– Du feu ?... Oui, ça, j'en ai.

Je fouillai dans mes poches et lui tendis mon briquet Bic, l'invitant à le garder.

– Vous êtes trop mignon, me dit la créature, en sortant une cigarette de sa guêpière.

Elle l'alluma et tira une bouffée.

– Vous êtes en panne ?

– Pas du tout, je procède à une expérience.

Ses chaussures insensées firent quelques pas sonores sur le bitume, elle se pencha devant mon capot et suivit des yeux les fils de la batterie jusqu'à l'ampoule.

– Ça s'allume ?

– Ça explose, répondis-je.

De crainte de l'effrayer, j'ajoutai aussitôt que j'étais artificier pour le cinéma. Après celle de magicien, je pouvais bien endosser cette profession.

– Génial. Je peux regarder ?

– Très certainement. Reculez-vous.

Nous nous déplaçâmes sur le côté, tandis que je tenais fermement l'interrupteur dans ma main.

– Attention... dis-je en le pressant.

L'ampoule implosa dans une gerbe de flammes qui se projetèrent en pluie à près d'un mètre de hauteur. L'instant suivant une flaque de feu ondoyait sur le bitume.

– Super ! fit-elle.

Je lui souris, comme si nous venions de commettre un bon tour ensemble.

Je rangeai mes affaires une à une, balançai les restes de la douille dans un fourré, puis je vérifiai que la flaque était bien éteinte. Impeccable. Le vieil Américain avait vraiment du génie.

– Attendez ! m'interpella la créature tandis que je refermais mon capot et m'apprêtais à repartir.

Elle avança vers moi à petits pas, perchée sur ses talons.

– Je vous trouve tellement sympa, me confia-t-elle en me tendant une carte de visite rose avec ses coordonnées de portable. Si vous avez besoin d'un moment de détente, je travaille aussi en appartement.

En reprenant l'allée, je jetai la carte par la fenêtre, me demandant à quoi pouvait bien ressembler la vie de « Maya », qui, un jour, avait été un petit garçon dans une classe d'école. Son passé à lui était encore plus loin que mon après-midi aux Tuileries.

OceanofPDF.com

J'avais utilisé des ruses de Sioux avec Sidonie pour savoir quand elle ne dînerait pas à la maison dans la semaine et en déduire son emploi du temps avec Bricker. Il était hors de question que celui-ci allume son lustre avec ma femme à ses côtés. L'atmosphère entre nous deux n'était pas chargée, contrairement à ce que j'aurais pu craindre. Nous avions à peine évoqué le sujet depuis notre conversation, si l'on peut appeler conversation ces phrases courtes et simples que nous avions échangées cet après-midi d'orage où elle m'avait avoué que, probablement, nous ne vieillirions pas ensemble. Emma n'était toujours pas informée des nouvelles dispositions de vie de ses parents. D'ailleurs, en aurait-elle été si bouleversée que ça ? Je finissais par en douter, mais je respectais le vœu de Sidonie, qui souhaitait lui annoncer cela elle-même. Cela m'arrangeait.

– Tu l'aimes ? avais-je demandé un soir dans la cuisine.

Sidonie avait tardé à me répondre.

– Nous avons beaucoup de choses en commun, avait-t-elle fini par me dire doucement sans me regarder.

Ce n'était pas la réponse à ma question, mais je m'étais gardé de le lui dire. La conversation aurait pu s'envenimer, et déclencher de brusques modifications susceptibles de mettre tout mon plan par terre : Sidonie aurait pu claquer la porte et aller s'installer chez Bricker, par exemple. Je préférais conserver mon rôle passif. Passif, en apparence bien sûr, car dans ma tête, tous les rouages tournaient à plein rendement et ma consommation de cigarettes suivait le mouvement. J'étais presque revenu à deux paquets quotidiens. Celle qui me procurerait l'ivresse, je la fumerais passage Boudin, en regardant les flammes.

Mardi soir. Visiblement, tout concordait. Mardi soir, Sidonie rentrerait pour dîner avec Emma. Moi, je serais censé me trouver à mon bureau et ne revenir que tard dans la soirée. Avant le dîner, elle se serait rendue à un vernissage en compagnie de Damon Bricker. Celui-ci était en retard sur son installation pour la FIAC. Selon toute vraisemblance, il rentrerait travailler

chez lui. Au moment du vernissage, son atelier serait vide, c'est à ce moment-là que j'opérerais.

La journée commença par une réunion de tous les chefs de service que j'avais convoqués dans la salle mauve. Je voulais redéfinir avec eux nos stratégies de chasse concernant l'Asie. Les Français acceptant de travailler là-bas étaient de plus en plus nombreux : l'appât des salaires, multipliés par deux ou trois, doublé d'un confort de vie dont ils ne jouissaient pas en France, y était pour beaucoup. Certains appartements de fonction allaient de pair avec un chauffeur et trois domestiques. Pour égaler ce niveau, en Europe, il aurait fallu que ces cadres montent plusieurs échelons dans leur profession. À ce sujet, je m'étais demandé pourquoi nous nous contentions de Maria, la femme de ménage qui venait à la maison deux fois par semaine : depuis ma nomination, je pouvais me permettre beaucoup mieux. J'écrivis une note personnelle : « Maria à temps plein ? » Il faudrait en parler à Sidonie, un jour. Mon après-midi se déroula presque entièrement dans mon bureau à passer divers coups de fil à nos contacts haut placés. *Lobbying*. « *Schmoozing* », comme disait Gold. Ce mot, paraît-il, est l'anglicisme d'un terme yiddish ; plus savoureux dans sa prononciation, il exprime bien le côté caressant de l'affaire. Le *schmoozing* va plus loin que le *lobbying* : il y est question de services que l'on se rend avec plaisir et d'amitiés utiles que l'on entretient. J'avais donc *schmoozé* plusieurs heures dans mon bureau quand mon portable retentit. Dix-sept heures. J'éteignis dans mon cendrier de cristal ma vingt-deuxième cigarette. Mon plan commençait.

Je me mis en planque passage Boudin, derrière un muret, parfait point d'observation pour surveiller le domicile de Damon Bricker. À dix-huit heures précises, alors que je commençais à désespérer de son départ, il sortit dans la rue. Politesse des stars que d'arriver en retard. Vêtu d'un jean et d'une veste de smoking sur une chemise blanche sans cravate, il passa devant mon muret sans me voir. Je me fis la réflexion que les hommes sans cravate avaient ces temps-ci des morts violentes. Il tourna au coin de la rue. Je comptai une minute en surveillant la trotteuse de ma Rolex avant de pénétrer chez lui. La porte donnant sur la cour était entrouverte, de nouveau je passai devant les meubles en osier, puis continuai jusqu'aux baies vitrées

de l'atelier. Je posai ma mallette en cuir noir, qui depuis la matinée, contenait dix ampoules remplies d'essence, dûment scotchées et enroulées dans des Kleenex. Maintenant, tout devait se passer comme prévu. Je sortis mes deux clefs copiées chez le cordonnier et introduisis celle qui me parut la plus appropriée à la serrure. La porte s'ouvrit.

Le plan que j'avais échafaudé pour pénétrer dans l'atelier m'avait occasionné bien des migraines et réclamé bien des sachets d'Aspégic. Je n'étais pas comme papy Edward, sponsorisé par la CIA : personne ne me prêtait main-forte, à moi. Comment entrer chez Bricker en son absence ? Je m'étais résolu à utiliser un marteau pour casser un carreau de la porte vitrée. Cela me semblait être la seule solution. Elle éveillerait ses soupçons, certes, mais ne l'empêcherait pas d'allumer son lustre. Toutefois, cette approximation dans mon scénario me contrariait quand, un soir, j'aperçus les clefs de Sidonie sur la commode de l'entrée. Son trousseau s'était enrichi de deux nouvelles clefs : une en fer noir et une petite plate et dorée. Je m'en étais aussitôt emparé, filant chez le cordonnier avant la fermeture pour en faire un double. Ces clefs ne pouvaient être que celles de Damon Bricker. Je ne m'étais pas trompé.

À peine entré dans l'atelier, je sursautai. Sur la grande table en acier dépoli s'étalait un cerf. Un vrai cerf de la forêt. Ses pattes étaient ligotées et pendaient dans le vide. Comment ce dingue de Bricker avait-il réussi à se faire livrer un tel animal ? Sa seule présence semblait un signe de malheur. Après quelques secondes pendant lesquelles je repris mes esprits, je m'approchai de la tête renversée ; les bois touchaient presque le sol. Je m'accroupis, l'animal avait gardé les yeux ouverts et la langue sortie. On ne distinguait aucun impact de plombs, certainement se trouvaient-ils de l'autre côté, contre le métal. J'approchai mes doigts de ses bois, qui étaient recouverts d'une sorte de velours organique, comme une mousse brune qui montait le long de la corne en s'effaçant peu à peu. Si je m'étais laissé aller, je crois que mes mains auraient tremblé tant cet animal exprimait à lui seul la souffrance et la supplication. Je fis coulisser la poulie, le grand lustre, déjà descendu, s'abaissa un peu plus encore. Une à une, j'enlevai soigneusement les ampoules et les remplaçai par les miennes. La dixième enclenchée dans sa douille, je remontai le tout d'un mètre pour le replacer dans sa disposition initiale. Je me reculai. Multipliée par dix, l'expérience du bois de Boulogne laissait présager une déflagration formidable.

À nouveau, je me penchai sur la tête du cerf : une larme coulait de ses yeux vitreux. Il fallait que je sorte au plus vite, l'idée qu'il n'était pas tout à fait mort m'avait traversé l'esprit, et rien que d'y penser me rendait malade.

Après avoir refermé la porte, j'empruntai à nouveau le passage Boudin, les ampoules de Bricker dans ma mallette. Dix-huit heures seize. Il ne me restait plus qu'à retourner derrière mon muret et à attendre. Au moment où j'allais me cacher, une silhouette apparut au bout du passage, un homme qui avançait d'un bon pas, un portable à l'oreille. Plus il se rapprochait, moins j'arrivais à y croire. Toujours vêtu du même complet, les cheveux gominés en arrière, un cigare au bout des doigts, le gros homme du café des Abbesses marchait dans ma direction. Il arriva à ma hauteur et haussa les sourcils en m'apercevant.

– Tiens, bonjour, fit-il en me tendant la main.

Que faisait-il là ? Habitait-il le passage Boudin ? La question me brûlait tellement les lèvres que je la lui posai.

– Un instant, dit-il à son interlocuteur. Pas du tout, je ne suis jamais venu par ici, me répondit-il. Et vous, vous habitez ici ?

– Non plus.

– Ça va les cigarettes ?

– Ça va. Et vous, les cigares ?

– J'ai toujours mon poison, fit-il en désignant son barreau de chaise. Bonne soirée.

Et il s'éloigna. La rencontre ne semblait même pas le surprendre. Je lui avais serré la main, mais au fond cela ne signifiait rien. Arrivé au bout de la rue, il se retourna vers moi et me fit un geste d'au revoir avant de disparaître subitement, happé par l'angle d'une façade. Aujourd'hui encore j'ai un doute quant à la réalité de ce personnage.

Les longues heures d'attente m'avaient permis de surprendre mille bruits insignifiants, des bribes de conversations dont j'ignorais la distance, peut-être était-ce le vent qui les amenait vers moi. Des bruissements de feuilles, quelques miaulements, un volet qui claquait.

La chasse. Ce mot me revenait à l'esprit de manière obsédante. Je percevais ce que perçoivent les prédateurs silencieusement tapis dans les fourrés. J'éprouvais cette patience inouïe qui incite à rester des heures entières devant le terrier d'une proie. Le jour commençait à décliner doucement quand le bruit d'une moto me fit tendre l'oreille. Le véhicule se

rapprocha et s'arrêta dans un fracas de chaînes huilées devant la porte de Bricker. Mon cœur se mit à battre à tout rompre. Un motard en cuir noir avec Bricker comme passager. Je fus pris d'un vertige. Mon installation était irréversible. S'il invitait son conducteur à prendre un verre dans l'atelier, j'en tuerais deux d'un seul coup. Je serais responsable de la mort d'un innocent.

– Allez, salut.

– Salut. Rendez-vous au pavillon.

– Sans faute ?

– Bien sûr sans faute !

La moto démarra en trombe et s'éloigna à l'autre bout du passage. « Sauvé », pensai-je en reprenant ma respiration. J'entendis la porte de la cour se refermer dans un grincement et Bricker se diriger vers son atelier. Je plongeai doucement ma main dans ma poche. Je n'avais pas fumé depuis mon arrivée sur les lieux afin que la prochaine cigarette soit plus enivrante encore. Je sortis mon paquet et respirai les filtres avant de tirer sur l'un d'eux et de mettre la tige dans ma bouche. Je glissai la main dans mon autre poche.

Rien.

D'un geste saccadé, je tâtai fébrilement les poches de mon pantalon. Panique. Rien. Je tâtai à nouveau les pans de ma veste. Rien. Pas de feu. « Ce n'est pas possible », me dis-je, pris de panique. Je n'avais pas pu commettre une faute pareille. Si, je l'avais fait. J'en avais pourtant utilisé des briquets depuis que j'avais donné le mien à la créature du bois. J'en avais des briquets, j'en avais plein. À la maison, au bureau, partout, partout sauf ici, sauf maintenant. Ces pensées m'assaillaient quand une déflagration retentit dans l'impasse. Un flash de lumière émergea tel un éclair de derrière le mur de Bricker et je me précipitai dans la cour.

L'atelier était en flammes, les baies vitrées illuminées d'une lueur jaune et ondoyante. Je restai devant, comme hypnotisé, lorsque la porte s'ouvrit. Damon Bricker était en feu. Il effectua quelques mouvements désordonnés en poussant des cris semblables à des feulements. Tout cela contribua à attiser les flammes. Enfin, il me vit et se figea, la bouche ouverte. Aucun son ne sortait plus de sa gorge. Il brûlait littéralement sur place ; ses vêtements, ses mains, son visage et ses cheveux. Je restais pétrifié devant cet homme en flammes qui ne détachait pas son regard du mien et semblait

ne plus éprouver la chaleur du feu. Je pensai à Sidonie, à cet homme qui me l'avait prise, à ses œuvres odieuses qui mettaient en scène des animaux déshonorés. Je pensai à moi, dont la vie partait en fumée aussi sûrement que cet atelier. D'un coup, il se raidit puis ne bougea plus du tout, immobile comme un mannequin de cire dont la matière commencerait à couler. Alors, je glissai le filtre entre mes lèvres et m'approchai lentement de cet être grésillant. Sur les flammes qui recouvraient sa poitrine, j'allumai le bout de ma cigarette. Bricker tomba en arrière comme un automate désarticulé, tandis que je tirais une longue bouffée. Celle-ci serait la plus meurtrière de toute, mon chef-d'œuvre à moi. Un blasphème. La fumée entra dans mes poumons, c'était comme si elle pénétrait dans toutes les fibres neuronales de mon cerveau, dans toutes les veines de mon corps, qu'elle en prenait possession. Le plaisir était plus intense que jamais. J'allai m'asseoir sur le fauteuil en osier et fumai lentement, bouffée après bouffée, en regardant les vitres de l'atelier exploser sous la chaleur.

Un homme sous une rame de métro, un autre empoisonné par une grenouille vénéneuse, un troisième précipité de sa fenêtre, un quatrième réduit en cendres. Je pensai alors que si je ne renouais pas avec le plaisir de fumer, je ne pourrais plus jamais m'empêcher de tuer. J'étais allé trop loin, je ne pouvais plus revenir en arrière. Le plaisir passait par la case prison. « L'horloger du quartier », comme avait dit l'employé des fruits et légumes de Rungis, je le retrouverais dans la cour de la Santé. Lui seul pourrait annuler ce qu'il avait provoqué.

Lorsque les pompiers et la police arrivèrent sur place, ils me trouvèrent assis dans le fauteuil en osier. Une cigarette au bout des doigts.

OceanofPDF.com

La fumée expulsée par mes poumons se mélange au brouillard que nous soufflons tous, ce matin. Il fait à peine deux degrés et on dirait que tout le monde est fumeur dans la cour. Je suis dans le dernier espace fumeur de la ville. À chaque cigarette, le petit frisson se fait ressentir. Si je suis privé de liberté, au moins ai-je retrouvé celle de fumer. À ce sujet, l'avertissement des paquets – « fumer nuit gravement à la santé » – est ici l'objet de fréquentes blagues plus ou moins spirituelles.

Je me suis astucieusement adossé au mur dans un rayon de soleil qui chauffe les pierres et la peau de mon visage. Lorsque je ferme les yeux, les fines membranes de mes paupières font écran et tout devient rouge. Un rouge orangé aux variantes infinies.

Je porte le filtre de ma cigarette à mes lèvres, aspire, et instinctivement je rouvre les yeux. Fumer les yeux clos dans le soleil, c'est comme fumer dans l'obscurité. Extrêmement déstabilisant. On ne voit pas les volutes. On ne ressent pas le plaisir.

Je consulte ma montre Swatch vert pomme, un article qui ne suscite aucune jalousie, acheté à bas prix en remplacement de ma Rolex Oyster qui est restée à la consigne. Encore cinq minutes et la pause sera finie. Après, j'irai répondre à mon courrier. J'ai sûrement le temps d'en fumer une autre. Je tire sur le filtre, et la fumée bleu pâle se mélange harmonieusement avec la lumière et la buée. Je jette le mégot à terre et l'écrase d'un coup de talon. Je plonge ma main dans ma veste et saisis le paquet doré dont je sors une nouvelle cigarette.

– Du feu, m'sieur Valantine ?

Marc n'a pas attendu ma réponse et craque un briquet devant mon visage. J'allume le bout de ma cigarette. Tison. Première bouffée. Marc a les cheveux prématurément blancs et des yeux bleus délavés que même un Breton lui envierait. Marc est né à Courbevoie et c'est un camarade sympathique.

– Merci Marc, dis-je en esquissant un sourire et en baissant les yeux une fraction de seconde.

C'est un rituel ultrasubtil que Marc ne peut pas saisir et qui me rappelle les bars de luxe et les clubs très privés des hommes d'affaires pressés, dont un jour j'ai fait partie. Dans ces lieux, les barmen et maîtres d'hôtel allumaient les cigarettes de leurs clients fumeurs. C'est un geste à la fois respectueux et familier que celui d'allumer la cigarette d'un autre. Une sorte de connivence supérieure. L'ultime étincelle d'une civilisation désormais disparue. Les champions du monde de l'allumage de cigarettes étaient les barmen du Harry's Bar, le célèbre établissement de la rue Daunou où il m'arrivait d'aller prendre un gin de temps à autre, en sortant du bureau. Les clients les remerciaient par ce petit mouvement de tête que je viens d'effectuer à l'intention de Marc. Pour lui, je suis un client comme les autres. Un client parmi les huit cent treize autres. Un peu différent-certes, car j'ai su gagner sa confiance. Au début, il ne m'appréciait guère, il me trouvait solitaire et hautain. Mais nous avons noué connaissance un après-midi, dans la cour, au sujet de la forme d'un nuage qui passait. Ici les événements sont simples. Marc n'est pas censé partager sa vie privée avec nous, c'est même formellement interdit. Son fils venait d'être embauché dans un cabinet de chasseurs de têtes et il m'a demandé si je n'avais pas quelques tuyaux à lui refiler. Une sorte d'enseignement à distance par tuteur interposé. J'ai joué le jeu, lui livrant certains secrets et des tactiques personnelles qui, désormais, ne me sont plus d'aucune utilité. Les conseils ont rapidement porté leurs fruits et Marc m'en est reconnaissant. Depuis, il allume mes cigarettes dès que l'occasion se présente.

Le voilà qui s'éloigne en faisant danser sa matraque dans son dos. Il échange quelques mots avec Giani Sosa, un mafieux sympathique qui fume des cigarillos Davidoff. Quinze ans de réclusion pour attaque à main armée et tentative d'évasion. Plus loin, Pierre Quimper, notre plus vieux détenu, soixante-seize ans, bourre sa pipe et craque une allumette dans le soleil. Il a pris perpète pour double assassinat ; il est là depuis trente-huit ans. Pierre a effectué un amusant calcul, en comptabilisant le nombre de fois qu'il a bourré sa pipe en détention : il arrive à un total de cinquante-cinq mille quatre cent quatre-vingts, en tenant compte des années bissextiles.

Adossé au mur, Di Caro, toujours aussi baraqué, fouille les poches de son jogging jaune. Sa barbe fournie est devenue grise au niveau du menton. Je

le vois remuer les lèvres, il doit étouffer un juron que je n'entends pas. Il s'avance vers moi.

- T'as un briquet ? J'ai laissé le mien à la bibliothèque.
- Tu devrais t'arrêter, lui dis-je en allumant sa cigarette.
- C'est malin, maugrée-t-il, en tirant sa première bouffée.

La première fois que je m'étais retrouvé dans la cour, pendant ma détention préventive, je m'étais dirigé droit vers lui. Plus j'avancais, plus j'avais l'impression de remonter le temps. Je me revoyais dans son appartement. Je revoyais le petit salon, où le soleil inondait le parquet. Le divan en velours vert. Même l'odeur de peinture fraîche me revenait en mémoire. Il avait eu un sourire fataliste en me voyant approcher.

– Bonjour, avait-il simplement dit avec un petit haussement de sourcils désabusé qui semblait ajouter : « Il s'en est passé des choses depuis notre dernière rencontre, n'est-ce pas ? »

- Vous fumez, c'est la meilleure celle-là, lui avais-je lancé.

Un rire qui tenait plus du soubresaut lui avait fait lever le menton avec ironie.

– Je m'y suis mis, y'a pas tellement de distractions ici. Je suis là pour quatre ans.

- Moi un peu plus.

– Je sais, j'ai suivi vos exploits dans les journaux. Impressionnant.

Mes exploits, comme disait Di Caro, avaient fait les choux gras de toute la presse, qui s'était passionnée pour mon cas parfaitement atypique. Médecins, psychanalystes, criminologues, tabacologues avaient glosé des mois durant sur ma personne. Le quotidien *Libération*, bien connu pour ses unes en jeux de mots, s'était fendu d'une trouvaille : « Fume et Tue », juste au-dessus d'une photo de moi en pleine couverture. La tête légèrement rejetée en arrière, je souriais, la cigarette allumée aux lèvres, les poignets menottés en dessous du menton. Je n'étais responsable de rien : un jeune homme s'était approché de moi sur les marches du quai des Orfèvres tandis que j'y pénétrais sous bonne escorte. Il m'avait tendu une cigarette à hauteur du visage. Je l'avais saisie entre les dents. L'instant d'après, un journaliste avait craqué son briquet devant moi, au vol j'y avais allumé ma cigarette et tiré une bouffée. Les flashes avaient crépité, un appareil photo avait immortalisé cette image. Le tout n'avait duré que quelques secondes,

car les policiers m'avaient arraché la cigarette du bec avant de repousser la presse sans ménagement. Restait l'image qui avait fait le tour du pays, fascinant les uns, révoltant les autres.

- Vous allez me faire citer à votre procès ? m'avait demandé Di Caro.
- Bien sûr, vous avez votre part de responsabilité dans mon histoire.
- Comme si j'étais pas assez dans la merde... avait-il soupiré.
- Alors ce sera donnant donnant : je ne vous charge pas trop, en échange je veux que vous annuliez ce que vous avez fait.
- Je ne suis pas vraiment hypnotiseur, vous le savez bien, m'avait-il répondu en écrasant sa cigarette de la pointe de sa basket.
- Hé ! Une séance d'hypnose, vous me devez bien ça, non ?
- OK, on verra ça à la prochaine promenade. Mais donnant donnant.
- Marché conclu.

La séance d'hypnose eut lieu, discrètement, dans la cour, lors d'une promenade. Di Caro m'avoua qu'il tirait sa pratique d'un illusionniste de cabaret qui lui avait transmis la technique vocale pour endormir et réveiller les gens. C'était tout ce qu'il savait faire. La médecine douce et la thérapie n'avaient jamais été dans ses cordes. Nous nous étions isolés près d'un mur, assis l'un à côté de l'autre, faisant mine de bronzer au soleil. Il me refit le coup de la plage et des grains de sable. Cette fois, pourtant, je ne fixais pas un pan de mur au-delà d'une fenêtre, mais un mirador. Je me sentis partir.

– Essayez donc d'en griller une, vous me direz si ça marche. Je ne réponds de rien, m'annonça-t-il à mon réveil.

Il s'éloigna vers Giani Sosa pour organiser une soirée football devant la télévision avec d'autres détenus. Je craquai mon briquet, allumai le tison. Dès la première bouffée tout me revint, comme si cette cigarette était la première de mon existence. Je me retrouvai l'été de mon baccalauréat, dans la salle à manger de la ferme en Normandie, devant la cheminée. Je sentais presque dans ma bouche le goût du calvados que nous consommions tous en jouant au Monopoly.

Tandis que la fée Nicotine m'enveloppait à nouveau de ses bras, un bout de la conversation de cette soirée me revint. Il résonnait dans mon esprit avec l'écho des années. C'était la voix de Marie. Cette phrase qu'elle avait prononcée tandis que je célébrais mes premières noces chimiques avec la cigarette. J'avais quitté la table et elle jouait pour moi. Elle jouait mal.

– Fabrice... Hé, Fabrice, mauvaise nouvelle... T'es en prison !

Ce soir-là, tout absorbé par le plaisir du tabac, je me moquais d'être en prison.

Plus de trente ans après, rien n'avait changé.

Le plaisir était revenu. À perpétuité.

OceanofPDF.com

REMERCIEMENTS

Étaient dans le « cercle rouge » pendant l'écriture de ce livre :

Jean-Alexis Aubert, Marc Feldman, Michèle Missirliu, Anne Gautier, Thierry Hubert, Laurent Giraud-Dumas et l'équipe du Harry's Bar, Delphine Torrekens, Jean Castelli, François Fontaine, Claude Maggiori, Michel Poudevigne, Isabelle Jouve, Philippe Rabaix, Mario Monnin, Chantal Genty, Laurent U, Sophie Rochko, Yann Briand, Marike Gauthier, Vincent Eudeline, Barthélemy Chapelet, Julien Lévy, Véronique Saint-Olive, Pierre-François Chaumont, Jean-Paul Desprat, Philippe Godoy, Guillaume Manuel et, bien sûr, Stéphanie Lollichon.

OceanofPDF.com